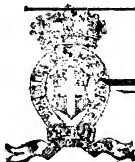


Vedi in fine del 1º Tomo
e Rassegna settimanale
No 20 Vol 1º pag 372.



LETTRES CHOISIES DE VOLTAIRE.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez les Libraires associés.

1792.



AVERTISSEMENT.

LA correspondance générale de M. de *Voltaire* a été publiée en 18 gros volumes ; & l'on serait tenté de penser que les premiers Editeurs ont eu plus d'avidité que de goût, si l'on ne savait que M. de Beaumarchais a dirigé lui-même cette édition. Il est certain, du moins, qu'il a admis par complaisance toutes les lettres qui lui ont été adressées, et de là ces répétitions éternelles qui fatiguent le lecteur, et qui dans sa collec-

tion durent quelquefois autant qu'a pu durer l'intérêt de l'événement dont il y est question.

Nous sommes persuadés que, si M. de *Voltaire* avait publié lui-même sa correspondance, il se serait borné aux quatre volumes que nous donnons au public. Ce choix doit plaire à tout le monde, et nous ne balançons pas à le présenter comme le plus joli ouvrage, peut-être, qu'il y ait dans la Littérature françaiſe.

Le nom de *Voltaire* rend d'ailleurs inutile tout ce que nous pourrions en dire. Personne n'a écrit

comme lui : Madame de *Sévigné* a sans doute autant de facilité, autant de grâce ; mais personne n'a eu autant d'esprit, personne n'a su allier tant de philosophie à la gaieté et au naturel qui conviennent au genre épistolaire. On met entre les mains des jeunes gens le *Secrétaire de la Cour*, le *Modèle des lettres*, etc. ; mais le vrai SECRÉTAIRE et le premier MODÈLE, le voici désormais. Il est impossible d'abandonner ces lettres quand on en a commencé la lecture : l'Auteur amuse et intéresse autant qu'il instruit. Jeune, dans la force de l'âge et dans les infirmités de

la vieillesse, on le voit toujours violent et sensible, railleur et bienfesant. Partout il se montre à découvert; on le suit, on l'épie, on surprend tous les secrets de son ame, et l'on assiste ainsi à l'entretien d'un philosophe et d'un homme de lettres qui a étonné l'Europe entière pendant plus de soixante ans.



LETTRES CHOISIES DE VOLTAIRE.



LETTRE PREMIÈRE.

A MAD. LA MARQ. DE MIMEURE.

J'AI vu, Madame, votre petite chienne, votre petit chat, et mademoiselle *Aubert*. Tout cela se porte bien, à la réserve de mademoiselle *Aubert* qui a été malade, et qui, si elle n'y prend garde, n'aura point de gorge pour Fontainebleau. A mon gré, c'est la seule chose qui lui manquera, et je voudrais 1715.

1715. de tout mon cœur que sa gorge fût aussi belle et aussi pleine que sa voix.

Puisque j'ai commencé de vous parler de comédiennes, je vous dirai que la *Duclos* ne joue presque point, et qu'elle prend tous les matins quelques prises de séné et de casse, et le soir plusieurs prises du comte d'*Uzès*. *N**** adore toujours la dégoûtante *Lavoye*; et le maigre *N**** a besoin de recourir aux femmes, car les hommes l'ont abandonné. Au reste, on ne nous donne plus que de très-mauvaises pièces jouées par de très-mauvais acteurs. En récompense, mademoiselle de *Montbrun* récite très-joliment des pièces comiques. Je l'ai entendue déclamer des rôles du Misanthrope avec beaucoup d'art et beaucoup de naturel. Je ne vous dis rien de l'Important (1), car je vous écris avant la représentation, et je veux me réserver une occasion de vous écrire une seconde fois.

On joue à l'opéra Zéphire et Flore (2).

---

(1) On ne connaît qu'une comédie de ce nom, par *Brueys*, jouée pour la première fois, en 1693.

(2) Tragédie-opéra de *Duboulay*, musique des fils de *Lulli*, représentée en 1688, et reprise en 1715.

On imprime l'Anti-Homère de *Terrasson* et les vers héroïques, moraux, chrétiens et galans de l'abbé *du Jari.* Jugez, Madame, si on peut en conscience m'interdire la satire ; permettez-moi donc d'être un peu malin. 1715.

J'ai pourtant une plus grande grâce à vous demander. C'est la permission d'aller rendre mes devoirs à M. de *Mimeure* et à vous, dans l'un de vos châteaux où peut-être vous ennuyez-vous quelquefois. Je sais bien que je perdrais auprès de vous tout le fiel dont je me nourris à Paris ; mais afin de ne me pas gâter tout-à-fait, je ne resterais que huit ou dix jours avec vous. Je vous apporterais ce que j'ai fait d'Œdipe. Je vous demanderais vos conseils sur ce qui est déjà fait, et sur ce qui n'est pas travaillé ; et j'aurais à M. de *Mimeure* et à vous, l'obligation de faire une bonne pièce.

Je n'ose pas vous parler des occupations auxquelles vous avez dit que vous vous destiniez pendant votre solitude. Je me flatte pourtant que vous voudrez bien m'en faire la confidence toute entière :

Car nous savons que Vénus et Minerve
De leurs trésors vous comblent sans réserve.

Les Grâces même et la troupe des Ris,
Quoiqu'ils soient tous citoyens de Paris,
Et qu'en ces lieux ils se plaisent à vivre,
Jusqu'en province ont bien voulu vous suivre.

Ayez donc la bonté de m'envoyer, Madame, signée de votre main, la permission de venir vous voir. Je n'écris point à M. de *Mimeure*, parce que je compte que c'est lui écrire en vous écrivant. Permettez-moi seulement, Madame, de l'assurer de mon respect et de l'envie extrême que j'ai de le voir.



LETTRE II.

A M. THIRIOT.

A Blois, 2 janvier.

Il faut que je vous fasse part de l'en-
1722. chantement où je suis du voyage que j'ai fait à la Source, chez milord *Bolingbroke* et chez madame de *Villette*. J'ai trouvé dans cet illustre anglais toute l'érudition de son pays, et toute la politesse du nôtre. Je n'ai jamais entendu parler notre langue avec plus d'énergie et de justesse. Cet homme, qui a été

toute sa vie plongé dans les plaisirs et dans les affaires, a trouvé pourtant le moyen de tout apprendre et de tout retenir. Il sait l'histoire des anciens Egyptiens comme celle d'Angleterre. Il possède *Virgile* comme *Milton*; il aime la poësie anglaise, la française et l'italienne; mais il les aime différemment, parce qu'il discerne parfaitement leurs différens génies. 1722.

Après le portrait que je vous fais de milord *Bolingbroke*, il me siéra peut-être mal de vous dire que madame de *Villette* et lui ont été infiniment satistisfaits de mon poëme (1). Dans l'enthousiasme de l'approbation, ils le mettaient au-dessus de tous les ouvrages de poësie qui ont paru en France; mais je sais ce que je dois rabattre de ces louanges outrées. Je vais passer trois mois à en mériter une partie. Il me paraît qu'à force de corriger, l'ouvrage prend enfin une forme raisonnable. Je vous le montrerai à mon retour, et nous l'examinerons à loisir. A l'heure qu'il est M. de *Canillac* le lit et me juge. Je vous écris en attendant le juge-

(1) La Henriade.

ment. Je serai demain à Ussé où je compte trouver une épître de vous. Je suis très-malade, mais je me suis accoutumé aux maux du corps et à ceux de l'ame : je commence à les souffrir avec patience, et je trouve dans votre amitié et dans ma philosophie des ressources contre bien des choses. Adieu.



LETTRE III.

A M. J. B. ROUSSEAU.

23 janvier.

1722. MONSIEUR le baron de *Breteuil* m'a appris, Monsieur, que vous vous intéressiez encore un peu à moi, et que le poëme d'*Henri IV* ne vous est pas indifférent; j'ai reçu ces marques de votre souvenir avec la joie d'un disciple tendrement attaché à son maître. Mon estime pour vous, et le besoin que j'ai des conseils d'un homme seul capable d'en donner de bons en poësie, m'ont déterminé à vous envoyer un plan, que je viens de faire à la hâte, de mon ouvrage : vous y trouverez, je crois, les règles du poëme épique observées.

Le poëme commence au siége de Paris, et finit à sa prise ; les prédictions faites à *Henri IV* dans le premier chant s'accomplissent dans tous les autres ; l'histoire n'est point altérée dans les principaux faits, les fictions y sont toutes allégoriques ; nos passions, nos vertus et nos vices y sont personnifiés ; le héros n'a de faiblesse que pour faire valoir davantage ses vertus. Si tout cela est soutenu de cette force et de cette beauté continue de la diction, dont l'usage était perdu en France sans vous, je me flatte que vous ne me désavouerez point pour votre disciple. Je ne vous ai fait qu'un plan fort abrégé de mon poëme, mais vous devez m'entendre à demi-mot, votre imagination suppléera aux choses que j'ai omises. Les lettres que vous écrivez à M. le baron de *Breteuil* me font espérer que vous ne me refuserez pas les conseils que j'ose dire que vous me devez. Je ne me suis point caché de l'envie que j'ai d'aller moi-même consulter mon oracle. On allait autrefois de plus loin au temple d'*Apollon*, et sûrement on n'en revenait point si content que je le serai de votre commerce. Je vous donne ma parole que si vous allez jamais aux

1721.

1711. Pays-Bas, j'y viendrai passer quelque temps avec vous. Si même l'état de ma fortune présente me permettait de faire un aussi long voyage que celui de Vienne, je vous assure que je partirais de bon cœur, pour voir deux hommes aussi extraordinaires dans leurs genres que M. le prince *Eugène* et vous. Je me ferais un véritable plaisir de quitter Paris pour vous réciter mon poëme devant lui à ses heures de loisir. Tout ce que j'entends dire ici de ce prince à tous ceux qui ont eu l'honneur de le voir, me le fait comparer aux grands-hommes de l'antiquité. Je lui ai rendu dans mon sixième chant un hommage qui, je crois, doit d'autant moins lui déplaire, qu'il est moins suspect de flatterie, et que c'est à la seule vertu que je le rends. Vous verrez par l'argument de chaque livre de mon ouvrage, que le sixième est une imitation du sixième de *Virgile*. St. *Louis* y fait voir à *Henri IV* les héros français qui doivent naître après lui; je n'ai point oublié parmi eux M. le maréchal de *Villars*; voici ce qu'en dit St. *Louis*:

Regardez dans Denain l'audacieux Villars
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,

Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène. 1722.

C'était là effectivement la louange la plus grande qu'on pouvait donner à M. le maréchal de *Villars*, et il a été lui-même flatté de la comparaison. Vous voyez que je n'ai point suivi les leçons de *la Motte* qui, dans une assez mauvaise ode à M. le duc de *Vendôme*, crut ne pouvoir le louer qu'aux dépens de M. le prince *Eugène* et de la vérité.

Comme je vous écris tout ceci, madame la duchesse de *Sulli* m'apprend que vous avez mandé à M. le commandeur de *Comminges* que vous irez cet été aux Pays-Bas. Si le voisinage de la France pouvait vous rendre un peu de goût pour elle, et que vous pussiez ne vous souvenir que de l'estime qu'on y a pour vous, vous guéririez nos français de la contagion du faux bel esprit qui fait plus de progrès que jamais. Du moins si on ne peut espérer de vous revoir à Paris, vous êtes bien sûr que j'irai chercher à Bruxelles le véritable antidote contre le poison des *la Motte*. Je vous supplie, Monsieur, de compter toute votre vie sur moi, comme sur le plus zélé de vos admirateurs.

Je suis, etc.



LETTRE IV.

A MAD. LA PRÉS. DE BERNIERES.

A Forges, juillet.

LA mort malheureuse de M. le duc de
1722. *Melun* vient de changer toutes nos résolutions; M. le duc de *Richelieu* qui l'aimait tendrement en a été dans une douleur qui a fait connaître la bonté de son cœur, mais qui a dérangé sa santé. Il a été obligé de discontinuer ses eaux, et il va recommencer dans quelques jours sur nouveaux frais. Je resterai avec lui encore une quinzaine, ainsi ne comptez plus sur nous pour vendredi prochain; pour moi je commence à craindre que les eaux ne me fassent du mal après m'avoir fait assez de bien. Si j'ai de la santé, je reviendrai à la Rivière gaiement; si je n'en ai point, j'irai tristement à Paris; car, en vérité, je suis honteux de ne me présenter devant mes amis qu'avec un estomac faible et un esprit chagrin. Je ne veux vous donner que mes beaux jours et ne souffrir qu'incognito...

Si vous ne savez rien du détail de la mort de M. de *Melun*, en voici quelques particularités : 1722.

Samedi dernier, il courait le cerf avec M. le Duc ; ils en avaient déjà pris un, et en couraient un second ; M. le Duc et M. de *Melun* trouvèrent dans une voie étroite le cerf qui venait droit à eux ; M. le Duc eut le temps de se ranger. M. de *Melun* crut qu'il aurait le temps de croiser le cerf, et poussa son cheval. Dans le moment le cerf l'atteignit d'un coup d'andouiller si furieux que le cheval, l'homme et le cerf en tombèrent tous trois. M. de *Melun* avait la rate coupée, le diaphragme percé et la poitrine refoulée ; M. le Duc qui était seul auprès de lui banda sa plaie avec son mouchoir, et y tint la main pendant trois quarts d'heure ; le blessé vécut jusqu'au lundi suivant, qu'il expira à six heures et demie du matin, entre les bras de M. le Duc, et à la vue de toute la cour, qui était consternée et attendrie d'un spectacle si tragique ; mais qui l'oubliera bientôt. Dès qu'il fut mort, le roi partit pour Versailles, et donna au comte de *Melun* le régiment du défunt. Il est plus regretté qu'il n'était aimé ; c'était un

1722. homme qui avait peu d'agrémens, mais beaucoup de vertu, et qu'on était forcé d'estimer.

On nous mande de Paris que madame de *Villette* a gagné son procès en Angleterre, et a déclaré son mariage (1). Voilà toutes les nouvelles que je sais. La plume me tombe des mains. Je vous prie de dire à *Thiriot* que, dès que j'aurai la tête nette, je lui écrirai des volumes.



LETTRE V.

A MAD. LA PRÉS. DE BERNIERES.

A la Haie, 7 octobre.

VOTRE lettre a mis un nouvel agrément dans la vie que je mène à la Haie. De tous les plaisirs du monde, je n'en connais point de plus flatteur que de pouvoir compter sur votre amitié. Je resterai encore quelques jours à la Haie pour y prendre toutes les mesures nécessaires sur l'impression de mon poëme, et je partirai lorsque les beaux jours fi-

(1) Avec milord *Bolingbroke*.

niront. Il n'y a rien de plus agréable que la Haie quand le soleil daigne s'y montrer. On ne voit ici que des prairies, des canaux et des arbres verts; c'est un paradis terrestre depuis la Haie jusqu'à Amsterdam. J'ai vu avec respect cette ville, qui est le magasin de l'univers. Il y avait plus de mille vaisseaux dans le port. De cinq cents mille hommes qui habitent Amsterdam, il n'y en a pas un d'oisif, pas un pauvre, pas un petit-maître, pas un insolent. Nous rencontrâmes le Pensionnaire à pied, sans laquais, au milieu de la populace. On ne voit là personne qui ait de cour à faire. On ne se met point en haie pour voir passer un prince. On ne connaît que le travail et la modestie. Il y a à la Haie plus de magnificence et plus de société par le concours des ambassadeurs. J'y passe ma vie entre le travail et le plaisir, et je vis ainsi à la hollandaise et à la française. Nous avons ici un opéra détestable; mais en revanche je vois des ministres calvinistes, des arméniens, des sociniens, des rabbins, des anabaptistes, qui parlent tous à merveille, et qui en vérité ont tous raison. Je m'accoutume tout-à-fait à me passer de

1722.

1722. Paris, mais non pas à me passer de vous. Je vous réitère encore mon engagement de venir vous trouver à la Rivière, si vous y êtes encore au mois de novembre. N'y restez pas pour moi, mais souffrez seulement que je vous y tienne compagnie, si votre goût vous fixe à la campagne pour quelque temps. Permettez-moi de présenter mes respects à M. de *Bernières* et à tout ce qui est chez vous.

Je suis toujours avec un dévouement très-respectueux, etc.



LETTRE VI.

A M. LE BARON DE BRETEUIL.

Janvier.

1724. JE vais vous obéir, Monsieur, en vous rendant un compte fidelle de la petite vérole dont je sors, de la manière étonnante dont j'ai été traité, et enfin de l'accident de *Maisons*, qui m'empêchera long-temps de regarder mon retour à la vie comme un bonheur.

M. le président de *Maisons* et moi, nous fûmes indisposés le 4 novembre

dernier ; mais heureusement tout le danger tomba sur moi. Nous nous fîmes saigner le même jour ; il s'en porta bien, et j'eus la petite vérole. Cette maladie parut après deux jours de fièvre, et s'annonça par une légère éruption. Je me fis saigner une seconde fois de mon autorité, malgré le préjugé vulgaire. M. de *Maisons* eut la bonté de m'envoyer le lendemain M. de *Gervasi*, médecin de M. le cardinal de *Rohan*, qui ne vint qu'avec répugnance. Il craignait de s'engager inutilement à traiter dans un corps délicat et faible, une petite vérole déjà parvenue au second jour de l'éruption, et dont les suites n'avaient été prévenues que par deux saignées trop légères, sans aucun purgatif.

1724.

Il vint cependant, et me trouva avec une fièvre maligne. Il eut d'abord une fort mauvaise opinion de ma maladie : les domestiques qui étaient auprès de moi s'en aperçurent, et ne me la laissèrent pas ignorer. On m'annonça dans le même temps que le curé de Maisons, qui s'intéressait à ma santé, et qui ne craignait point la petite vérole, demandait s'il pouvait me voir sans m'incommoder : je le fis entrer aussitôt, je me confessai et je fis mon testament, qui,

1724. comme vous croyez bien, ne fut pas long. Après cela j'attendis la mort avec assez de tranquillité, non toutefois sans regretter de n'avoir pas mis la dernière main à mon poëme et à Marianne, ni sans être un peu fâché de quitter mes amis de si bonne heure. Cependant M. de *Gervasi* ne m'abandonnait pas d'un moment; il étudiait en moi avec attention tous les mouvemens de la nature; il ne me donnait rien à prendre sans m'en dire la raison; il me laissait entrevoir le danger, et il me montrait clairement le remède; ses raisonnemens portaient la conviction et la confiance dans mon esprit: méthode bien nécessaire à un médecin auprès de son malade, puisque l'espérance de guérir est déjà la moitié de la guérison. Il fut obligé de me faire prendre huit fois l'émétique, et au lieu des cordiaux qu'on donne ordinairement dans cette maladie, il me fit boire deux cents pintes de limonade. Cette conduite, qui vous semblera extraordinaire, était la seule qui pouvait me sauver la vie; toute autre route me conduisait à une mort infaillible, et je suis persuadé que la plupart de ceux qui sont morts de cette redoutable maladie, vivraient encore, s'ils avaient été traités comme moi.

Le préjugé populaire abhorre dans la petite vérole la saignée et les médecines; 1724.
on ne veut que des cordiaux, on donne du vin au malade, on lui fait même manger des petites soupes, et l'erreur triomphe de ce que plusieurs personnes guérissent avec ce régime. On ne songe pas que les seules petites véroles que l'on traite ainsi avec succès, sont celles qu'aucun accident funeste n'accompagne, et qui ne sont nullement dangereuses.

La petite vérole par elle-même, dépouillée de toute circonstance étrangère, n'est qu'une dépuration du sang, favorable à la nature, et qui, en nettoyant le corps de ce qu'il a d'impur, lui prépare une santé vigoureuse. Qu'une telle petite vérole soit traitée ou non avec des cordiaux, qu'on purge ou qu'on ne purge point, on en guérit sûrement.

Les plus grandes plaies, quand aucune partie essentielle n'est offensée, se referment aisément, soit qu'on les suce, soit qu'on les fomente avec du vin et de l'huile, soit qu'on se serve de l'eau de *Rabel*, soit qu'on y applique des emplâtres ordinaires, soit enfin qu'on n'y mette rien du tout; mais lorsque les ressorts de la vie sont attaqués, alors le secours de toutes ces petites recettes

devient inutile, et tout l'art des plus habiles chirurgiens suffit à peine : il en est de même de la petite vérole.

1724.

Lorsqu'elle est accompagnée d'une fièvre maligne, lorsque le volume du sang augmenté dans les vaisseaux est sur le point de les rompre, que le dépôt est prêt à se former dans le cerveau, et que le corps est rempli de bile et de matières étrangères, dont la fermentation excite dans la machine des ravages mortels, alors la seule raison doit apprendre que la saignée est indispensable : elle épurera le sang, elle détendra les vaisseaux, rendra le jeu des ressorts plus souple et plus facile, débarrassera les glandes de la peau, et favorisera l'éruption ; ensuite les médecines, par de grandes évacuations, emporteront la source du mal, et entraînant avec elles une partie du levain de la petite vérole, laisseront au reste la liberté d'un développement plus complet, et empêcheront la petite vérole d'être confluente ; enfin, on voit que le sirop de limon, dans une tisane rafraîchissante, adoucit l'acrimonie du sang, en apaise l'ardeur, coule avec lui par les glandes miliaires jusque dans les boutons, s'oppose à la corrosion du levain, et prévient même l'impression,

l'impression, que, d'ordinaire, les pustules font sur le visage. 1724.

Il y a un seul cas où les cordiaux, même les plus puissans, sont indispensablement nécessaires ; c'est lorsqu'un sang paresseux, ralenti encore par le levain qui embarrasse toutes les fibres, n'a pas la force de pousser au-dehors le poison dont il est chargé. Alors, la poudre de la comtesse de *Kent*, le baume de *Vanseger*, le remède de M. *Agnan*, etc. brisant les parties de ce sang presque figé, le font couler plus rapidement, en séparant la matière étrangère, et ouvrent les passages de la transpiration au venin qui cherche à s'échapper.

Mais dans l'état où j'étais, ces cordiaux m'eussent été mortels ; cela fait voir démonstrativement que tous ces charlatans dont Paris abonde, et qui donnent le même remède (je ne dis pas pour toutes les maladies, mais toujours pour la même), sont des empoisonneurs qu'il faudrait punir.

J'entends faire toujours un raisonnement bien faux et bien funeste. Cet homme, dit-on, a guéri par une telle voie ; j'ai la même maladie que lui, donc il faut que je prenne le même

1724. remède. Combien de gens sont morts pour avoir raisonné ainsi. On ne veut pas voir que les maux qui nous affligent sont aussi différens que les traits de nos visages, et comme dit le grand *Corneille*, car vous me permettrez de citer les poëtes,

Que souvent l'un se perd où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.

Mais c'est trop faire le médecin : je ressemble aux gens qui, ayant gagné un procès considérable par le secours d'un habile avocat, conservent encore pour quelque temps le langage du barreau.

Cependant, Monsieur, ce qui me consolait le plus dans ma maladie, c'était l'intérêt que vous y preniez, c'était l'attention de mes amis, et les bontés inexprimables dont madame et M. de *Maisons* m'honoroient. Je jouissois d'ailleurs de la douceur d'avoir auprès de moi un ami, je veux dire un homme qu'il faut compter parmi le très-petit nombre d'hommes vertueux qui seuls connaissent l'amitié dont le reste du monde ne connaît que le nom ; c'est M. *Thiriot* qui, sur le bruit de ma maladie, était venu en poste de quarante lieues

pour me garder, et qui depuis ne m'a pas quitté un moment. J'étais le 15 absolument hors de danger, et je fesais des vers le 16, malgré la faiblesse extrême qui me dure encore, causée par le mal et par les remèdes. 1724.

J'attendais avec impatience le moment où je pourrais me dérober aux soins qu'on avait de moi à Maisons, et finir l'embarras que j'y causais; plus on avait pour moi de bontés, plus je me hâtais de n'en pas abuser plus longtemps; enfin, je fus en état d'être transporté à Paris le premier décembre. Voici, Monsieur, un moment bien funeste. A peine suis-je à deux cents pas du château, qu'une partie du plancher de la chambre où j'avais été, tombe toute enflammée. Les chambres voisines, les appartemens qui étoient au-dessous, les meubles précieux dont ils étaient ornés, tout fut consumé par le feu: la perte monte à près de cent mille livres; et sans le secours des pompes qu'on envoya chercher à Paris, un des plus beaux édifices du royaume allait être entièrement détruit. On me cacha cette étrange nouvelle à mon arrivée: je la sus à mon réveil; vous n'imaginerez point quel fut mon désespoir;

1724. vous savez les soins généreux que M. de *Maisons* avait pris de moi ; j'avais été traité chez lui comme son frère, et le prix de tant de bontés était l'incendie de son château. Je ne pouvais concevoir comment le feu avait pu prendre si brusquement dans ma chambre, où je n'avais laissé qu'un tison presque éteint ; j'appris que la cause de cet embrasement était une poutre qui passait précisément sous la cheminée. C'est un défaut dont on s'est corrigé dans la structure des bâtimens d'aujourd'hui ; et même les fréquens embrasemens qui en arrivaient, ont obligé d'avoir recours aux lois pour défendre cette façon dangereuse de bâtir. La poutre dont je parle s'était embrasée peu à peu par la chaleur de l'âtre qui portait immédiatement sur elle ; et par une destinée singulière, dont assurément je n'ai pas goûté le bonheur, le feu qui couvait depuis deux jours n'éclata qu'un moment après mon départ.

Je n'étais point la cause de cet accident, mais j'en étais l'occasion malheureuse ; j'en eus la même douleur que si j'en avais été coupable : la fièvre me reprit aussitôt, et je vous assure que dans ce moment je sus mauvais gré à

M. de *Gervasi* de m'avoir conservé la vie. 1724.

Madame et M. de *Maisons* reçurent la nouvelle plus tranquillement que moi; leur générosité fut aussi grande que leur perte et que ma douleur. M. de *Maisons* mit le comble à ses bontés, en me prévenant lui-même par des lettres qui font bien voir qu'il excelle par le cœur comme par l'esprit; il s'occupait du soin de me consoler, et il semblait que ce fût moi dont il eût brûlé le château; mais sa générosité ne sert qu'à me faire sentir encore plus vivement la perte que je lui ai causée, et je conserverai toute ma vie ma douleur aussi bien que mon admiration pour lui.

Je suis, etc.



LETTRE VII.

A MAD. LA PRÉS. DE BERNIÈRES.

20 juillet.

JE voudrais bien que vous ne sussiez rien de la nouvelle d'Espagne, j'aurais le plaisir de vous apprendre que le roi d'Espagne vient de faire enfermer ma-

1724. dame son épouse, fille de feu M. le duc d'*Orléans*, laquelle, malgré son nez pointu et son visage long, ne laissait pas de suivre les grands exemples de mesdames ses sœurs. On m'a assuré qu'elle prenait quelquefois le divertissement de se mettre toute nue avec ses filles d'honneur les plus jolies, et en cet équipage, de faire entrer chez elle les gentilshommes les mieux faits du royaume. On a cassé toute sa maison, et on n'a laissé auprès d'elle, dans le château où elle est enfermée, qu'une vieille bégueule d'honneur. On assure que quand la pauvre reine s'est trouvée renfermée avec cette duegne, elle a pris la résolution courageuse de la jeter par la fenêtre, et qu'elle en serait venue à bout si on n'était pas venu au secours. Je crois que cette aventure pourra bien servir à faire renvoyer plutôt notre petite infante. Vous voyez que je deviens politique avec les ambassadeurs. Jusqu'à présent j'ai borné toute ma politique à ne point aller à Vienne, et à m'arranger pour vous revoir à la Rivière. Les eaux me font un bien auquel je ne m'attendais pas. Je commence à respirer et à connaître la santé; je n'avais jusqu'à présent vécu qu'à demi. Dieu veuille

que ce petit rayon d'espérance ne s'éteigne pas bientôt. Il me semble que j'en aimerai bien mieux mes amis quand je ne souffrirai plus. Je ne serai plus occupé que de leur plaire, au lieu qu'auparavant je ne songeais qu'à mes maux. 1724.

Mandez-moi si on a commencé à planter votre bois, et à creuser vos canaux. Je m'intéresse à la Rivière comme à ma patrie.



LETTRE VIII.

A M. THIRIOT.

A la Rivière-Bourdet.

VOUS m'avez causé un peu d'embarras par vos irrésolutions (1). Vous m'avez fait donner deux ou trois paroles différentes à M. de *Richelieu* qui a cru que je l'ai voulu jouer. Je vous pardonne tout cela de bon cœur, puisque vous

(1) M. de *Voltaire* ayant proposé à M. *Thiriot* la place de secrétaire d'ambassade de M. le duc de *Richelieu*, M. *Thiriot* la refusa d'abord, puis l'accepta, et enfin la refusa tout-à-fait pour ne pas se séparer de M. de *Voltaire*.

1724. demeurez avec nous. Je fesais trop de violence à mes sentimens, lorsque je voulais m'arracher de vous pour faire votre fortune. Votre bonheur m'aurait coûté le mien, mais je m'y étais résolu malgré moi, parce que je penserai toute ma vie qu'il faut s'oublier soi-même pour songer aux intérêts de ses amis. Si le même principe d'amitié qui me forçait à vous faire aller à Vienne, vous empêche d'y aller, et si avec cela vous êtes content de votre destinée, je suis assez heureux et je n'ai plus rien à désirer que de la santé. On me fait espérer qu'après l'anniversaire de ma petite vérole, je me porterai bien; mais en attendant, je suis plus mal que je n'ai jamais été. Il m'est impossible de sortir de Paris dans l'état où je suis. Je passe ma vie dans mon petit appartement; j'y suis presque toujours seul; j'y adoucis mes maux par un travail qui m'amuse sans me fatiguer, et par la patience avec laquelle je souffre. Je fis l'effort, ces jours passés, d'aller à la comédie du passé, du présent et de l'avenir; c'est *le Grand* qui en est l'auteur. Cela ne vaut pas le diable; mais cela réussira, parce qu'il y a des danses et de petits enfans. Jamais la comédie n'a été si à la mode.

Le public se divertit autant de la petite troupe qui est restée à Paris, que le roi s'ennuie de la grande qui est à Fontainebleau. 1724.

Dites un peu à madame de *Bernières* qu'elle devrait bien m'écrire. Je sais qu'on peut se lasser à la fin d'avoir un ami comme moi qu'il faut toujours consoler. On se dégoûte insensiblement des malheureux. Je ne serai donc point surpris, quand, à la longue, l'amitié de madame de *Bernières* s'affaiblira pour moi; mais dites-lui que je lui suis plus attaché qu'un homme plus sain que moi ne le peut être, et que je lui promets pour cet hiver de la santé et de la gaieté.

Il n'y a nulles nouvelles ici; mais à la Saint-Martin, je crois qu'on saura de mes nouvelles dans Paris.



LETTRE IX.

A MAD. LA PRÉS. DE BERNIÈRES.

A Paris, à la comédie, ce 20 auguste.

DEPUIS un mois entier, je suis entouré de procureurs, de charlatans, d'imprimeurs et de comédiens. J'ai voulu 1725.

tous les jours vous écrire, et n'en ai
1725. pas encore trouvé le moment. Je me réfugie actuellement dans une loge de comédienne pour me livrer au plaisir de m'entretenir avec vous, pendant qu'on joue Mariamne, et l'Indiscret pour la seconde fois. Cette petite pièce fut représentée avant-hier samedi avec assez de succès; mais il me parut que les loges étaient encore plus contentes que le parterre. *Dancourt* et *le Grand* ont accoutumé le parterre au bas-comique et aux grossiéretés, et insensiblement le public s'est formé le préjugé que de petites pièces en un acte doivent être des farces pleines d'ordures, et non pas des comédies nobles où les mœurs soient respectées. Le peuple n'est pas content quand on ne fait rire que l'esprit: il faut le faire rire tout haut, et il est difficile de le réduire à aimer mieux des plaisanteries fines que des équivoques fades, et à préférer Versailles à la rue Saint-Denis. Mariamne est enfin imprimée de ma façon, après trois éditions subreptices qui en ont paru coup sur coup.

Au reste, ne croyez pas que je me borne dans Paris à faire jouer des tragédies et des comédies. Je sers DIEU et le

diable tout à la fois assez passablement. 1725.
J'ai dans le monde un petit vernis de dévotion que le miracle du faubourg Saint-Antoine m'a donné. La femme au miracle est venue ce matin dans ma chambre. Voyez-vous quel honneur je fais à votre maison, et en quelle odeur de sainteté nous allons être ? M. le cardinal de *Noailles* a fait un beau mandement à l'occasion du miracle, et pour comble ou d'honneur ou de ridicule, je suis cité dans ce mandement. On m'a invité en cérémonie à assister au *Te Deum* qui sera chanté à Notre-Dame en actions de grâce de la guérison de madame *la Fosse*. M. l'abbé *Couet*, grand-vicaire de son éminence, m'a envoyé aujourd'hui le mandement. Je lui ai envoyé une Mariamne avec ces petits vers-ci ;

Vous m'envoyez un mandement,
Recevez une tragédie,
Afin que mutuellement
Nous nous donnions la comédie.

Ah, ma chère présidente, qu'avec tout cela je suis quelquefois de mauvaise humeur de me trouver seul dans ma chambre, et de sentir que vous êtes

1725. à trente lieues de moi ! Vous devez être dans le pays de Cocagne. M. l'abbé d'*Amfreville*, avec son ventre de prélat et son visage de chérubin, ne ressemble pas mal au roi de Cocagne. Je m'imagine que vous faites des soupers charmans, que l'imagination vive et féconde de madame *du Deffant* et celle de M. l'abbé d'*Amfreville* en donnent à notre ami *Thiriot*, et qu'enfin tous vos momens sont délicieux. M. le chevalier *Desalleurs* est-il encore avec vous ? Il m'avait dit qu'il y resterait tant qu'il y trouverait du plaisir : je juge qu'il y demeurera long temps.

Adieu, je pars incessamment pour Fontainebleau ; conservez-moi toujours bien de l'amitié. Adieu, adieu.



LETTRE X.

A MAD. LA PRÉS. DE BERNIÈRES.

A Versailles, septembre.

HIER à dix heures et demie le roi déclara qu'il épousait la princesse de Pologne, et en parut très-content. Il donna son pied à baiser à M. d'*Epernon*,

et son cu à M. de *Maurepas*, et reçut les complimens de toute sa cour qu'il mouille tous les jours à la chasse par la pluie la plus horrible. Il va partir dans le moment pour Rambouillet, et épousera mademoiselle *Leczinska* à Chantilly. Tout le monde fait ici sa cour à madame de *Bezeval* qui est un peu parente de la reine. Cette dame, qui a de l'esprit, reçoit avec beaucoup de modestie les marques de bassesse qu'on lui donne. Je la vis hier chez M. le maréchal de *Villars*. On lui demanda à quel degré elle était parente de la reine; elle répondit que les reines n'avaient point de parens. Les noces de *Louis XV* font tort au pauvre *Voltaire*. On ne parle de payer aucune pension, ni même de les conserver; mais en récompense on va créer un nouvel impôt pour avoir de quoi acheter des dentelles et des étoffes pour la demoiselle *Leczinska*. Ceci ressemble au mariage du soleil qui fesait murmurer les grenouilles. Il n'y a que trois jours que je suis à Versailles, et je voudrais déjà en être dehors. La Rivière-Bourdet me plaira plus que Trianon et Marly, et je ne veux dorénavant d'autre cour que la vôtre. Mandez-moi des nouvelles de votre santé.

1725.

1725. Digérez-vous bien? allez-vous souvent aux spectacles? avez-vous fait dire à *Dufrène* et à la *le Couvreur* de jouer Mariamne? l'abbé *Desfontaines* est-il en liberté? *Thiriot* est-il toujours bien semillant? Conservez-moi votre amitié dont je fais plus de cas que d'une pension et de ceux qui la donnent.



LETTRE XI.

A MAD. LA PRÉS. DE BERNIÈRES.

A Fontainebleau, ce vendredi 7 septembre.

PENDANT que *Louis XV* et *Marie-Sophie-Félicité* de Pologne sont avec toute la cour à la comédie italienne, moi qui n'aime point du tout ces pantalons étrangers et qui vous aime de tout mon cœur, je me renferme dans ma chambre pour vous mander les balivernes de ce pays-ci que vous avez peut-être quelque curiosité d'apprendre. 1°. M. de *la Vrillière* vient de mourir cette nuit à Fontainebleau, et M. le maréchal de *Grammont* est mort à Paris à la même heure. Ils ont assurément

pris bien mal leur temps tous deux ; car au milieu de tout le tintamarre du mariage du Roi, leurs morts ne feront pas le moindre petit bruit. 1725.

Ces jours passés le carrosse de M. le prince de *Conti* renversa en passant le pauvre *Martinot*, horloger du roi, qui fut écrasé sous les roues, et mourut sur le champ. On ne prendra pas plus garde à la mort de Messieurs de *la Vrillière* et de *Grammont* qu'à celle de *Martinot*, à moins que quelqu'un n'ose demander, malgré les survivances, la place de secrétaire d'Etat et celle de colonel des gardes. Cependant on fait tout ce qu'on peut ici pour réjouir la reine.

Le roi s'y prend très-bien pour cela. Il s'est vanté de lui avoir donné sept sacremens pour la première nuit, mais je n'en crois rien du tout. Les rois trompent toujours leurs peuples. La reine fait très-bonne mine, quoique sa mine ne soit point du tout jolie. Tout le monde est enchanté ici de sa vertu et de sa politesse. La première chose qu'elle a faite, a été de distribuer aux princesses et aux dames du palais toutes les bagatelles magnifiques qu'on appelle sa corbeille : cela consistait en bijoux de

1725. toute espèce, hors des diamans. Quand elle vit la cassette où tout cela était arrangé: Voilà dit-elle, la première fois de ma vie que j'ai pu faire des présens. Elle avait un peu de rouge le jour du mariage, autant qu'il en faut pour ne pas paraître pâle. Elle s'évanouit un petit instant dans la chapelle, mais seulement pour la forme. Il y eut le même jour comédie. J'avais préparé un petit divertissement que M. de *Mortemart* ne voulut point faire exécuter. On donna à la place Amphitryon et le Médecin malgré lui; ce qui ne parut pas trop convenable. Après le souper, il y eut un feu d'artifice avec beaucoup de fusées et très-peu d'invention et de variété, après quoi le roi alla se préparer à faire un dauphin. Au reste, c'est ici un bruit, un fracas, une presse, un tumulte épouvantable. Je me garderai bien, dans ces premiers jours de confusion, de me faire présenter à la reine; j'attendrai que la foule soit écoulée et que sa Majesté soit un peu revenue de l'étourdissement que tout ce sabbat doit lui causer; alors je tâcherai de faire jouer Œdipe et Mariamne devant elle; je lui dédierai l'un et l'autre : elle m'a déjà fait dire qu'elle serait bien aise

que je prisse cette liberté. Le roi et la reine de Pologne, car nous ne connaissons plus ici le roi *Auguste*, m'ont fait demander le poëme d'*Henri IV*, dont la reine a déjà entendu parler avec quelque éloge ; mais il ne faut ici se presser sur rien. La reine va être fatiguée incessamment des harangues des compagnies souveraines ; ce serait trop que de la prose et des vers en même temps. J'aime mieux que sa Majesté soit ennuyée par le parlement et par la chambre des comptes que par moi. 1725.

Vous qui êtes reine à la Rivière, mandez-moi, je vous en prie, si vous êtes toujours bien contente dans votre royaume. Je vous assure que je préfère bien dans mon cœur votre cour à celle-ci, surtout depuis qu'elle est ornée de madame *du Deffant* et de M. l'abbé d'*Amfreville*. Je vous aime tendrement et vous embrasse mille fois. Adieu.

1731.

LETTRE XII.

A M. THIRIOT.

(Rouen) le 1 mai (1)

Je vous écris enfin, mon cher *Thiriot*, du fond de ma solitude, où je serais le plus heureux homme du monde, si les circonstances de ma vie ne m'avaient rendu d'ailleurs le plus malheureux. Je compte quitter dans peu ma retraite pour venir vous retrouver à Paris. En attendant, recevez mes complimens sur les succès flatteurs et solides de votre héroïne (2). Je ne saurais plus résister à vous envoyer cette pièce que vous m'avez si souvent demandée.

Et dût la troupe des dévots,
Que toujours un pur zèle enflamme,
Entourer mon corps de fagots,
Le tout pour le bien de mon ame.

(1) M. de *Voltaire* s'était caché près de Rouen à cette époque, et n'avait confié le secret de sa retraite qu'à messieurs *Thiriot*, *Formont* et *Cideville*. Il avait fait courir le bruit qu'il était allé en Angleterre.

(2) Mademoiselle *Sallé*, qui était à Londres.

Je ne puis m'empêcher de laisser aller ces vers, qui m'ont été dictés par l'indignation, par la tendresse et par la pitié, et dans lesquels, en pleurant mademoiselle *le Couvreur*, je rends au mérite de mademoiselle *Sallé* la justice qui lui est due. Je joins ma faible voix à toutes les voix d'Angleterre pour faire un peu ſentir la différence qu'il y a entre leur liberté et notre esclavage, entre leur sage hardiesse et notre folle superstition, entre l'encouragement que les arts reçoivent à Londres et l'oppression honteuse sous laquelle ils languissent à Paris. 1731.



LETTRE XIII.

A M. THIRIOT.

(Rouen) 1 juin.

JE t'écris d'une main par la fièvre affaiblie,
D'un esprit toujours ferme, et dédaignant la mort.
Libre de préjugés, sans liens, sans patrie,
Sans respect pour les grands et sans crainte du sort;
Patient dans mes maux et gai dans mes boutades,
Me moquant de tout sot orgueil,

1731. Toujours un pied dans le cercueil,
De l'autre fesant des gambades.

Voilà l'état où je suis, mourant et tranquille. Si quelque chose cependant altère le calme de mon esprit, et peut augmenter les souffrances de mon corps, qui assurément sont bien vives, c'est la nouvelle injustice que l'on dit que j'essuie en France. Vous savez que je vous envoyai, il y a environ un mois, quelques vers sur la mort de mademoiselle *le Couvreur*, remplis de la juste douleur que je ressens encore de sa perte, et d'une indignation peut-être trop vive sur son enterrement, mais indignation pardonnable à un homme qui a été son admirateur, son ami, son amant, et qui de plus est poëte. Je vous suis sensiblement obligé d'avoir eu la sage discrétion de n'en point donner de copies. Mais on dit que vous avez eu affaire à des personnes dont la mémoire vous a trahi; qu'on en a surtout retenu les endroits les plus forts; que ces endroits ont été envenimés, qu'ils sont parvenus jusqu'au ministère; et qu'il ne serait pas sûr pour moi de retourner en France, où pourtant mes affaires m'appellent. J'attends de votre

amitié que vous m'informerez exactement, mon cher *Thiriot*, de la vérité de ces bruits, de ce que j'ai à craindre, et de ce que j'ai à faire. Mandez-moi le mal et le remède. Dites-moi si vous me conseillez d'écrire et de faire parler, ou de me taire et de laisser faire au temps. 1731.

On a commencé, sans ma participation, deux éditions de Charles XII, en Angleterre et en France. Ne pourriez-vous point savoir de M. *Chauvelin* quel sera en cette occasion l'esprit des ministres de la librairie.

A l'égard du secret que je vous confiai en partant, et qui échappa à M. l'abbé de *Rothelin*, soyez impénétrable, soyez indevinable. Dépaysez les curieux. Peut-être aura-t-on lu déjà aux comédiens Eryphile. Détournez tous les soupçons. Je vous conjure de me rendre ce service avec votre amitié ordinaire.

Je n'ai écrit qu'à vous en France.

1732.

LETTRE XIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Samedi 8 mars.

IL faut vous donner les prémices
De ces aimables fruits, aux beaux esprits si doux.
Le public a goûté mes derniers sacrifices ;
Ils en sont plus dignes de vous.

Cela veut dire, mon cher *Cideville*, qu'Eryphile que vous avez vue naître, reçut hier la robe virile devant une assez belle assemblée qui ne fut pas mécontente, et qui justifia votre goût. Notre cinquième acte a été critiqué ; mais on pardonne au dessert, quand les autres services ont été passables. Je suis fâché en bon chrétien, que le sacré n'ait pas le même succès que le profane, et que Jephté et l'Arche du Seigneur soient mal reçus à l'opéra, lorsqu'un grand-prêtre de *Jupiter* et une catin d'Argos réussissent à la comédie ; mais j'aime encore mieux voir les mœurs du public dépravées, que si c'était son goût. Je demande très-humblement pardon à

l'ancien Testament s'il m'a ennuyé à l'opéra. 1732.

Pardon d'un billet si succinct; courtes lettres et longues amitiés, est ma devise; mais je serais bien fâché et j'y perdrais trop, si vos lettres étaient aussi courtes.



LETTRE XV

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 29 mai.

Je lisais ces jours passés, mon cher ami, que les gens qui font des tragédies négligent fort le style épistolaire, et écrivent rarement à leurs amis. J'ai le malheur d'être dans ce cas, et en vérité j'en suis bien fâché. Je ne conçois pas comment je peux mériter si mal les charmantes lettres que j'aime à recevoir de vous. Si je m'en croyais, je vous importunerais tous les jours pour m'attirer des lettres de mon cher ami *Cideville*; mais je ne suis occupé à présent qu'à m'attirer ses suffrages. J'ai corrigé dans Éryphile tous les défauts que nous y avions remarqués. A peine cette be-

1732. sogne a été achevée, qu'afin de pouvoir revoir mon ouvrage avec moins d'amour propre, et me donner le temps de l'oublier, j'en ai vîte commencé un autre, et j'ai pris une ferme résolution de ne jeter les yeux sur Eryphile que quand la nouvelle tragédie sera achevée. Celle-ci sera faite pour le cœur autant qu'Eryphile était faite pour l.imagination. La scène sera dans un lieu bien singulier; l'action se passera entre des turcs et des chrétiens. Je peindrai leurs mœurs autant qu'il me sera possible, et je tâcherai de jeter dans cet ouvrage tout ce que la religion chrétienne semble avoir de plus pathétique et de plus intéressant, et tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus cruel. Voilà ce qui va m'occuper six mois; *quod felix, faustum musulmanumque sit.*

Je vis avant-hier l'abbé *Linant*, pour qui je me sens bien de l'estime et de l'amitié. Ce qu'il vaut, c'est-à-dire, ce que vous pensez de lui, me fait extrêmement regretter de n'avoir pu le servir comme je le désirais. Vous savez que mon dessein était de vivre avec lui chez madame de *Fontaine-Martel*; j'y étais même intéressé. Un homme de lettres qui est né avec tant de talens, et qui me paraît

paraît si aimable, que vous aimez, et 1732.
qui m'aurait entretenu de vous, aurait fait la douceur de ma vie. Madame de *Fontaine* n'a pas voulu entendre raison; elle prétend que *Thiriot* l'a rendue sage. Elle lui donnait douze cents francs de pension, et avec cela n'en a point été contente. Elle croit que tout jeune homme en usera de même. Le fils du pauvre *Crébillon*, frère aîné de *Rhadamiste*, et encore plus pauvre que son père, lui a été présenté dans cet intervalle. Elle l'a assez goûté; mais sachant qu'il avait vingt-cinq ans; elle n'a pas voulu le loger. Je crois qu'elle ne m'a dans sa maison que parce que j'ai trente-six ans, et une trop mauvaise santé pour être amoureux; elle ne veut point que les gens qu'elle aime aient des maîtresses. Le meilleur titre qu'on puisse avoir pour entrer chez elle, est d'être impuissant; elle a toujours peur qu'on ne l'égorge pour donner son argent à une fille d'opéra. Jugez d'après cela si *Linant* qui a dix-neuf ans, est homme à lui plaire.

Je suis en vérité bien fâché de la haine que madame de *Fontaine-Martel* a pour la jeunesse. Votre abbé aurait été son fait et le mien. Mais quelque chose qui arrive, il réusssira sûrement; il est

1732. né sage, il a de l'esprit, de la bonne volonté, de la jeunesse; avec tout cela on se tire bientôt d'affaire à Paris. Les vers qu'il a faits pour vous, sont bien au-dessus de ceux qu'il avait faits pour DIEU et pour le chaos. On réussit selon les sujets. Je suis fort trompé, ou ce jeune homme a le véritable talent; et c'est ce qui augmente encore le regret que j'ai de ne pouvoir vivre avec lui. Qu'il compte sur moi, si jamais je puis lui rendre service. Dans deux ou trois ans il écrira mieux que moi, et je l'en aimerai davantage. Mon Dieu! mon cher *Cideville*, que ce serait une vie délicieuse de se trouver logés ensemble trois ou quatre gens de lettres avec des talens et point de jalousie! de s'aimer, de vivre doucement, de cultiver son art, d'en parler, de s'éclairer mutuellement! Je me figure que je vivrai un jour dans ce petit paradis, mais je veux que vous en soyez le Dieu. En attendant, je vais versifier ma tragédie, et si je peins l'amour comme vous me faites sentir l'amitié, l'ouvrage sera bon. Je vous embrasse mille fois.


1732.

LETTRE XVI.

A M. DE FORMONT.

Paris, ce 29 mai.

Je viens de mander à notre cher *Cideville* combien je suis fâché de n'avoir pu faire succéder l'abbé *Linant* à *Thiriot.* La dame du logis prétend que puisqu'elle m'a pour rien, elle doit avoir tout *gratis*, et regarde *Thiriot* comme quelqu'un dont elle hérite douze cents livres de rente viagère. Elle pense que tout jeune homme, à qui elle ferait une pension, la quitterait sur le champ pour mademoiselle *Sallé.* Je suis véritablement affligé de me voir inutile à l'abbé *Linant*, car vous l'aimez, et il fait bien des vers. J'ai vû un autre abbé qui ne le vaut pas assurément, et qui m'a montré de petits vers pour madame de *Formont*. Vous logerez celui-là, s'il vous plaît; pour moi je ne m'en charge pas. Je ne vous renverrai pas Eryphile sitôt : j'ai tout corrigé ; mais je veux l'oublier, pour la revoir ensuite avec des yeux frais. Il ne faut pas se souvenir

1732. de son ouvrage quand on veut le bien juger. J'ai cru même que le meilleur moyen d'oublier la tragédie d'Eryphile, était d'en faire une autre. Tout le monde me reproche ici que je ne mets point d'amour dans mes pièces. Ils en auront cette fois-ci, je vous jure, et ce ne sera pas de la galanterie. Je veux qu'il n'y ait rien de si turc, de si chrétien, de si amoureux, de si tendre, de si furieux que ce que je versifie à présent pour leur plaire. J'ai déjà l'honneur d'en avoir fait un acte. Ou je suis fort trompé, ou ce sera la pièce la plus singulière que nous ayons au théâtre. Les noms de *Montmorency*, de St. *Louis*, de *Saladin*, de *Jesus* et de *Mahomet* s'y trouveront. On y parlera de la Seine et du Jourdain, de Paris et de Jérusalem. On aimera, on baptisera, on tuera, et je vous enverrai l'esquisse dès qu'elle sera brochée.

On m'a parlé hier d'une petite pièce bachique du jeune *Bernard*, poëte et homme aimable; dès que je l'aurai, je vous l'enverrai. Il paraît ici des couplets contre tout le monde; mais ils sont assez, comme presque tous les hommes d'aujourd'hui, malins et médiocres. La fureur de jouer la comédie par-tout continue toujours, et la fu-

reur de la jouer très-mal dure toujours aux comédiens français. Nous attendons l'opéra des cinq ou six Sens ; la musique est de *Destouches*, les paroles de *Roi*, qui se cache de peur que son nom ne lui nuise. Nous aurons aussi les Sermens indiscrets de *Marivaux*, où j'espère que je n'entendrai rien. Pour des nouvelles du parlement, *ea cùra quietum non me sollicitat*. Je ne connais et ne veux de ma vie connaître que les belles-lettres, et aimer que des personnes comme vous, si par bonheur il s'en rencontre. 1732.

Adieu, je vous suis attaché pour toute ma vie.



LETTRE XVII.

A M. DE CIDEVILLE.

Samedi 9 d'auguste.

MESSIEURS Formont et Cideville,
De grâce pardonnez au style
Qui ma *Zaïre* barbouilla,
Lorsqu'étant en sale cornette,
A la hâte on vous l'envoya,
Avant d'avoir fait sa toilette.

J'étais si pressé, messieurs mes Juges,

1732. quand je fis le paquet, que je vous envoyai une leçon de Zaïre qui n'est pas tout-à-fait la bonne. Mais figurez-vous que la dernière scène du troisième acte et la dernière du quatrième entre *Orosmane* et *Zaïre*, sont comme il faut; imaginez-vous qu'*Orosmane* n'a plus le billet entre les mains, et l'a déjà fait donner à un esclave, quand il se trouve avec *Zaïre* à qui il a toujours envie de tout montrer. Croyez qu'il y a bien des vers corrigés, et que si je n'étais pas aussi pressé que je le suis, vous auriez de moi des lettres de dix pages.



LETTRE XVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Le 3 septembre.

Je suis pénétré, mon cher *Cideville*, des peines dont vous me faites l'amitié de me parler; c'est la preuve la plus sensible que vous m'aimez. Vous êtes sûr de mon cœur, vous savez combien je m'intéresse à vous. Pourquoi faut-il qu'un homme aussi sage et aussi aimable que vous, soit malheureux? Que serai-

je donc, moi qui ai passé toute ma vie à faire des folies ? Quand j'ai été malheureux, je n'ai eu que ce que je méritais ; mais quand vous l'êtes, c'est une balourdise de la Providence. J'ai fait la sottise de perdre douze mille francs au biribi, chez madame ée *Fontaine-Martel* ; je parie que vous n'en avez pas tant fait. Je voudrais bien que vous eussiez été à portée de les perdre ; j'en donnerais le double pour vous voir à Paris. 1732.

Ah! quittez pour la liberté
Sacs, bonnet, épice et soutane,
Et le palais de la chicane
Pour celui de la volupté.

M. de *Formont* m'a écrit une lettre charmante. Je ne lui ai point encore fait de réponse ; je ne sais où le prendre.

Adieu, je vous embrasse bien tendrement.

1732.



LETTRE XIX.

A M. DE FORMONT.

Le ... septembre.

JE viens d'apprendre par notre cher *Cideville* qui part de Rouen, que vous y revenez. Je ne savais où vous prendre pour vous remercier, mon cher ami, mon juge éclairé, de la lettre obligeante que vous m'avez écrite de Gaillon. Je suis bien fâché que vous n'ayez vu que la première représentation de Zaïre. Les acteurs jouaient mal, le parterre était tumultueux, et j'avais laissé dans la pièce quelques endroits négligés qui furent relevés avec un tel acharnement que tout l'intérêt était détruit. Petit à petit j'ai ôté ces défauts, et le public s'est raccoutumé à moi. Zaïre ne s'éloigne pas du succès d'Inès de Castro; mais cela même me fait trembler. J'ai bien peur de devoir aux grands yeux noirs de mademoiselle *Gaussin*, au jeu des acteurs et au mélange nouveau des plumets et des turbans, ce qu'un autre croirait devoir à son mérite. Je vais

retravailler la pièce comme si elle était tombée. Je sais que le public, qui est quelquefois indulgent au théâtre par caprice, est sévère à la lecture par raison. Il ne demande pas mieux qu'à se dédire, et à siffler ce qu'il a applaudi. Il faut le forcer à être content. Que de travaux et de peines pour cette fumée de vaine gloire! Cependant que ferions-nous sans cette chimère? Elle est nécessaire à l'ame comme la nourriture l'est au corps. Je veux réfondre Eryphile et la Mort de César, le tout pour cette fumée. En attendant je suis obligé de travailler à des additions que je prépare pour une édition de Hollande de Charles XII. Il a fallu s'abaisser à répondre à une misérable critique faite par *la Motraye*. L'homme ne méritait pas de réponse; mais toutes les fois qu'il s'agit de la vérité et de ne pas tromper le public, les plus misérables adversaires ne doivent pas être négligés. Quand je me serai dépêtré de ce travail ingrat, j'acheverai ces Lettres anglaises que vous connaissez; ce sera tout au plus le travail d'un mois, après quoi il faudra bien revenir au théâtre, et finir enfin par l'histoire du siècle de *Louis XIV*. Voilà, mon cher *Formont*, tout le 1732.

1731. plan de ma vie. Je la regarderai comme très-heureuse, si je peux en passer une partie avec vous. Vous m'aplaniriez les difficultés de mes travaux, vous m'encourageriez, vous m'en assureriez le succès, et il m'en serait cent fois plus précieux. Que j'aime bien mieux laisser aller dorénavant ma vie dans cette tranquillité douce et occupée, que si j'avais eu le malheur d'être conseiller au parlement ! Tout ce que je vois me confirme dans l'idée où j'ai toujours été de n'être jamais d'aucun corps, de ne tenir à rien qu'à ma liberté et à mes amis. Il me semble que vous ne désapprouvez pas trop ce système, et qu'il ne faudra pas prêcher long-temps *Cideville* pour le lui faire embrasser dans l'occasion. Il vient de m'écrire, mais il me mande qu'il va à la campagne, et je ne sais où lui adresser ma réponse. Aimez-moi toujours, mon cher *Formont*, et que votre philosophie nourrisse la mienne des plaisirs de l'amitié.

1732.

LETTRE XX.

A MAD. LA MARQ. DU DEFFANT.

Le...

VOUS m'avez proposé, Madame, d'acheter une charge d'écuyer chez madame la duchesse *du Maine*, et ne me sentant pas assez dispos pour cet emploi, j'ai été obligé d'attendre d'autres occasions de vous faire ma cour. On dit qu'avec cette charge d'écuyer il en vaque une de lecteur ; je suis bien sûr que ce n'est pas un bénéfice simple chez madame *du Maine* comme chez le roi. Je voudrais de tout mon cœur prendre pour moi cet emploi, mais j'ai en main une personne qui, avec plus d'esprit, de jeunesse et de poitrine, s'en acquittera mieux que moi.

Voici, Madame, une occasion de montrer la bonté de votre cœur et votre crédit. La personne dont je vous parle est un jeune homme nommé M. l'abbé *Linant*, à qui il ne manque rien du tout que de la fortune. Il a auprès de vous une recommandation bien puis-

1732. sante ; il est ami de M. de *Formont*, qui vous répondra de son esprit et de ses mœurs. Je ne suis ici que le précurseur de M. de *Formont*, qui va bientôt obtenir cette grâce de vous ; et je vous en remercierai comme si c'était à moi seul que vous l'eussiez faite. En vérité, si vous placez ce jeune homme, vous ferez une action charmante ; vous encouragerez un talent bien décidé qu'il a pour pour les vers ; vous vous attacherez pour le reste de votre vie quelqu'un d'aimable qui vous devra tout ; vous aurez le plaisir d'avoir tiré le mérite de la misère, et de l'avoir mis dans la meilleure école du monde. Au nom de Dieu, réussissez dans cette affaire pour votre plaisir, pour votre honneur, pour celui de madame *du Maine*, et pour l'amour de *Formont* qui vous en prie par moi.

Adieu, Madame ; je vous suis attaché comme l'abbé *Linant* vous le sera, avec le plus respectueux et le plus tendre dévouement.



1733.

LETTRE XXI.

A M. DE CIDEVILLE.

26 juillet.

J'AURAIS dû répondre plutôt, mon cher ami, à votre charmante lettre dans laquelle vous me parlez avec tant de prudence, d'amitié et d'esprit. Il y a des temps où l'on peut impunément faire les choses les plus hardies ; il y en a d'autres où ce qu'il y a de plus simple et de plus innocent devient dangereux et criminel. Y a-t-il rien de plus fort que les Lettres persanes ? Y a-t-il un livre où l'on ait traité le gouvernement et la religion avec moins de ménagement ? Ce livre, cependant, n'a produit autre chose que de faire entrer son auteur dans la troupe nommée académie française. *Saint-Evremont* a passé sa vie dans l'exil pour une lettre qui n'était qu'une simple plaisanterie. *La Fontaine* a vécu paisiblement sous un gouvernement cagot. Il est mort, à la vérité, comme un sot, mais au moins dans les bras de ses amis. *Ovide* a été exilé et est mort chez

1733. des Scythes. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Je tâcherai de vivre à Paris comme *la Fontaine*, de mourir moins sottement que lui, et de n'être point exilé comme *Ovide*.

Je ne veux pas assurément, pour trois ou quatre feuillets d'impression, me mettre hors de portée de vivre avec mon cher *Cideville*. Je sacrifierais tous mes ouvrages pour passer mes jours avec lui. La réputation est une fumée, l'amitié est le seul plaisir solide.

Je n'ai pas un moment, mon cher ami. Je suis circonvenu d'affaires, d'ouvriers, d'embarras et de maladies. Je ne suis pas encore fixé dans mon petit ménage ; c'est ce qui fait que je vous écris en courant. J'embrasse notre philosophe *Formont*.

Adieu ; je ne sais pas encore si *Linant* sera un grand poëte, mais je crois qu'il sera un très-honnête et très-aimable homme.




1733.

LETTRE XXII.

A M. THIRIOT.

Ce 28 juillet.

Je reçois, ce mardi 28 juillet, votre lettre du 23. Premièrement, je me brouille avec vous à jamais, et vous m'outragez cruellement si vous me cachez ceux qui vous ont pu mander l'impertinente calomnie dont vous parlez. Je ne veux pas assurément leur faire de reproche; je veux seulement les désabuser. Il y va de mon honneur, et il est du vôtre de me dire à qui je dois m'adresser pour détruire ces lâches et infames faussetés.

Je n'ai point vu le garde des sceaux, mais j'apprends dans l'instant qu'il a écrit au premier président de Rouen, dans la fausse supposition que les Lettres anglaises s'impriment à Rouen. Je suis menacé cruellement de tous les côtés. Si vous m'aimez, mon cher *Thiriot*, vous reculerez tant que vous pourrez l'édition française. Je suis perdu si elle paraît à présent. Ne rompez pas pour

1733. cela vos marchés ; au contraire, faites-les meilleurs, et tirez quelque profit de mon ouvrage. Je vous jure que c'en est pour moi la plus flatteuse récompense. A l'égard du Temple du Goût, dites de ma part, mon cher ami, au tendre et passionné auteur de Manon Lescaut, que je suis de votre avis et du sien sur les retranchemens faits au Temple du Goût. Ah ! mon ami, mériterais-je votre estime, si j'avais, de gaieté de cœur, retranché mademoiselle *le Couvreur* et mon cher *Maisons ?* Non, ce n'est assurément que malgré moi que j'avais sacrifié des sentimens qui me seront toujours si chers. Ce n'était que pour obéir aux ordres du ministère ; et après avoir obéi, après avoir gâté en cela mon ouvrage, on en a suspendu l'édition à Paris ; et pour comble d'ignominie, on a permis dans le même temps que l'on jouât, chez les farceurs italiens, une critique de mon ouvrage que le public a vue par malignité, et qu'il a méprisée par justice. Ce n'est pas tout ; je ne suis pas sûr de ma liberté ; on me persécute ; on me fait tout craindre, et pourquoi ? pour un ouvrage innocent qui, un jour, sera regardé assurément d'un œil bien différent. On me rendra un jour

justice ; mais je serai mort, et j'aurai été accablé pendant ma vie dans un pays où je suis peut-être, de tous les gens de lettres qui paraissent depuis quelques années, le seul qui mette quelque prescription à la barbarie. 1733.

Adieu, mon cher ami. C'est bien à présent que je dois dire :

Frange, miser, calamos, vigilataque carmina dele.



LETTRE XXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Mardi au soir, 28 juillet.

Je reçois votre lettre, charmant ami, j'avais déjà pris mes précautions pour l'Angleterre où tout doit être retardé. Je comptais que l'édition de Rouen était toute entière entre vos mains et en celles de *Formont*. Il y a deux jours que j'attends *Jore* (1) à tous momens ; il est à Paris, à ce que je viens d'apprendre ; mais il n'a point couché cette nuit chez

(1) Libraire de Rouen.

1733. lui, et je ne l'ai point vu. J'ai bien peur qu'il n'ait couché

Dans cet affreux château, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime et l'innocence.

Cela est très-vraisemblable. Cet étourdi-là devait bien au moins débarquer chez moi, je lui aurais dit de quoi il est question. S'il est où vous savez, il faudra que je déguerpisse, attendu que je n'aime pas les confrontations, et que j'ai de l'aversion pour les châteaux. Mandez-moi, mon cher ami, ce qu'est devenu le scandaleux magasin, et si vous savez quelques nouvelles du premier président et de *Desforges*. Ecrivez toujours à l'adresse ordinaire.

Je vais gronder notre *Linant*; mais en vérité, c'est l'homme du monde le moins propre à faire raccommoder un éventail. Dieu veuille qu'il se tire heureusement du très-beau sujet que je lui ai donné. J'ai eu beaucoup de peine à le détacher de son Sabinus qui sortait de sa grotte pour venir se faire pendre à Rome. J'ai imaginé une fable bien plus intéressante à mon gré, et bien plus plus théâtrale, en ce qu'elle ouvre un champ bien plus vaste aux combats des

passions. Je crois qu'il vous aura envoyé le plan ; du moins il m'a dit qu'il n'y manquerait pas. Il vous doit, comme moi, un compte exact de ses pensées, et nous disputons tous deux à qui pense le plus tendrement pour vous. 1733.



LETTRE XXIV.

A M. THIRIOT.

Ce 5 auguste.

Je vous regarderais comme l'homme du monde le plus barbare et le plus incapable d'humanité, si je ne savais que vous êtes le plus faible. Je suis réduit à la dure nécessité ou de penser que vous avez voulu séparer votre cause de la mienne, et vous faire un mérite de me manquer, en prenant pour prétexte la fable dont vous me parlez; ou que vous avez eu la misérable faiblesse de la croire.

Est-il possible qu'après vingt années d'une amitié telle que je l'ai eue pour vous, et dans les circonstances où je suis, vous ayez pu penser que je sois capable d'avoir dit la sottise lâche et ab-

1733. surde que vous m'imputez. Moi, avoir dit que vous m'avez *volé mon manuscrit!* Avez-vous eu assez de faiblesse pour le croire? monsieur le garde des sceaux, M. *Rouillé*, M. *Hérault*, M. *Palu*, monsieur le cardinal ont mes lettres qui prouvent le contraire, et qui font bien foi que si vous vous êtes chargé de l'édition de ce livre, ç'a été de mon consentement: J'ai dit, j'ai écrit que je vous en avais chargé moi-même. Il est vrai que lorsque les calomniateurs ont osé dire que j'avais fait imprimer ce livre à Londres pour en tirer beaucoup d'argent, mes amis ont répondu qu'il n'y avait pas eu plus de cent louis de profit, et que je vous l'avais entièrement abandonné pour la peine que vous deviez prendre de cette édition (si mal faite). Parlez à M. *Rouillé*, parlez à M. *Hérault*, à M. d'*Argental*, à tous ceux qui sont au fait de cette affaire, et vous verrez combien l'imputation d'avoir dit que *vous m'aviez volé mon manuscrit*, est une calomnie indigne. Mais je veux que des personnes de considération, trompées, je ne sais comment, aient pu vous avoir fait un rapport aussi faux et aussi indigne, n'était-il pas du devoir de l'amitié de m'écrire sur le champ pour

vous en éclaircir? Vous me deviez bien au moins cette reconnaissance; vous deviez cet éclaircissement à vingt années d'une liaison étroite, à votre honneur et au mien. Deux vieux amis qui se brouillent, se déshonorent; et vous qui deviez aller au-devant de ces lâches soupçons par tant de raisons, vous qui disiez que vous veniez à Paris pour me voir, vous qui, après tout, avez seul eu quelque avantage d'une affaire qui m'a rendu le plus malheureux homme du monde, vous êtes un mois sans m'écrire, et vous oubliez assez tous les devoirs pour parler de moi d'une manière désagréable. Je vous avoue que si quelque chose m'a touché dans mon malheur, c'est un procédé si étrange. Je ne serais pas étonné que la même paresse et que la même légéreté de caractère qui vous a fait à Londres négliger la révision même de cette édition, qui vous a empêché de m'envoyer les journaux et de me donner les avis nécessaires, vous eût empêché aussi de m'écrire depuis que vous êtes à Paris; mais pousser ce procédé jusqu'à faire gloire d'être mal avec moi, voilà ce que je ne peux croire. Je veux donner un démenti à ceux qui le disent, comme

1735.

1733. je le donne à ceux qui m'ont calomnié sur votre compte. Si jamais nous avons dû être unis, c'est dans un temps où une affaire qui nous est en partie commune, a fait ma perte. Il est de votre honneur d'être mon ami, et mon cœur s'accorde en cela avec votre devoir. Je n'ai fait aucune prière au ministère, mais j'en fais à l'amitié. Je fais plus de cas de la vertu que des puissances, et je mérite que vous m'aimiez, que vous rougissiez de votre procédé, et que vous me défendiez contre la calomnie qui ose m'attaquer jusque dans vous-même.



LETTRE XXV.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 7 avril.

1734. MON cher ami, je pars pour être témoin d'un mariage que je viens de faire. J'avais mis dans ma tête, il y a long-temps, de marier M. le duc de *Richelieu* à mademoiselle de *Guise*; j'ai conduit cette affaire comme une intrigue de comédie : le dénouement va se faire à Montjeu auprès d'Autun. Les

Poëtes sont plus dans l'usage de faire des épithalames que des contrats ; cependant j'ai fait le contrat, et probablement je ne ferai point des vers. Vous savez ce que dit madame de *Murat :* 1734.

Mais quand l'hymen est fait, c'est en vain qu'on réclame
Le dieu d'amour et les neuf doctes sœurs ;
C'est le sort des amours, et celui des auteurs,
D'échouer à l'épithalame.

Je pars dans une heure, mon aimable *Cideville* ; j'envoie devant, tragédie, opéra, versiculets, *et totam nugarum supellectilem.* C'est pour le coup que je vais travailler à vous faire transcrire tout ce que je vous dois. *Formont* vient de m'écrire une lettre où je reconnais sa raison saine et son goût délicat. Messieurs les normands, vous avez bien de l'esprit. L'abbé du *Resnel*, autre normand, traducteur de *Pope*, homme qui sait penser, sentir et écrire, est ou doit être à Rouen ; je lui ai dit que mon cher *Cideville* y était ; il le verra, et il en pensera comme moi. C'est un admirateur et un ami de plus que vous allez acquérir l'un et l'autre en fesant connaissance.

Je ne crois pas que *Linant* ait jamais

1734. un talent supérieur, mais je crois qu'il sera un ignorant inutile aux autres et à lui-même; plein de goût et d'esprit, d'imagination, il n'a rien de ce qu'il faut ni pour briller ni pour faire fortune. Il a la sorte d'esprit qui convient à un homme qui aurait vingt mille livres de rente. Voilà de quoi je le plains, mais de quoi je ne lui parle jamais. J'ai été mécontent de lui, mais je ne l'ai dit qu'à vous et à M. de *Formont*.

Adieu; je vous aime avec tendresse. Je pars. *Valete curæ*.



LETTRE XXVI.

A M. DE FORMONT.

Avril.

PHILOSOPHE aimable, à qui il est permis d'être paresseux, sortez un moment de votre douce mollesse, et ne donnez pas au chanoine *Linant* l'exemple dangereux d'une oisiveté qui n'est pas faite pour lui. Je lui mande, et vous en conviendrez, que ce qui est vertu dans un homme, devient vice dans un autre. Ecrivez-moi donc souvent pour l'encourager,

l'encourager, et renvoyez-le moi quand vous l'aurez mis dans le bon chemin. J'ai besoin qu'il vienne m'exciter à rentrer dans la carrière des vers. Il y a bien long-temps que je n'ai monté les cordes de ma lyre. Je l'ai quittée pour ce qu'on appelle philosophie, et j'ai bien peur d'avoir quitté un plaisir réel pour l'ombre de la raison. J'ai relu le raisonneur *Clarke*, *Mallebranche* et *Locke*. Plus je les relis, plus je me confirme dans l'opinion où j'étais que *Clarke* est le meilleur sophiste qui ait jamais été. *Mallebranche* le romancier le plus subtil, et *Locke* l'homme le plus sage. Ce qu'il n'a pas vu clairement, je désespère de le voir jamais. Il est le seul, à mon avis, qui ne suppose point ce qui est en question. *Mallebranche* commence par établir le péché originel, et part de là pour la moitié de son ouvrage; il suppose que nos sens sont toujours trompeurs, et de là il part pour l'autre moitié. 1734.

Clarke, dans son second chapitre de l'existence de DIEU, croit avoir démontré que la matière n'existe point nécessairement, et cela par ce seul argument, que si le tout existait de nécessité, chaque partie existerait de la même néces-

1734. sité. Il nie la mineure, et, cela fait, il croit avoir tout prouvé; mais j'ai le malheur, après l'avoir lu bien attentivement, de rester sur ce point sans conviction. Mandez-moi, je vous prie, si ses preuves ont eu plus d'effet sur vous que sur moi.

Il me souvient que vous m'écrivîtes il y a quelque temps que *Locke* était le premier qui eût hasardé de dire que DIEU pouvait communiquer la pensée à la matière. *Hobbes* l'avait dit avant lui, et j'ai idée qu'il y a dans le *De naturâ Deorum* quelque chose qui ressemble à cela.

Plus je tourne et je retourne cette idée, plus elle me paraît vraie. Il serait absurde d'assurer que la matière pense; mais il serait également absurde d'assurer qu'il est impossible qu'elle pense. Car, pour soutenir l'une ou l'autre de ces assertions, il faudrait connaître l'essence de la matière, et nous sommes bien loin d'en imaginer les vraies propriétés. De plus, cette idée est aussi conforme que toute autre au systême du christianisme, l'immortalité pouvant être attachée tout aussi bien à la matière que nous ne connaissons pas, qu'à l'esprit que nous connaissons encore moins.

Les Lettres philosophiques, politiques, critiques, poëtiques, hérétiques et diaboliques se vendent en anglais à Londres avec un grand succès. Mais les Anglais sont des papefigues maudits de DIEU, qui sont tous faits pour approuver l'ouvrage du démon. J'ai bien peur que l'Eglise gallicane ne soit un peu plus difficile. *Jore* m'a promis une fidélité à toute épreuve. Je ne sais pas encore s'il n'a pas fait quelque petite brêche à sa vertu. On le soupçonne fort à Paris d'avoir débité quelques exemplaires. Il a eu sur cela une petite conversation avec M. *Hérault*; et par un miracle, plus grand que tous ceux de St. *Pâris* et des apôtres, il n'est point à la bastille. Il faut bien pourtant qu'il s'attende à y être un jour. Il me paraît qu'il a une vocation déterminée pour ce beau séjour. Je tâcherai de n'avoir pas l'honneur de l'y accompagner.

1734.

1734. 

LETTRE XXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL. (1)

Avril.

On dit qu'après avoir été mon patron, vous allez être mon juge, et qu'on dénonce à votre sénat ces Lettres anglaises, comme un mandement du cardinal de *Bissy* ou de l'évêque de Laon, Messieurs tenant la cour du parlement, de grâce, souvenez-vous de ces vers :

Il est dans ce saint temple un sénat vénérable
Propice à l'innocence, au crime redoutable ;
Qui, des lois de son prince et l'organe et l'appui,
Marche d'un pas égal entre son peuple et lui, etc.

Je me flatte qu'en ce cas les présidens *Hénault* et *Roujaut*, les *Bertier*, se joindront à vous, et que vous donnerez un bel arrêt, par lequel il sera dit que *Rabelais*, *Montagne*, l'auteur des

(1) Conseiller honoraire du parlement de Paris, et depuis ministre plénipotentiaire de Parme à Paris.

Lettres persanes, *Bayle*, *Locke*, et moi chétif, seront réputés gens de bien, et mis hors de cour et de procès. 1734.

Qu'est devenu M. de *Pont-de-Vesle* (1), d'où vient que je n'entends plus parler de lui? N'est-il point à Pont-de-Vesle avec madame votre mère?

Si vous voyez M. *Hérault*, sachez, je vous en prie, ce qu'aura dit le libraire qui est à la bastille; et encouragez ledit M. *Hérault* à me faire, auprès du bon cardinal et de l'opiniâtre *Chauvelin*, tout le bien qu'il pourra humainement me faire.

Je vais vous parler avec la confiance que je vous dois, et qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour un cœur comme le vôtre. Quand je donnai permission, il y a deux ans, à *Thiriot* d'imprimer ces maudites Lettres, je m'étais arrangé pour sortir de France, et aller jouir, dans un pays libre, du plus grand avantage que je connaisse, et du plus beau droit de l'humanité, qui est de ne dépendre que des lois et non du caprice des hommes. J'étais très-déterminé à cette idée; l'amitié seule m'a fait entiè-

(1) Frère de M. d'*Argental*.

1734. rement changer de résolution, et m'a rendu ce pays-ci plus cher que je ne l'espérais. Vous êtes assurément à la tête des personnes que j'aime; et ce que vous avez bien voulu faire pour moi dans cette occasion m'attache à vous bien davantage, et me fait souhaiter plus que jamais d'habiter le pays où vous êtes. Vous savez tout ce que je dois à la généreuse amitié de madame *du Châtelet*, qui avait laissé un domestique à Paris, pour m'apporter en poste les premières nouvelles. Vous eûtes la bonté de m'écrire ce que j'avais à craindre; et c'est à vous et à elle que je dois la liberté dont je jouis. Tout ce qui me trouble à présent, c'est que ceux qui peuvent savoir la vivacité des démarches de madame *du Châtelet*, et qui n'ont pas un cœur aussi tendre et aussi vertueux que vous, ne rendent pas à l'extrême amitié et aux sentimens respectables dont elle m'honore, toute la justice que sa conduite mérite. Cela me désespérerait, et c'est en ce cas surtout que j'attends de votre générosité que vous fermerez la bouche à ceux qui pourraient devant vous calomnier une amitié si vraie et si peu commune.

Faites-moi la grâce, je vous en prie,

de m'écrire où en sont les choses ; si
M. de *Chauvelin* s'adoucit, si M. *Rouillé* 1734.
peut me servir auprès de lui, si M. l'abbé de *Rothelin* peut m'être utile. Je crois que je ne dois pas trop me remuer dans ces commencemens, et que je dois attendre du temps l'adoucissement qu'il met à toutes les affaires ; mais aussi, il est bon de ne pas m'endormir entièrement sur l'espérance que le temps seul me servira.

Je n'ai point suivi les conseils que vous me donniez de me rendre en diligence à Auxone ; tout ce qui était à Montjeu m'a envoyé vîte en Lorraine. J'ai de plus une aversion mortelle pour la prison ; je suis malade ; un air enfermé m'aurait tué ; on m'aurait peut-être fourré dans un cachot. Ce qui m'a fait croire que les ordres étaient durs, c'est que la maréchaussée était en campagne.

Ne pourriez-vous point savoir si le garde des sceaux a toujours la rage de vouloir faire périr à Auxone un homme qui a la fièvre et la dyssenterie, et qui est dans un désert. Qu'il m'y laisse, c'est tout ce que je lui demande, et qu'il ne m'envie pas l'air de la campagne. Adieu ; je serai toute ma vie pénétré

1734. de la plus tendre reconnaissance. Je vous serai attaché comme vous méritez qu'on vous aime.



LETTRE XXVIII.

A MAD. LA MARQ. DU DEFFANT.

A Basle, le 23 mai.

VRAIMENT, Madame, quand j'eus l'honneur de vous écrire et de vous prier d'engager vos amis à parler à M. de *Maurepas*, ce n'était pas de peur qu'il me fît du mal, c'était afin qu'il me fît du mal, c'était afin qu'il me fît du bien. Je le priais comme mon bon ange; mais mon mauvais ange, par malheur, est beaucoup plus puissant que lui. N'admirez-vous pas, madame, tous les beaux discours qu'on tient à l'égard de ces scandaleuses Lettres? Madame la duchesse du *Maine* est-elle bien fâchée que j'aye mis *Newton* au-dessus de *Descartes*? et comment madame la duchesse de *Villars*, qui aime tant les idées, trouvera-t-elle la hardiesse que j'ai eue de traiter ses idées innées de chimères.

Mais si vous voulez vous réjouir, parlez un peu de mon brûlable livre à quelques jansénistes. Si j'avais écrit qu'il n'y a point de Dieu, ces messieurs auraient beaucoup espéré de ma conversion; mais depuis que j'ai dit que *Pascal* s'était trompé quelquefois; que *fatal laurier, bel astre, merveille de nos jours*, ne sont pas des beautés poëtiques, comme *Pascal* l'a cru; qu'il n'est pas absolument démontré qu'il faut croire la religion, parce qu'elle est obscure; qu'il ne faut point jouer l'existence de DIEU à croix ou pile: enfin, depuis que j'ai dit ces absurdités impies, il n'y a point d'honnête janséniste qui ne voulût me brûler dans ce monde-ci et dans l'autre.

1734.

De vous dire, madame, qui sont les plus fous des jansénistes, des molinistes, ou des anglicans, des quakers, cela est bien difficile; mais il est certain que je suis beaucoup plus fou qu'eux de leur avoir dit des vérités qui ne leur feront nul bien et qui me feront grand tort. J'étais à Londres quand j'écrivis tout cela; et les Anglais qui voyaient mon manuscrit, me trouvaient bien modéré. Je comptais sortir de France pour jamais, quand je donnai

1734. la malheureuse permission, il y a deux ans, à *Thiriot* d'imprimer ces bagatelles. J'ai bien changé d'avis depuis ce temps-là ; et malheureusement ces Lettres paraissent en France, lorsque j'ai le plus d'envie d'y rester.

Si je ne reviens point, Madame : soyez sûre que vous serez à la tête des personnes que je regretterai. Si vous voyez M. le président *Hénault*, dites-lui bien, je vous prie, qu'il parle, et souvent, à Mons *Rouillé*. Quand il ne serait point à portée de me rendre service, votre suffrage et le sien me suffiraient contre la fureur des dévots et contre les lettres de cachet. Si vous vouliez m'honorer de votre souvenir, écrivez-moi à Paris, vis-à-vis Saint-Gervais ; les lettres me seront rendues. Ayez la bonté de mettre une petite marque, comme deux *DD*, par exemple, afin que je reconnaisse vos lettres. Je ne devrais pas me méprendre au style, mais quelquefois on fait des quiproquo.

1734.

LETTRE XXIX.

A M. DE FORMONT.

Ce 27 . . . .

Si ceux qui me font l'honneur de me persécuter ont eu envie de me donner les mortifications les plus sensibles, ils ne pouvaient mieux faire, mon cher et aimable ami, que de me retenir loin de Paris dans le temps que vous y êtes. Je vous prie de ne point parler du voyage qu'a fait ma désolée muse tragique chez les Américains. C'est un nouveau projet dont *Linant* vit la première ébauche, et sur quoi je voudrais bien qu'il me gardât le secret.

A l'égard du nom de poëme épique que vous donnez à des fantaisies (1) qui m'ont occupé dans ma solitude, c'est leur faire beaucoup trop d'honneur.

Cui sit mens grandior atque os
Magna sonaturum; des nominis hujus honorem.

(1) La Pucelle.

C'est plutôt dans le goût de l'*Arioste*, 1734. que dans celui du *Tasse* que j'ai travaillé. J'ai voulu voir ce que produirait mon imagination, lorsque je lui donnerais un essor libre, et que la crainte du petit esprit de critique qui règne en France ne me retiendrait pas. Je suis honteux d'avoir tant avancé un ouvrage si frivole, et qui n'est point fait pour voir le jour; mais après tout, on peut encore plus mal employer son temps. Je veux que cet ouvrage serve quelquefois à divertir mes amis, mais je ne veux pas que mes ennemis puissent jamais en avoir la moindre connaissance. Au mot d'*ennemis*, je ne peux m'empêcher de faire une réflexion bien triste; c'est que leur haine, dont je n'ai jamais connu la cause, est la seule récompense que j'aye eue pour avoir cultivé les lettres pendant vingt années. Voilà tout ce que l'on gagne dans ce métier aimable et dangereux, une réputation chimérique et des persécutions réelles. On est envié comme si on était puissant et heureux; et dans le même temps, on est accablé sans ressource. La profession des lettres, si brillante, et même si libre sous *Louis XIV*, le plus despotique de nos rois, est devenue un métier

d'intrigues et de servitude. Il n'y a point de bassesse qu'on ne fasse pour obtenir je ne sais quelles places, ou au sceau, ou dans des académies; et l'esprit de petitesse et de minutie est venu au point que l'on ne peut plus imprimer que des livres insipides. Les bons auteurs du siècle de *Louis XIV*, n'obtiendraient pas de privilége. *Boileau* et *La Bruyère* ne seraient que persécutés. Il faut donc vivre pour soi et pour ses amis, et se bien donner de garde de penser tout haut, ou bien aller penser en Angleterre ou en Hollande. 1734.

J'ai relu M. *Locke* depuis que je ne vous ai vu. Si cet homme-là avait eu le malheur d'être en France, nous n'aurions peut-être pas ce chef-d'œuvre de raison et de sagesse. C'est bien dommage qu'il n'ait pas encore pris plus de liberté, et que sa modération ait étranglé des vérités qui ne demandaient qu'à sortir de sa plume. J'ai osé m'amuser à travailler après lui. J'ai voulu me rendre compte à moi-même de mon existence, et voir si je pouvais me faire quelques principes certains. Il serait bien doux, mon cher *Formont*, de marcher dans ces terres inconnues avec un aussi bon guide que vous, et de se délasser de ces

1734. recherches avec des poëmes dans le goût de l'*Arioste* : car, malheur à la raison si elle ne badine quelquefois avec l'imagination. Il y a une dame à Paris qui se nomme *Emilie*, et qui, en imagination et en raison, l'emporte sur bien des gens qui se piquent de l'une et de l'autre. Elle entend *Locke* bien mieux que moi. Je voudrais bien que vous rencontrassiez cette philosophe ; elle mérite que vous l'alliez chercher.

Je vous envoie une bonne leçon de l'épître à *Emilie*. Mandez-moi, je vous prie, si vous avez rencontré *Moncrif*, et pourquoi il s'est brouillé avec son prince. Adieu, je vous aime pour la vie.



LETTRE XXX.

A MAD. LA COMT. DE LA NEUVILLE.

Au camp de Philisbourg.

J'AI eu l'honneur, Madame, de rendre les lettres dont j'étais chargé. Je n'ai pu avoir encore celui de voir M. de *Champbonin*, parce que messieurs les dragons sont à la droite, à deux lieues de l'infanterie où je suis. Il y a

apparence que le prince *Eugène* va occuper les Français à toute autre chose qu'à écrire des lettres dans leurs tentes. Les armées sont en présence; on s'attend à tout moment à une bataille sanglante. Les Français se trouvent entre Philisbourg, le Rhin et les Allemands. Les troupes marquent une grande ardeur; elle est étonnante; on jure qu'on battra le prince *Eugène*; on ne le craint pas; mais à bon compte on se retranche jusqu'aux dents; on a des lignes, un fossé, des puits, et un avant-fossé; c'est une invention nouvelle qui paraît fort jolie, et très-propre à faire casser le cou à des gens qui viennent attaquer des lignes. Toutes les apparences sont que le prince *Eugène* viendra se présenter au passage des puits et des fossés, vers les quatre heures du matin, demain vendredi, jour de la Vierge. On dit qu'il est fort dévot à *Marie*, et qu'elle pourra bien le favoriser contre M. d'*Asfeld*, qui est janséniste; vous savez, Madame, que vous autres jansénistes êtes soupçonnés de n'avoir pas assez de dévotion pour la Vierge; vous vous êtes moqués de la congrégation des jésuites, et du *Paradis ouvert à Philagio par cent et une dévotions à la mère*

1734.

1734. *de* DIEU. Nous verrons demain pour qui se déclarera la victoire. En attendant, on se canonne à force ; les lignes de notre camp sont bordées de quatre-vingts pièces de canon, qui commencent à jouer. Hier on acheva d'emporter un certain ouvrage à corne, dont M. de *Bellisle* avait déjà gagné la moitié ; douze officiers aux gardes ont été blessés à ce maudit ouvrage. Voilà, Madame, la folie humaine dans toute sa gloire et dans toute son horreur. Je compte quitter incessamment le séjour des bombes et des boulets, pour aller profiter des bontés dont vous m'honorez. Il me semble que je me sens mille fois plus de goût pour la vertu, depuis que je vous ai fait ma cour.



LETTRE XXXI.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 24 juillet.

JE reviens à mon gîte après avoir erré pendant un mois. Cette vie vagabonde m'a empêché, mon cher ami, de recevoir plutôt les lettres qui m'étaient

adressées depuis long-temps. J'en reçois 1734.
trente à la fois ; mais les vôtres me sont toujours les plus précieuses. J'y vois toujours le cœur le plus tendre avec l'esprit le plus juste et le plus fin.

Vous ne pouvez blâmer le petit voyage que j'ai fait à l'armée. Pourriez-vous condamner ce que le cœur fait faire ? Tout mon chagrin est de n'en avoir pas fait autant que vous (1). Vous savez que depuis long-temps tous mes désirs et toutes mes espérances sont de passer avec vous quelques jours dans les douceurs de l'amitié, et dans une jouissance entière des belles-lettres que nous aimons tous deux également ; de vous montrer mes ouvrages nouveaux, de les corriger sous vos yeux, de rassembler toutes ces petites pièces fugitives, dont j'ai de quoi vous faire un petit recueil ; enfin, de vous parler et de vous entendre. Je ne haïrais pas de passer quelques semaines à Canteleu, si on pouvait n'y voir que vos amis, et n'y être point décelé par les domestiques.

J'irais même chez le Marquis, malgré les conditions dures qu'il m'impose.

(1) M. de *Cideville* venait de faire un voyage à Paris.

1734. Quel barbare que monsieur le Marquis? Il ne veut point laisser aux gens liberté de conscience.

Je ne connais point ce petit libelle que quelque honnête dévot et quelque bon citoyen aura pieusement fait contre moi ; mais je crains plus les lettres de cachet que tous les ouvrages qu'on peut faire contre les Lettres philosophiques.

Parmi les lettres qui m'ont été renvoyées de Strasbourg, j'en vois une de M. de *Formont*, dans laquelle il me mande que votre parlement s'est signalé aussi ; mais il ne me mande point qu'on ait rendu un arrêt contre ceux qui ont vu et corrigé l'édition. Je plains bien ces pauvres gens qui ont part à la brûlure : si ce saint zèle continue, cela va faire le tour du royaume, et on sera brûlé douze fois. Cela est assez honorable entre nous ; mais il faut avoir de la modestie.

Pour *Jore*, je le crois en cendres. Je n'entends point parler de lui. A l'égard de la copie de la lettre que je vous envoyai, il y a un mois, c'était uniquement pour vous amuser, vous et deux ou trois honnêtes gens ; avez-vous pu penser un moment que ces augustes mystères soient faits pour les profanes? *odi profanum vulgus, et arceo.*

Mille tendres complimens à tous nos amis. Adieu ; je vous embrasse mille fois ; adieu, mon cher ami. 1734.



LETTRE XXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Amsterdam, ce 27 janvier.

RESPECTABLE ami, je vous dois compte de ma conduite ; vous m'avez conseillé de partir, et je suis parti ; vous m'avez conseillé de ne point aller en Prusse, et je n'y ai point été ; voici le reste que vous ne savez pas. *Rousseau* apprit mon passage par Bruxelles, et se hâta de répandre et de faire insérer dans les gazettes que je me réfugiais en Prusse, que j'avais été condamné à Paris à une prison perpétuelle, etc. Cette belle calomnie n'ayant pas réussi, il s'avise d'écrire que je prêche l'athéisme à Leyde ; là-dessus il forge une histoire, et on envoie ces contes bleus à Paris, où sans doute la bonté du prochain ne les laissera pas tomber par terre. On m'a renvoyé de Paris une des lettres circulaires qu'il a fait écrire 1735.

1735. par un moine défroqué, qui est son correspondant à Amsterdam. Ces calomnies si réitérées, si acharnées et si absurdes, ne peuvent ici me porter coup, mais elles peuvent beaucoup me nuire à Paris; elles m'y ont déjà fait des blessures, elles rouvriront les cicatrices. Je sais, par expérience, combien le mal réussit dans une belle et grande ville comme Paris, où l'on n'a guère d'autre occupation que de médire. Je sais que le bien qu'on dit d'un homme ne passe guère la porte de la chambre où on en parle, et que la calomnie va à tire d'ailes jusqu'aux ministres. Je suis persuadé que si ces misérables bruits parviennent à vous, vous en verrez aisément la source et l'horreur, et que vous préviendrez l'effet qu'ils peuvent faire. Je voudrais être ignoré, mais il n'y a plus moyen. Il faut se résoudre à payer toute ma vie quelques tributs à la calomnie. Il est vrai que je suis taxé un peu haut; mais c'est une sorte d'impôt fort mal réparti. Si l'abbé de *Saint-Pierre* a quelque projet pour arrêter la médisance, je le ferai volontiers imprimer à mes dépens.

Du reste, je vis assez en philosophe, j'étudie beaucoup, je vois peu de monde,

Je tâche d'entendre *Newton*, et de le faire entendre. Je me console avec l'étude, de l'absence de mes amis. Il n'y a pas moyen de refondre à présent l'Enfant prodigue. Je pourrais bien travailler à une tragédie le matin, et à une comédie le soir; mais passer en un jour de *Newton* à *Thalie*, je ne m'en sens pas la force.

Attendez le printemps, Messieurs, la poësie servira son quartier; mais à présent c'est le tour de la physique. Si je ne réussis pas avec *Newton*, je me consolerai bien vîte avec vous. Mille tendres respects, je vous en prie, à monsieur votre frère. Je suis bien tenté d'écrire à *Thalie* (1); je vous prie de lui dire combien je l'aime, combien je l'estime. Adieu; si je voulais dire à quel point je pousse ces sentimens-là pour vous, et y ajouter ceux de mon éternelle reconnaissance, je vous écrirais des in-folio de bénédictin.

(1) Mademoiselle *Quinault*.



1735.

LETTRE XXXIII.

A M. DESFORGES-MAILLARD.

A Vassi en Champagne, le .... février.

Dona puer solvit quæ fœmina voverat Iphis.

VOTRE changement de sexe, Monsieur, n'a rien altéré de mon estime pour vous. La plaisanterie que vous avez faite est un des bons tours dont on se soit avisé, et cela seul serait auprès de moi un grand mérite. Mais vous en avez d'autres que celui d'attraper le monde; vous avez celui de plaire, soit en homme, soit en femme. Vous êtes actuellement sur les bords du Lignon, et de nymphe de la mer vous voilà devenu berger d'Astrée. Si ce pays-là vous inspire quelques vers, je vous prie de m'en faire part; pour moi j'ai un peu abandonné la poësie dans la campagne où je suis.

Non eadem ætas, non vis.
Olim poteram cantando ducere noctes;

Mais à présent je songe à vivre:

Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum. 1735.

Un peu de philosophie, l'histoire, la conversation partagent mes jours.

Duco sollicitæ jucunda oblivia vitæ.

Cette vie sera plus heureuse encore, si vous me donnez part des fruits de votre loisir. Je suis fâché que la Champagne soit si loin du Lignon; mais c'est véritablement vivre ensemble que de se communiquer les productions de son esprit et les sentimens de son ame.



LETTRE XXXIV.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

15 juillet.

Je n'ai point été intempérant, mon cher *Thiriot*, et cependant j'ai été malade. Je suis un juste à qui la grâce a manqué. Je vous exhorte à vous tenir ferme, car je crois être encore au temps où nous étions si unis que vous aviez le frisson quand j'avais la fièvre.

Vous voilà donc vengé de votre

nymphe ; elle a perdu sa beauté. Elle
1735. sera dorénavant plus humaine : et trouvera peu de gens humains. Vous pourrez lui dire :

> Les Dieux ont vengé mon outrage,
> Tu perds, à la fleur de ton âge,
> Taille, beautés, honneurs et bien.

Mais, avec tout cela, je crains bien que quand elle aura repris un peu d'embonpoint, et dansé quelque belle chaconne, vous ne redeveniez son chevalier plus enchanté que jamais. J'ai reçu une lettre charmante de votre ancien rival, ou plutôt de votre ancien ami M. *Balot* ; mais vraiment je suis trop languissant à présent pour lui répondre.

Quand je vous ai demandé des anecdotes sur le siècle de *Louis XIV*, c'est moins sur sa personne que sur les arts qui ont fleuri de son temps. J'aimerais mieux des détails sur *Racine* et *Despréaux*, sur *Quinault*, *Lulli*, *Molière*, *le Brun*, *Bossuet*, *Poussin*, *Descartes*, etc., que sur la bataille de Steinkerque. Il ne reste plus rien que le nom de ceux qui ont conduit des bataillons et des escadrons. Il ne revient rien au genre-humain de cent batailles données. Mais les

lès grands hommes dont je vous parle ont préparé des plaisirs purs et durables aux hommes qui ne sont point encore nés. Une écluse du canal qui joint les deux mers, un tableau du *Poussin*, une belle tragédie, une vérité découverte, sont des choses mille fois plus précieuses que toutes les annales de cour, que toutes les relations de campagne. Vous savez que chez moi les grands hommes vont les premiers, et les héros les derniers. J'appelle grands hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable. Les saccageurs de provinces ne sont que héros. Voici une lettre d'un homme moitié héros, moitié grand homme, que j'ai été bien étonné de recevoir, et que je vous envoie. Vous savez que je n'avais pas prétendu m'attirer des remercîmens de personne, quand j'ai écrit l'histoire de *Charles XII*; mais je vous avoue que je suis aussi sensible aux remercîmens du cardinal *Alberoni*, qu'il l'a pu être à la petite louange très-méritée que je lui ai donnée dans cette histoire. Il a vu apparemment la traduction italienne qu'on en a faite à Venise. Je ne serais pas fâché que monsieur le garde des sceaux vît cette lettre, et qu'il sût que

1735.

1735. si je suis persécuté dans ma patrie, j'ai quelque considération dans les pays étrangers. Il fait tout ce qu'il peut pour que je ne sois pas prophète chez moi.

Continuez, je vous en prie, à faire ma cour aux gens de bien qui peuvent se souvenir de moi. Je voudrais bien que *Pollion de la Poplinière* pensât de moi plutôt comme les étrangers que comme les Français.

On m'a dit que ce portrait est imprimé. Je suis persuadé que les calomnies dont il est plein seront crues quelque temps, et je suis encore plus sûr que le temps les détruira.

Adieu; je vous embrasse tendrement. Le temps ne détruira jamais mon amitié pour vous.



LETTRE XXXV.

A MAD. LA COMT. DE LA NEUVILLE.

UNE santé à laquelle vous daignez vous intéresser, Madame, ne peut pas être long-temps mauvaise. L'envie de vivre pour vous et pour vos amis, est un excellent médecin. Je vous demande

pardon, Madame, de la témérité de *Linant*; le zèle l'a emporté. 1735.

Il est difficile de taire
Ce qu'on sent au fond de son cœur;
L'exprimer est une autre affaire.
Il ne faut point parler si l'on n'est sûr de plaire;
Souvent on est un fat en montrant trop d'ardeur.
Mais soupirer tout bas, serait-ce vous déplaire?
Punissez-vous ainsi qu'un téméraire,
L'amant discret, soumis dans son malheur,
Qui sait cacher sa flâme et sa douleur?
Ah! trop de gens vous mettraient en colère.

Voilà des vers aussi. Je serais trop jaloux si *Linant* était votre seul poëte. Toute votre famille est faite pour la société. Madame *du Châtelet* connaît tout le prix de la vôtre.

Bien des respects à M. de *la Neuville*, et quelque chose de plus à madame de *Champbonin*.

1735.

LETTRE XXXVI.

A M. LE CARD. ALBERONI.

Juillet.

MONSEIGNEUR,

La lettre dont votre Eminence m'a honoré, est un prix aussi flatteur de mes ouvrages, que l'estime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remercîment, Monseigneur, je n'ai été que l'organe du public en parlant de vous. La liberté et la vérité qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre suffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puissant, mais ne sera jamais un grand homme.

Je voudrais être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu justice de si loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir votre Eminence; mais si Rome entend assez ses intérêts, pour vouloir au moins ré-

tablir les arts, le commerce, et les remettre en quelque splendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde, j'espère alors que je vous écrirai sous un autre titre que sous celui de votre Eminence, dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'estime que de respect, etc. 1735.



LETTRE XXXVII.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Cirey, le.... juillet.

Je vous envoie, mon cher ami, ma réponse au cardinal *Alberoni*; vous ferez de sa lettre et de la mienne l'usage que vous croirez le plus propre *ad majorem rei litterariæ gloriam.* Vous n'avez pas entendu parler, sans doute, d'un certain Jules-César qui a été joué assez bien, dit-on, au collége d'Harcourt. C'est une tragédie de ma façon, dont je ne sais si vous avez le manuscrit. Je ne suis plus qu'un poëte de collége. J'ai abandonné deux théâtres qui sont trop remplis de cabales, celui de la comédie française et celui du monde. Je

1735. vis heureux dans une retraite charmante, fâché seulement d'être heureux loin de vous. Il me paraît que nous sommes l'un et l'autre assez contens de notre destinée. Vous buvez du vin de Champagne avec *Pollion-Poplinière* ; vous assistez à de beaux concerts italiens ; vous voyez les pièces nouvelles ; vous êtes dans le tourbillon du monde, des belles-lettres et des plaisirs ; moi je goûte, dans la paix la plus pure et dans le loisir le plus occupé, les douceurs de l'amitié et de l'étude, avec une femme unique dans son espèce, qui lit Ovide et Euclide, et qui a l'imagination de l'un et la justesse de l'autre. Je donne tous les jours quelque coup de pinceau à ce beau siècle de *Louis XIV*, dont je veux être le peintre et non l'historien. La poësie et la philosophie m'amusent dans les intervalles. J'ai corrigé cette Mort de Jules-César, et j'aurais grande envie que vous la vissiez. J'ai la vanité de penser que vous y trouveriez quelques vers tels qu'on en fesait il y a soixante ans.

Souvenez-vous, si vous rencontrez en chemin quelque bonne anecdote sur l'histoire des arts, de m'en faire part. Tout ce qui peut caractériser le siècle

de *Louis XIV*, est de mon ressort et est digne de votre attention. 1735.

Qu'est-ce que c'est qu'un nouveau portrait de moi qui paraît? Tout le monde attribue le premier au jeune comte de *Charost*. J'ai bien de la peine à croire qu'un jeune seigneur qui ne m'a jamais vu, ait pu faire cette satire; mais le nom de M. de *Charost*, qu'on met à la tête de ce petit écrit, me confirme dans le soupçon où j'étais que l'ouvrage est d'un jeune abbé de *Lamare*, qui doit entrer auprès de M. de *Charost*. C'est un jeune poëte fort vif et peu sage. Je lui ai fait tous les plaisirs qui ont dépendu de moi. Je l'ai reçu de mon mieux, et j'avais même chargé *Demoulin* de lui donner des secours essentiels. Si c'est lui qui m'a déchiré, il doit être au rang des gens de lettres ingrats. On n'en trouve que trop de cette espèce qui déshonorent la littérature et l'esprit; mais je suspends mon jugement, parce qu'il ne faut accuser personne sans être sûr de son fait: et d'ailleurs, dans la félicité dont je jouis, mon premier plaisir est d'oublier les injures.

Mandez-moi des nouvelles, mon cher ami, s'il y en a qui valent la peine d'être sues. Le ballet de *Rameau* se

1735. joue-t-il? la *Sallé* y danse-t-elle ? y a-t-il à Paris de nouveaux plaisirs ? mais surtout comment va votre santé ?



LETTRE XXXVIII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 24 septembre.

DEPUIS que je vous ai écrit, mon cher ami, j'ai lu force fadaises nouvelles; une cargaison de petites pièces comiques, d'opéra, de feuilles volantes, m'est venue. Ah! mon ami, quelle barbarie, et quelle misère! la nature est épuisée. Le siècle de *Louis XIV* a tout pris pour lui. *Vergimus ad feces*. Je suis si ennuyé que je n'ai pas la force de m'indigner contre l'abbé *Desfontaines*. Mais vous, qui avez de l'amitié pour moi, et qui savez ce que j'ai fait pour lui, pouvez-vous souffrir la manière pleine d'ingratitude et d'injustice dont il parle de moi dans ses feuilles? Je n'avais pas lu ses impertinences hebdomadaires quand je le priai, il y a quelques jours, de vouloir bien me rendre un petit service; c'était au sujet de cette

misérable édition de la Mort de César. Je le priais d'avertir le public que non-seulement je n'ai aucune part à cette impression, mais que mon ouvrage est tout-à-fait différent. Je ne sais s'il aura eu assez de probité pour s'acquitter auprès du public de cette petite commission, sans mêler dans son avertissement quelque trait de satire et de calomnie. Cependant il m'est important qu'on sache la vérité, et je vous prie d'engager soit l'abbé *Desfontaines*, soit le Mercure, soit le Pour et Contre, à me rendre en deux mots cette justice. 1735.

J'ai lu la nouvelle critique des Lettres philosophiques; c'est l'ouvrage d'un ignorant, incapable d'écrire, de penser et de m'entendre. Je ne crois pas qu'il y ait un honnête homme qui ait pu achever cette lecture. Vous croyez bien que je ne tire pas même vanité des injures que me dit ce misérable; mais j'avoue que je suis blessé des calomnies personnelles que ces gredins répètent sans cesse. Les cris de la canaille ne peuvent rien contre la réputation d'un écrivain qui a les suffrages du public; mais les accusations infamantes désolent toujours un honnête homme. De quel front ces lâches calomniateurs osent-ils dire

1735. que j'ai trompé mon libraire dans l'édition des Lettres philosophiques à Londres ? N'êtes-vous pas intéressé à réfuter cette accusation ? Qu'on me dise un peu par quelle rage les gens de lettres s'acharnent à me reprocher ma fortune et l'usage que j'en fais, à moi qui ai prêté et donné tout mon bien, à moi qui ai nourri, logé et entretenu comme mes enfans deux gens de lettres, pendant tout le temps que j'ai demeuré à Paris, après la mort de madame de *Fontaine-Martel*. Qu'on me dise quel est le libraire qui peut se plaindre de moi. Il n'y en a aucun de tous ceux que j'ai employés, à qui je n'aye fait gagner de l'argent, et à qui je n'aye remis partie de ce qu'ils me devaient. Je suis honteux d'entrer dans ces détails ; mais la lâcheté avec laquelle on cherche à me diffamer, doit exciter le courage de mes amis, et c'est à eux à parler pour moi. En voilà trop sur un chapitre aussi désagréable.

Si vous connaissez quelque livre où l'on puisse trouver de bons mémoires sur le commerce, je vous prie de me l'indiquer, afin que je le fasse venir de Paris. Faites-moi connaître aussi tous les livres où l'on peut trouver quelques

instructions touchant l'histoire du dernier siècle et le progrès des beaux arts : je vous répéterai toujours cette antienne. Adieu, mon ami. Entonnez-vous toujours beaucoup de vin de Champagne ? Avez-vous revu la cruelle bégueule, jadis et peut-être encore reine de votre cœur ? Je comptais que mon ami *Fakener* viendrait me voir en passant par Calais ; mais il s'en va par l'Allemagne et par la Hongrie (1). 1735.

Si je n'étais pas à Cirey, je vous avoue que dans deux mois je serais sur la Propontide avec mon ami, plutôt que de revoir une ville où je suis si indignement traité ; mais quand on est à Cirey, on ne le quitte point pour Constantinople ; et puis, que ferais-je sans vous ? *Vale et me ama, scribe sæpe, scribe multùm.*

(1) M. *Fakener* venait d'être nommé ambassadeur en Turquie.



1735. 

LETTRE XXXIX.

A M. BERGER.

Septembre.

VOUS savez le plaisir que me font vos lettres, mon cher Monsieur; elles me servent d'antidote contre toutes ces misérables brochures qui m'inondent. Tous ces petits insectes d'un jour piquent un moment et disparaisssent pour jamais. Parmi les sottises qu'on imprime, j'ai vu avec douleur une certaine tragédie de moi, nommée la Mort de César. Les éditeurs ont massacré ce *César* plus que n'ont jamais fait *Brutus* et *Cassius*. J'admire l'abbé *Desfontaines* de m'imputer toutes les pauvretés, les mauvais vers, les phrases inintelligibles, les scènes tronquées et transposées qui sont dans cette misérable édition! Un homme de goût distingue aisément la main de l'ouvrier; il sait qu'il y a certains défauts dont un auteur qui connaît les premières règles de son art est incapable; mais il paraît que l'abbé *Desfontaines* sait bien mal les règles du

goût, de l'équité, de la raison, de la société, et surtout de la reconnaissance. 1735.
Il n'y a point de lecteur qui ne doive être indigné quand cet abbé compare les stoïciens aux quakers. Il ne sait pas que les quakers sont des gens pacifiques, les agneaux de ce monde; que c'est un point de la religion chez eux de ne jamais aller à la guerre, de ne porter pas même d'épée. C'est avec autant d'erreur qu'il prononce que *Brutus* était un particulier; tout le monde sait assez qu'il était sénateur et préteur; que tous les conjurés étaient sénateurs, etc. Je ne releverai point toutes les méprises dans lesquelles il tombe; mais je vous avoue que toute ma patience m'abandonne, quand il ose dire que la Mort de César est une pièce contre les mœurs. Est-ce donc à lui à parler de mœurs? Pourquoi fait-il imprimer une lettre que je lui ai écrite avec confiance? Il trahit le premier devoir de la société. Je le priais de garder le secret sur ma lettre et sur le lieu où je suis, et de dire seulement en deux mots que cette impertinente édition de la Mort de César n'a presque rien de commun avec mon ouvrage. Au lieu de faire ce que je lui demande, il imprime une satire où il n'y a ni raison

1735. ni équité, et au bout de cette satire il donne ma lettre au public. On croirait peut-être, à ce procédé, que c'est un homme qui a beaucoup à se plaindre de moi, et qui cherche à se venger à tort et à travers; c'est cependant ce même homme pour qui je me traînai à Versailles, étant presque à l'agonie, pour qui je sollicitai toute la cour, et qu'enfin je tirai de bicêtre. C'est ce même homme que le ministère voulait faire brûler, contre qui les procédures étaient commencées; c'est lui à qui j'ai sauvé l'honneur et la vie; c'est lui que j'ai loué comme un assez bon écrivain, quoiqu'il m'eût fort faiblement traduit; c'est lui enfin qui, depuis ces services essentiels, n'a jamais reçu de moi que des politesses, et qui, pour toute reconnaissance, ne cesse de me déchirer. Il veut, dans les feuilles qu'il donne toutes les semaines, tourner la Henriade en ridicule. Savez-vous bien qu'il en a fait une édition clandestine à Evreux, et qu'il y a mis des vers de sa façon? C'était bien la meilleure manière de rendre l'ouvrage ridicule. Je vous avoue que ce continuel excès d'ingratitude est bien sensible. J'avais cru ne trouver dans les belles-lettres que de la douceur et de la tran-

quillité, et certainement ce devrait être leur partage; mais je n'y ai rencontré 1735. que trouble et qu'amertume. Que dites-vous de l'auteur d'une brochure contre les Lettres philosophiques, qui commence par assurer que non-seulement j'ai fait imprimer cet ouvrage en Angleterre, mais que j'ai trompé le libraire avec qui j'ai contracté, moi qui ai donné publiquement cet ouvrage à M. *Thiriot* pour qu'il en eût seul tout le profit. Peut-on m'accuser d'une bassesse si directement opposée à mes sentimens et à ma conduite? Qu'on m'attaque comme auteur, je me tais; mais qu'on veuille me faire passer pour un malhonnête homme, cette horreur m'arrache des larmes. Vous voyez avec quelle confiance je répands ma douleur dans votre sein. Je compte sur votre amitié autant que j'ambitionne votre estime.

1735.

LETTRE XL.

A M. THIRIOT.

Le 28 décembre.

Je n'ai jamais, mon cher ami, parlé de l'abbé *Prévost* que pour le plaindre d'avoir une tonsure, des liens de moine, honteux pour l'humanité, et de manquer de fortune. Si j'ai ajouté quelque chose sur ce que j'ai lu de lui, c'est apparemment que j'ai souhaité qu'il eût fait des tragédies; car il me paraît que le langage des passions est sa langue naturelle. Je fais une grande différence entre lui et l'abbé *Desfontaines*; celui-ci ne sait parler que de livres, ce n'est qu'un auteur et encore un bien médiocre auteur, et l'autre est un homme. On voit par leurs écrits la différence de leurs cœurs; et on pourrait parier, en les lisant, que l'un n'a jamais eu affaire qu'à des petits garçons, et que l'autre est un homme fait pour l'amour. Si je pouvais rendre service à l'abbé *Prévost* du fond de ma retraite, il n'y a rien que je ne fisse; et si j'étais assez heureux pour

revenir à Cirey en sûreté, je tâcherais de l'y attirer. 1735.

Dans la douleur dont j'ai le cœur percé, il m'est bien difficile, mon ami, de songer à Samson. Je me souviens cependant que dans cette petite ariette des fleurs, il faut mettre,

Sensible image
Des plaisirs du bel âge.

au lieu de

Plaisir volage, &c.

Car *Dalila* ne doit pas prêcher l'inconstance à un héros dont la vigueur ne doit que trop le porter à ce vice abominable de l'infidélité.

Je suis actuellement sur les frontières de France avec une chaise de poste, des chevaux de selle et des amis, prêt à gagner le séjour de la liberté, s'il ne m'est plus permis de revoir celui du bonheur. La plus aimable, la plus spirituelle, la plus éclairée et la plus simple femme de l'univers m'a chargé, en me quittant, de vous dire qu'elle est charmée de vos lettres, et qu'elle vous regarde comme son intime ami. Je voudrais bien vous envoyer la copie d'une lettre qu'elle a pris sur elle d'écrire au

garde des sceaux, à la suite d'une autre
1735. que son mari a écrite. Vous y admireriez l'éloquence tendre et mâle que donne l'amitié; vous y verriez le langage de la vertu courageuse. Ah, mon ami! il est plus doux d'avoir une pareille lettre écrite en sa faveur, qu'il n'est affreux d'être si indignement persécuté. Je vous l'enverrai cette lettre.

En attendant, la personne charitable qui a si généreusement parlé en ma faveur (1), ne pourrait-elle pas dire trois choses au garde des sceaux? La première, qu'il est très-faux qu'il ait des chants de mon ouvrage, ou qu'il a un ouvrage supposé par un traître; la seconde, que je n'ai jamais rien fait qui dût lui déplaire; la troisième, qu'il n'y a que de la honte à me persécuter. Voyez s'il pourrait confire au miel de la cour le fond de ces trois vérités.

Passons des horreurs de la persécution aux tracasseries de *le Franc*. Il est faux que l'abbé de *Voisenon* lui ait dit le détail de mon sujet. Il a su le fond en général par lui, et un peu de détail par un autre, et il s'est pressé de travailler.

(1) M. le bailli de *Froulai*.

C'est un homme qui veut, à ce que je vois, aller à la gloire par le chemin de la honte, s'il est, comme on me le mande, le plagiaire des auteurs et le *busy-body* des comédiens. 1735.

Voyez avec *par nobile fratrum* si vous pensez que ma pièce puisse soutenir le grand jour après celle de *le Franc*. Au bout du compte, si mon ouvrage vous paraissait passable, y aurait-il tant d'inconvéniens à le laisser passer le dernier? Le public même, si revenu de son estime pour la Didon et pour l'auteur, ne prendrait-il pas mon parti, d'autant plus qu'on me persécute? Pourriez-vous savoir ce qu'en pense *Dufresne* (1), et me le mander? Adressez toujours vos lettres jusqu'à nouvel ordre chez *Demoulin*.

Adieu; je vous embrasse bien tendrement et avec tous les sentimens que je vous dois, et que j'aurai pour vous toute ma vie.

P. S. J'oubliais de vous dire, mon cher ami, que j'ai fait mon examen de conscience au sujet de Pétersbourg. Tout

(1) *Quinault Dufresne*, célèbre acteur.

1735. ce que je sais, c'est que le duc de *Holstein*, héritier présomptif de la Russie, me voulut avoir, il y a un an, et me donner dix mille francs d'appointemens; mais tout persécuté que j'étais, je n'aurais pas quitté Cirey pour le trône de la Russie même. Je répondis d'une manière respectueuse et mesurée. Tout ce que cela prouve, c'est que *Keeper* (1) devrait moins persécuter un homme qui refusa dans les pays étrangers de pareils établissemens.



LETTRE XLI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 19 janvier.

JE vous avais écrit, mon cher *Cideville*, une lettre qui n'était que longue, en réponse à votre épître charmante où vous aviez mis cette jolie épitaphe. Je vous avais envoyé mon épitaphe aussi; et, en vérité, ce style funéraire convenait bien mieux à moi chétif, toujours

(1) Le garde des sceaux.

faible, toujours languissant, qu'à vous robuste héros de l'amour, qui vivrez long-temps pour lui, et qui ferez l'épitaphe de trente ou quarante passions nouvelles avant qu'il soit question de graver la vôtre. Voici celle que je m'étais faite : 1733.

Voltaire a terminé son sort,
Et ce sort fut digne d'envie :
Il fut aimé jusqu'à la mort
De Cideville et d'Emilie.

Comme je vous écrivais ce petit quatrain tendre, on entra dans ma chambre, on vit la lettre, et on la brûla. Je vous écris celle-ci incognito et avec la peur d'être surpris en flagrant délit. *Emilie*, au lieu de ma triste épitaphe, vous écrivit une belle lettre qui lui en a attiré une charmante qui fait ici le principal ornement de notre *Emiliance*. Ne soyez pas surpris, mon cher *Cideville*, qu'avec des épitaphes et la fièvre, je raisonne à force sur l'immortalité de l'ame, et que j'argumente de mon lit avec notre aimable philosophe *Formont* :

Toujours prêt à sortir de ma frêle prison,
J'en veux du moins sortir en sage,

1736.

Et munir un peu ma raison
Contre les horreurs du voyage.

Votre esprit et le sien me font croire l'ame immortelle ; mais lorsque je suis accablé par la maladie, que mes idées me fuient, et que mon sentiment s'anéantit dans le dépérissement de la machine,

Alors, par une triste chute,
Je m'endors en me croyant brute.

Il y a des gens, mon cher ami, qui promettent l'immortalité à certaine tragédie que je vous envoie : pour moi je crains les sifflets. Vous jugerez de ce que je mérite. Que mon offrande soit digne de vous ou non, j'ai dit : Il faut toujours que mon cher *Cideville* en ait les prémices. Lisez-la donc, messieurs les beaux et bons esprits ; et vous, aimable philosophe *Formont*, quittez *Locke* pour un moment, ma muse vous appelle en Amérique. J'étais las des idées uniformes de notre théâtre, il m'a fallu un nouveau monde.

Et extrà
Processi longè flammantia mœnia mundi.

Voilà tous les arts au Pérou. On le

mesure, et moi je le chante; mais je tremble qu'on ne me prenne pour un sauvage. 1736.

Je reçois votre lettre, mon cher ami, en griffonnant ceci. Que je vous aime de ne point aimer votre métier! Vous jugez de tout comme vous écrivez, avec un goût infini. Madame *du Châtelet* est de votre sentiment sur la Chartreuse. Je n'ai point lu l'Adieu aux révérends pères; mais je suis fort aise qu'il les ait quittés. Un poëte de plus et un jésuite de moins, c'est un grand bien dans le monde.

Vale, te amo, te semper amabo.



LETTRE XLII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, ce 9 février.

JE suis toujours un peu malade, mon cher ami. Madame la marquise *du Châtelet* lisait hier au chevet de mon lit les Tusculanes de *Cicéron*, dans la langue de cet illustre bavard; ensuite elle lut la quatrième épître de *Pope* sur le bonheur. Si vous connaissez quelque

1736. femme à Paris qui en fasse autant, mandez-le-moi.

Après avoir ainsi passé ma journée, j'ai reçu votre lettre du 5 février; nouvelles preuves de votre tendresse, de votre goût et de votre jugement. Je vais me mettre tout de bon à retoucher Alzire pour l'impression; mais il faudrait que j'eusse une copie conforme à la manière dont on la joue. Samson devait partir par cette poste; mais je suis obligé de dicter mes lettres, et j'occupe à vous faire parler mon cœur, la main qui devait transcrire mes sottises philistines et hébraïques. En attendant, je vous envoie le discours apologétique que je compte faire imprimer à la suite d'Alzire. Je remplis en cela deux devoirs; je confonds la calomnie, et je célèbre votre amitié.

J'attends avec impatience le sentiment de *Pollion* et le vôtre sur ma dédicace à madame *du Châtelet*. Je veux vous devoir l'honneur de pouvoir dire à M. de la *Poplinière* dorénavant, *albi sermonum nostrorum candide judex.* Son bon mot sur *Pauline* et sur *Alzire* est une justification trop glorieuse pour moi; c'est peut-être parce qu'il n'a vu jouer *Pauline* que par mademoiselle *Duclos*

Duclos vieille, éraillée, sotte et tracassière, qu'il donne la préférence à *Alzire* jouée par la naïve, jeune et gentille *Gaussin*. Dites de ma part à cette américaine ; 1736.

Ce n'est pas moi qu'on applaudit,
C'est vous qu'on aime et qu'on admire;
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Gusman convertit.

Launay se damne d'une autre façon par les perfidies les plus honteuses. Il y a long-temps que je sais de quoi il est capable ; et dès que j'ai su que *Dufresne* lui avait confié la pièce, j'ai bien prévu l'usage qu'il en ferait. Je ne doute pas qu'il ne la fasse imprimer furtivement, et qu'il n'en fasse quelque malheureuse parodie. Il a déjà fait celle de Zaïre, dans laquelle il a eu l'insolence de mettre M. *Fakener* sur le théâtre, par son propre nom. C'est ce même M. *Fakener*, notre ami, qui est aujourd'hui ambassadeur à Constantinople, et qui demanderait, aussi bien que la nation anglaise, justice de cette infamie, si l'auteur et l'ouvrage n'étaient pas aussi obscurs que méchans. Ce qui est étonnant, c'est que monsieur le lieutenant de police ait permis cet attentat

1736. public contre toutes les lois de la société. Voyez si on peut prévenir de pareils coups, par vos amis et les miens. Cependant je destinais à ce malheureux *Launay* un petit présent pour reconnaître la peine qu'il avait prise de lire ma pièce aux comédiens. L'abbé *Moussinot* devait le porter chez vous; apparemment il vous parviendra ces jours-ci. C'est la seule vengeance que je veux prendre de *Launay*; il faut le payer de sa peine, et l'empêcher d'ailleurs de faire du mal.

Je crois au petit *Lamare* un caractère bien différent. Il me paraît sentir vivement l'amitié et la reconnaissance; mais j'ai peur qu'il ne gâte tout cela par de l'étourderie, de l'impolitesse et de la débauche. Je lui ai recommandé expressément de vous voir souvent, et de ne se conduire que par vos conseils. C'est le seul moyen par où il puisse me plaire. Je crois bien qu'il n'est pas encore digne d'entrer dans le sanctuaire de *Pollion*; il faut qu'il fasse pénitence à la porte de l'église avant de participer aux saints mystères.

Ce que vous me mandez de M. l'abbé de *Rothelin* me touche et me pénètre. Quoique des faveurs publiques de sa

part fussent bien flatteuses, ses bontés en bonne fortune me le sont infiniment. 1736.
Tout ceci me fait songer à M. de *Maisons* son ami. Mon Dieu! qu'il aurait été aise du succès d'Alzire! Qu'il m'en eût aimé davantage! Faut-il qu'un tel homme nous soit enlevé!

Mandez-moi, mon cher ami, avec votre vérité ordinaire, et sans aucune crainte, tout ce qu'on dit de moi. Soyez très-persuadé que je n'en ferai jamais qu'un usage prudent, que je ne songerai qu'à faire taire le mal, et à encourager le bien. Faites-moi connaître sans scrupule mes amis et mes ennemis, afin que je force les premiers à ne me point haïr, et que je me rende digne des autres.

Je voudrais bien qu'en me renvoyant ma pièce vous puissiez y joindre quelques notes de *Pollion* et des vôtres. Que dites-vous du petit *Lamare* qui ne m'a point encore écrit? Il n'avait rien de particulier à dire à *Rameau*; je ne l'avais chargé que de complimens. Les négociations ne sont confiées qu'à vous.

Savez-vous bien ce qui m'a plu davantage dans votre lettre? C'est l'espérance que vous me donnez de venir apporter un jour vos hommages à la divi-

nité de Cirey. Vous y verriez une re-
1736. traite de hiboux, que les Grâces ont changée en un palais d'*Albane*. Voici quatre vers que fit *Linant*, ces jours passés, sur le château :

Un voyageur, qui ne mentit jamais,
Passe à Cirey, s'arrête, le contemple ;
Surpris, il dit : C'est un palais ;
Mais voyant Emilie, il dit que c'est un temple.

Vous m'avouerez que voilà un fort joli quatrain. Vous en verrez bien d'autres si vous venez jamais dans cette vallée de Tempé ; mais *Pollion* ne voudra jamais vous prêter pour quinze jours.

J'ai peur de ne vous avoir point parlé des vers que l'aimable *Bernard* a faits pour moi. Vous savez tout ce qu'il faut lui dire.

Adieu ; je souffre, mais l'amitié diminue tous les maux.

1736.

LETTRE XLIII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT,

Chanoine et trésorier du chapitre de Saint-Méry, à Paris, et trésorier de M. de Voltaire.

Cirey, 20 mars.

MON cher abbé, j'aime mille fois mieux votre coffre fort que celui d'un notaire; il n'y a personne au monde à qui je me fiasse autant qu'à vous : vous êtes aussi intelligent que vertueux; vous étiez fait pour être le procureur général de l'*ordre* des jansénistes, car vous savez qu'ils appellent leur union l'*ordre*; c'est leur argot : chaque communauté, chaque société a le sien. Voyez si vous voulez vous charger de l'argent d'un indévot, et faire par amitié pour cet indévot ce que par devoir vous faites pour votre chapitre. Mes affaires, comme vous savez, sont très-aisées et très-simples : vous serez mon surintendant en quelque endroit que je sois; vous parlerez pour moi, et en votre nom, aux

Villars, aux *Richelieu*, aux d'*Estaing*,
1736. aux *Guise*, aux *Guébriant*, aux d'*Auneuil*, aux *Lezeau* et autres illustres débiteurs de votre ami. Quand on parle pour son ami, on demande justice; quand c'est moi qui réclame cette justice, j'ai l'air de demander grâce, et c'est ce que je voudrais éviter.

Ce n'est pas tout; vous agirez en plénipotentiaire, soit pour mes pensions auprès de M. *Pâris Duverney*, auprès de M. *Tevenot*, premier commis des finances; soit pour mes rentes sur l'hôtel de ville, sur *Arouet* mon frère; soit enfin pour les actions et pour l'argent que j'ai chez différens notaires. Vous aurez, mon cher abbé, carte blanche pour tout ce qui me regarde, et tout sera dans le plus grand secret. Mandez-moi si cette charge vous plaît. En attendant votre réponse, je vous prie d'envoyer chercher par votre frotteur, un jeune homme nommé *Baculard d'Arnaud*; c'est un étudiant en philosophie au collége d'Harcourt; il demeure rue Mouffetard: vous lui donnerez ce petit manuscrit, et douze francs. Je vous prie de ne pas négliger cette petite grâce que je vous demande; ce manuscrit sera négocié à son profit.

Je vous embrasse de tout mon cœur : aimez-moi toujours, et surtout resserrons les nœuds de notre amitié par la confiance et par les services réciproques. 1736.



LETTRE XLIV.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Paris, le 26 auguste.

MONSEIGNEUR,

Il faudrait être insensible pour n'être pas infiniment touché de la lettre dont V. A. R. a daigné m'honorer. Mon amour propre en a été trop flatté ; mais l'amour du genre humain que j'ai toujours eu dans le cœur, et qui, j'ose dire, fait mon caractère, m'a donné un plaisir mille fois plus pur quand j'ai vu qu'il y a dans le monde un prince qui pense en homme, un prince philosophe qui rendra les hommes heureux.

Souffrez que je vous dise qu'il n'y a point d'homme sur la terre qui ne doive des actions de grâce au soin que vous prenez de cultiver par la saine philosophie une ame née pour commander.

1736. Croyez qu'il n'y a eu de véritablement bons rois que ceux qui ont commencé comme vous, par s'instruire, par connaître les hommes, par aimer le vrai, par détester la persécution et la superstition. Il n'y a point de prince qui en pensant ainsi ne puisse ramener l'âge d'or dans ses Etats. Pourquoi si peu de rois recherchent-ils cet avantage ? Vous le sentez, Monseigneur ; c'est que presque tous songent plus à la royauté qu'à l'humanité : vous faites précisément le contraire. Soyez sûr que si un jour le tumulte des affaires et la méchanceté des hommes n'altèrent point un si divin caractère, vous serez adoré de vos peuples et chéri du monde entier. Les philosophes dignes de ce nom voleront dans vos Etats ; et comme les artisans célèbres viennent en foule dans le pays où leur art est plus favorisé, les hommes qui pensent viendront entourer votre trône.

L'illustre reine *Christine* quitta son royaume pour aller chercher les arts ; régnez, Monseigneur, et que les arts viennent vous chercher.

Puissiez-vous n'être jamais dégoûté des sciences par les querelles des savans ! Vous voyez, Monseigneur, par

les choses que vous daignez me mander, qu'ils sont hommes pour la plupart comme les courtisans même. Ils sont quelquefois aussi avides, aussi intrigans, aussi faux, aussi cruels; et toute la différence qui est entre les pestes de cour et les pestes de l'école, c'est que ces derniers sont plus ridicules. 1736.

Il est bien triste pour l'humanité que ceux qui se disent les déclarateurs des commandemens célestes, les interprêtes de la Divinité, en un mot les théologiens, soient quelquefois les plus dangereux de tous; qu'il s'en trouve d'aussi pernicieux dans la société qu'obscurs dans leurs idées; et que leur ame soit gonflée de fiel et d'orgueil à proportion qu'elle est vide de vérités. Ils voudraient troubler la terre pour un sophisme, et intéresser tous les rois à venger par le fer et par le feu l'honneur d'un argument *in ferio* ou *in barbara*.

Tout être pensant qui n'est pas de leur avis est un athée; et tout roi qui ne les favorise pas sera damné. Vous savez, Monseigneur, que le mieux qu'on puisse faire, c'est d'abandonner à eux-mêmes ces prétendus précepteurs et ces ennemis réels du genre humain. Leurs paroles, quand elles sont négligées, se perdent

1736. en l'air comme du vent ; mais si le poids de l'autorité s'en mêle, ce vent acquiert une force qui renverse quelquefois le trône.

Je vois, Monseigneur, avec la joie d'un cœur rempli d'amour pour le bien public, la distance immense que vous mettez entre les hommes qui cherchent en paix la vérité, et ceux qui veulent faire la guerre pour des mots qu'ils n'entendent pas. Je vois que les *Newton*, les *Leibnitz*, les *Bayle*, les *Locke*, ces ames si élevées, si éclairées et si douces, sont ceux qui nourrissent votre esprit, et que vous rejetez les autres alimens prétendus, que vous trouveriez empoisonnés ou sans substance.

Je ne saurais trop remercier V. A. R. de la bonté qu'elle a eue de m'envoyer le petit livre concernant M. *Wolf*. Je regarde ses idées métaphysiques comme des choses qui font honneur à l'esprit humain. Ce sont des éclairs au milieu d'une nuit profonde ; c'est tout ce qu'on peut espérer, je crois, de la métaphysique. Il n'y a pas d'apparence que les premiers principes des choses soient jamais bien connus. Les souris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immense, ne savent ni si ce bâtiment est

éternel, ni quel en est l'architecte, ni pourquoi cet architecte a bâti. Elles tâchent de conserver leur vie, de peupler leurs trous, et de fuir les animaux destructeurs qui les poursuivent. Nous sommes les souris; et le divin architecte qui a bâti cet univers n'a pas encore, que je sache, dit son secret à aucun de nous. Si quelqu'un peut prétendre à deviner juste, c'est M. *Wolf*. On peut le combattre, mais il faut l'estimer: sa philosophie est bien loin d'être pernicieuse; y a-t-il rien de plus beau et de plus vrai que de dire, comme il fait, que les hommes doivent être justes, quand même ils auraient le malheur d'être athées? 1736.

La protection qu'il semble que vous donnez, Monseigneur, à ce savant homme, est une preuve de la justesse de votre esprit et de l'humanité de vos sentimens.

Vous avez la bonté, Monseigneur, de me promettre de m'envoyer le *Traité de* DIEU, *de l'ame et du monde*. Quel présent, Monseigneur, et quel commerce! L'héritier d'une monarchie daigne du sein de son palais envoyer des instructions à un solitaire! Daignez me faire ce présent, Monseigneur; mon

1736. amour extrême pour le vrai est la seule chose qui m'en rende digne. La plupart des princes craignent d'entendre la vérité, et ce sera vous qui l'enseignerez.

A l'égard des vers dont vous me parlez, vous pensez sur cet art aussi sensément que sur tout le reste. Les vers qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves et touchantes, ne méritent guère d'être lus : vous sentez qu'il n'y aurait rien de plus méprisable que de passer sa vie à renfermer dans des rimes des lieux communs usés, qui ne méritent pas le nom de pensées. S'il y a quelque chose de plus vil, c'est de n'être que poëte satirique et de n'écrire que pour décrier les autres. Ces poëtes sont au Parnasse ce que sont dans les écoles ces docteurs qui ne savent que des mots, et qui cabalent contre ceux qui écrivent des choses.

Si la Henriade a pu ne pas déplaire à V. A. R. j'en dois rendre grâce à cet amour du vrai, à cette horreur que mon poëme inspire pour les factieux, pour les persécuteurs, pour les superstitieux, pour les tyrans et pour les rebelles. C'est l'ouvrage d'un honnête homme; il devait trouver grâce devant un prince philosophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes autres ouvrages : je vous obéirai, Monseigneur ; vous serez mon juge, et vous me tiendrez lieu du public. Je vous soumettrai ce que j'ai hasardé en philosophie ; vos lumières seront ma récompense : c'est un prix que peu de souverains peuvent donner. Je suis sûr de votre secret ; votre vertu doit égaler vos connaissances. 1736.

Je regarderais comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à V. A. R. On va à Rome pour voir des églises, des tableaux, des ruines et des bas-reliefs. Un prince tel que vous mérite bien mieux un voyage ; c'est une rareté plus merveilleuse. Mais l'amitié, qui me retient dans la retraite où je suis, ne me permet pas d'en sortir. Vous pensez, sans doute, comme *Julien*, ce grand homme si calomnié, qui disait que les amis doivent toujours être préferés aux rois.

Dans quelque coin du monde que j'achève ma vie, soyez sûr, Monseigneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous, c'est-à-dire, pour le bonheur de tout un peuple. Mon cœur sera au rang de vos sujets ; votre gloire me sera toujours chère. Je souhaiterai

1736. que vous ressembliez toujours à vous-même, et que les autres rois vous ressemblent.

Je suis avec un profond respect,

De V. A. R.

le très-humble, etc.



LETTRE XLV.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, septembre.

TRENTE-CINQ mille livres pour les tapisseries de la Henriade ! C'est beaucoup, mon cher trésorier. Il faudrait, avant tout, savoir ce que la tapisserie de don *Quichotte* a été vendue : il faudrait surtout, avant de commencer, que M. de *Richelieu* me payât mes cinquante mille francs. Suspendons donc tout projet de tapisserie, et que M. *Oudri* ne fasse rien sans un plus amplement informé.

Faites-moi, mon cher abbé, l'emplette d'une petite table qui puisse servir à la fois d'écran et d'écritoire, et

envoyez-la de ma part chez madame de Vinterfeld, rue Platrière. (1) 1736.

Encore un autre plaisir; il y a un chevalier de *Mouhi*, qui demeure à l'hôtel Dauphin, rue des Orties; ce chevalier veut m'emprunter cent pistoles, et je veux bien les lui prêter. Soit qu'il vienne chez vous, soit que vous alliez chez lui, je vous prie de lui dire que mon plaisir est d'obliger les gens de lettres, quand je le peux; mais que je suis actuellement très-mal dans mes affaires; que cependant vous ferez vos efforts pour trouver cet argent, et que vous espérez que le remboursement en sera délégué, de façon qu'il n'y ait rien à risquer; après quoi, vous aurez la bonté de me dire ce que c'est que ce

(1) Madame de *Vinterfeld* était fille de madame *du Noyer*, qui vers le commencement de ce siècle, se réfugia en Hollande avec ses deux filles: l'aînée épousa le fameux *Cavalier*, qui avait été l'un des chefs des Camisards. La puînée, qui est celle dont il est ici question, et qui dans sa jeunesse porta le nom de *Pinpette*, avait vu M. de *Voltaire* à la Haie, à la suite de M. de *Châteauneuf*, ambassadeur de France: elle fut la première qui lui inspira une passion violente; il conserva toujours pour elle une estime et une affection singulière.

1736. chevalier, et le résultat de ces préliminaires.

Dix-huit francs au petit d'*Arnaud* : dites-lui que je suis malade, et que je ne peux écrire. Pardon de toutes ces guenilles. Je suis un bavard bien importun, mais je vous aime de tout mon cœur.



LETTRE XLVI.

A M. THIRIOT.

21 octobre.

Le mensonge n'est un vice que quand il fait du mal : c'est une très-grande vertu quand il fait du bien. Soyez donc plus vertueux que jamais. Il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours. Qu'importe à ce malin de public qu'il sache qui il doit punir d'avoir produit une *Croupillac* ? qu'il la siffle si elle ne vaut rien, mais que l'auteur soit ignoré ; je vous en conjure au nom de la tendre amitié qui nous unit depuis vingt ans. Engagez les *Prévost* et les *la Roque* à détourner le soupçon

qu'on a du pauvre auteur. Ecrivez-leur un petit mot tranchant et net. Consultez 1736.
avec l'ami *Berger*. Si vous avez mis *Sauvau* du secret, mettez-le du mensonge. Mentez, mes amis, mentez; je vous le rendrai dans l'occasion.

Je suis sûr de *Pollion* et de *Polymnie*. Vous ne leur auriez pas dit mon secret, si vous n'étiez bien sûr qu'ils sont aussi discrets qu'aimables. Avoir parlé à tout autre qu'à eux, eût été une infidélité impardonnable; mais leur en avoir parlé, c'est m'avoir lié à eux par une nouvelle reconnaissance, et à vous par une nouvelle grâce que vous me faites.

Comment va la santé de *Pollion*? vous savez si je m'y intéresse. Il y a peu de gens comme lui. Je ferais une hécatombe de sots pour sauver un rhumatisme à un homme aimable.

Emilie a presque achevé ce dont vous parlez; mais la lecture de *Newton*, des terrasses de cinquante pieds de large, des cours en balustrade, des bains de porcelaine, des appartemens jaune et argent, des niches en magots de la Chine, tout cela emporte bien du temps. Nous ressemblons bien au Mondain; mais l'avez-vous ce Mondain?

1736. Voici bien autre chose ; c'est cette épître que les beaux esprits n'entendront peut-être pas, car ils sont peu philosophes ; et que les philosophes ne goûteront guère, car ils n'ont point d'oreilles. Mais vous savez assez de la philosophie de *Newton*, et vous avez de l'oreille, ceci est donc fait pour vous : mon cher *Mersenne*.



LETTRE XLVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 8 décembre.

UNE comédie ; après une comédie, de la géométrie ; après la géométrie, la philosophie de *Newton* ; au milieu de tout cela, des maladies : et avec les maladies, des persécutions plus cruelles que la fièvre ; voilà, mon cher ami, *semper amate*, *semper honorate*, ce qui m'a empêché de vous écrire. Ou n'être point avec moi, ou travailler, ou souffrir, a été, sans discontinuer, ma destinée. Nous avons envoyé les vers sur *Newton* au philosophe *Formont*, et j'envoie au délicat, au charmant

Cideville, l'Enfant prodigue. Ce n'est pas que vous ne soyez philosophe, et que M. de *Formont* ne soit homme de belles-lettres; il vous a fait part de notre Newtonique, et vous lui communiquerez notre Enfant. Je me fais un plaisir d'autant plus sensible de vous l'envoyer, que c'est encore un secret pour le public. On doute que cet Enfant soit de moi, mais je n'ai point pour vous de secrets de famille; vous jugerez s'il a un peu l'air de son père. 1736.

J'ai fait cet Enfant pour répondre à une partie des impertinentes épîtres de *Rousseau*, où cet auteur des Aïeux chimériques et des plus mauvaises pièces de théâtre que nous ayons, ose donner des règles sur la comédie. J'ai voulu faire voir à ce docteur flamand que la comédie pouvait très-bien réunir l'intéressant et le plaisant. Le pauvre homme n'a jamais connu ni l'un ni l'autre, parce que les méchans ne sont jamais ni gais ni tendres.

Ce petit essai m'a assez réussi. La pièce a été jouée vingt-deux fois, et n'a été interrompue que par la maladie d'une actrice; mais je ne la ferai imprimer qu'après mûre délibération. J'ai envoyé à M. d'*Argental* le manuscrit; il vous le fera tenir.

1736. M. et mademoiselle *Linant* vous assurent de leurs respects, et ils auraient dû vous parler toujours sur ce ton ; je crois qu'ils sont l'un et l'autre dans la seule maison et dans la seule place où ils pussent être. L'extrême paresse de corps et d'esprit est l'apanage de cette famille. Avec cela on meurt par-tout de faim ; c'est un talent sûr pour manquer de tout. Vous riez apparemment quand vous lui conseillez de faire des tragédies. Il y a quatre ans que vous devez vous apercevoir qu'il n'est bon qu'à faire du chyle. Il a de l'esprit, mais un esprit inutile à lui et aux autres. J'ai fait ce que j'ai pu pour le frère et la sœur, mais je ne m'aveugle pas en leur fesant du bien ; et je vois *Linant* de trop près pour ne vous pas assurer qu'il ne fera jamais rien.

Eh bien, mon cher ami, vous coupez donc des forêts, vous abattez ces arbres que vous avez incrustés de *C* et de toutes les autres lettres de l'alphabet, car vous avez mêlé plus d'un chiffre avec le vôtre : tantôt c'est *Chloé*, tantôt c'est *Lycoris ou Glycère* qui a eu le cœur de l'*Horace* de Rouen. Vous songez donc maintenant à vous arrondir. Mais quand vous aurez fait tous vos

contrats, et que vous serez las de votre maîtresse, il faut venir voir l'héroïne et le palais de Cirey; nous cacherons les compas et les quarts de cercle, et nous vous offrirons des fleurs. 1736.

P. S. Je vous ai parlé de persécutions dans ma lettre. Savez-vous bien que le Mondain a été traité d'ouvrage scandaleux, et vous douteriez-vous qu'on eût osé prendre ce misérable prétexte pour m'accabler encore? Dans quel siècle vivons-nous! et après quel siècle! faire à un homme un crime d'avoir dit qu'*Adam* avait les ongles longs, traiter cela sérieusement d'hérésie! Je vous avoue que je suis outré, et qu'il faut que l'amitié soit bien puissante sur mon cœur pour que je n'aille pas chercher plus loin une retraite, à l'exemple des *Descartes* et des *Bayle*. Jamais l'hypocrisie n'a plus infecté les Espagnols et les Italiens. Il s'est élevé contre moi une cabale qui a juré ma perte; et pourquoi? parce que j'ai fait la Henriade, Charles XII, Alzire, etc.; parce que j'ai travaillé vingt ans à donner du plaisir à mes compatriotes.

Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus, invidi.

1736.

LETTRE XLVIII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Ce 9 décembre.

IL est certain que c'est M. le président *Dupuy* qui a distribué des copies du Mondain dans le monde, et qui pis est, des copies très-défigurées. La pièce, tout innocente qu'elle est, n'était pas faite assurément pour être publique. Vous savez d'ailleurs que je n'ai jamais fait imprimer aucun de ces petits ouvrages de société qui sont, comme les parades du prince *Charles* et du duc de *Nevers*, supportables à huis clos. Il y a dix ans que je refuse constamment de laisser prendre copie d'une seule page du poëme de la Pucelle, poëme cependant plus mesuré que l'Arioste, quoique peut-être aussi gai. Enfin, malgré le soin que j'ai toujours pris de renfermer mes enfans dans la maison, ils se sont mis quelquefois à courir les rues. Le Mondain a été plus libertin qu'un autre. Le président *Dupuy* dit qu'il le tenait de l'évêque de Luçon, lequel prélat, par

parenthèse, n'était pas encore assez mondain, puisqu'il a eu le malheur d'amasser douze mille inutiles louis dont il eût pu, de son vivant, acheter douze mille plaisirs. 1736.

Venons au fait. Il est tout naturel et tout simple que vous ayez communiqué ce Mondain de *Voltaire*, à cet autre mondain d'évêque. Je suis fâché seulement qu'on ait mis dans la copie :

Les parfums les plus doux
Rendent sa peau *douce*, fraîche et polie.

Il fallait mettre :

Rendent sa peau plus fraîche et plus polie.

Voilà sans doute le plus grand grief. Rien ne peut arriver de pis à un poëte qu'un vers estropié.

Le second grief est qu'on ait pu avoir la mauvaise foi, et j'ose dire la lâche cruauté de chercher à m'inquiéter pour quelque chose d'aussi simple, pour un badinage plein de naïveté et d'innocence. Cet acharnement à troubler le repos de ma vie, sur des prétextes aussi misérables, ne peut venir que d'un dessein formé de m'accabler et de me chasser de ma patrie. J'avais déjà quitté Paris

1736. pour être à l'abri de la fureur de mes ennemis. L'amitié la plus respectable a conduit dans la retraite des personnes qui connaissent le fond de mon cœur, et qui ont renoncé au monde pour vivre en paix avec un honnête homme dont les mœurs leur ont paru dignes peut-être de tout autre prix que d'une persécution. S'il faut que je m'arrache encore à cette solitude, et que j'aille dans les pays étrangers, il m'en coûtera, sans doute, mais il faudra bien s'y résoudre; et les mêmes personnes qui daignent s'attacher à moi, aiment beaucoup mieux me voir libre ailleurs, que menacé ici.

Monsieur le prince royal de Prusse m'a écrit depuis long-temps, en des termes qui me font rougir, pour m'engager à venir à sa cour. On m'a offert une place auprès de l'héritier d'une vaste monarchie, avec dix mille livres d'appointemens; on m'a offert des choses très-flatteuses en Angleterre. Vous devinez aisément que je n'ai été tenté de rien, et que si je suis obligé de quitter la France, ce ne sera pas pour aller servir des princes.

Je voudrais seulement savoir, une bonne fois pour toutes, quelle est l'intention

tention du ministère, et si, parmi mes ennemis, il n'y en a point d'assez cruel 1736.
pour avoir juré de me persécuter sans relâche. Ces ennemis au reste, je ne les connais pas; je n'ai jamais offensé personne; ils m'accablent gratuitement.

Ploravere suis non respondere favorem.
Speratum meritis.

Je demande uniquement d'être au fait, de bien savoir ce qu'on veut, de n'être pas toujours dans la crainte, de pouvoir enfin prendre un parti. Vous êtes à portée, et par vous-même et par vos amis, de savoir précisément les intentions. M. le bailli de *Froulai*, M. de *Bissi* peuvent s'unir avec vous. Je vous devrai tout, si je vous dois au moins la connaissance de ce qu'on veut. Voilà la grâce que vous demande celui qui vous a aimé dès votre enfance, qui a vu un des premiers tout ce que vous deviez valoir un jour, et qui vous aime avec d'autant plus de tendresse que vous avez passé toutes ses espérances.

Soyez aussi heureux que vous méritez de l'être, et à la cour et en amour. Vous êtes né pour plaire, même à vos rivaux. Je serai consolé de tout ce

qu'on me fait souffrir, si j'apprends au
1736. moins que la fortune continue à vous rendre justice. Comptez qu'il n'y a pas deux personnes que votre bonheur intéresse plus que moi.

Permettez-moi de présenter mes respects à mademoiselle de *Tressan* et à madame de *Genlis*. Vous m'écriviez :

Formosam resonare doces Amaryllida sylvas,

faudra-t-il que je réponde,

Nos patriam fugimus ! .....

Adieu, *Pollion* ; adieu *Tibulle*. On me traite comme *Bavius*.



LETTRE XLIX.

A M. DE s'GRAVESENDE.

Vous vous souvenez, Monsieur, de l'absurde calomnie qu'on fit courir dans le monde pendant mon séjour en Hollande (1). Vous savez si nos prétendues

(1) *Rousseau* avait publié que M. de *Voltaire* avait prêché l'athéisme à Leyde, où M. *s'Gravesende* étoit professeur de philosophie.

disputes sur le spinosisme et sur des matières de religion ont le moindre fondement. Vous avez été si indigné de ce mensonge que vous avez daigné le réfuter publiquement ; mais la calomnie a pénétré jusqu'à la cour de France, et la réfutation n'y est pas parvenue. Le mal a des ailes, et le bien va à pas de tortue. Vous ne sauriez croire avec quelle noirceur on a écrit et parlé au cardinal de *Fleuri*. Tout mon bien est en France, et je suis dans la nécessité de détruire une imposture que dans votre pays je me contenterais de mépriser, à votre exemple. 1736.

Souffrez donc, aimable et respectable philosophe, que je vous supplie très-instamment de m'aider à faire connaître la vérité. Je n'ai point encore écrit au cardinal pour me justifier. C'est une posture trop humiliante que celle d'un homme qui fait son apologie, mais c'est un beau rôle que celui de prendre en main la défense d'un homme innocent. Ce rôle est digne de vous, et je vous le propose comme à un homme qui a un cœur digne de son esprit. Ecrivez au cardinal ; deux mots et votre nom feront beaucoup, je vous en réponds : il en croira un homme accoutumé à démon-

trer la vérité. Je vous remercie, et je
1736. me souviendrai toujours de celles que vous m'avez enseignées. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'en plus apprendre sous vous. Je vous lis au moins, ne pouvant plus vous entendre. L'amour de la vérité m'avait conduit à Leyde, l'amitié seule m'en a arraché. En quelque lieu que je sois, je conserverai pour vous le plus tendre attachement et la plus parfaite estime.



LETTRE L.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Amsterdam, le 28 janvier.

JE n'ai pu achever la lecture de l'Alma-
1737. nach du diable. Je suis persuadé que *Belzébuth* sera très-fâché qu'on lui impute un si plat ouvrage; il est très-inintelligible; je ne sais si vous y êtes fourré. On dit qu'il y en a deux éditions; je vous les apporterai toutes deux. Il me paraît que ce titre, Almanach du diable, peut fournir une bonne lettre juive. Mon cher *Isaac* dira des choses charmantes sur le ministre *Becker*

qui a fait le Monde enchanté pour prouver qu'il n'y a point de diable ; sur l'origine du diable, dont il n'est pas dit un mot dans la très-sainte Ecriture ; sur son histoire faite en anglais. 1737.

Ah ! mon cher *Isaac*, mon cher *Isaac*, vous êtes selon mon cœur ! Que ne puis-je travailler auprès de vous ! que n'êtes-vous à Amsterdam ! Je n'attends que le moment d'être débarrassé de mes graveurs, de mes imprimeurs, pour venir vous embrasser. Mais quel tour les révérends ont-ils voulu vous jouer ! *Ah ! traditori !*

Je vous prie de presser la publication de la lettre du petit bourgmestre. Embellissez, enflez cela : le canevas doit plaire à ce pays-ci. Il est bon d'avoir les bourgmestres pour soi, si on a les jésuites contre.

Sæpe premente Deo, fert Deus alter opem.

Mon cher *Isaac*, je vous aime tendrement. Je viens de lire le numéro où il est parlé de *Jacques Clément* et des précepteurs de *Ravaillac*. Vous êtes plus hardi qu'*Henri IV* ; il craignoit les jésuites.

1737.

LETTRE LI.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

Février.

Les lauriers d'Apollon se fanaient sur la terre,
Les Beaux-Arts languissaient ainsi que les vertus,
La Fraude aux yeux menteurs, et l'aveugle Plutus,
Entre les mains des rois gouvernaient le tonnerre;
Le Nature indignée élève alors sa voix :
Je veux former, dit-elle, un règne heureux et juste,
Je veux qu'un héros naisse, et qu'il joigne à la fois
Les talens de Virgile et les vertus d'Auguste,
Pour l'ornement du monde et l'exemple des rois.
Elle dit; et du ciel les Vertus descendirent,
Tout le Nord tressaillit, tout l'Olympe accourut,
L'olive, les lauriers, les myrtes reverdirent,
Et Frédéric parut.

Que votre modestie, Monseigneur, pardonne ce petit enthousiasme à cette vénération pleine de tendresse que mon cœur sent pour vous.

J'ai reçu les lettres charmantes de V. A. R. et des vers tels qu'en fesait *Catulle* du temps de *César*. Vous voulez donc exceller en tout? J'ai appris que c'est donc *Socrate* et non *Frédéric* que

V. A. R. m'a donné. Encore une fois, Monseigneur, je déteste les persécuteurs 1737.
de *Socrate*, sans me soucier infiniment de ce sage au nez épaté.

Socrate ne m'est rien, c'est Frédéric que j'aime.

Quelle différence entre un bavard athénien, avec son démon familier, et un prince qui fait les délices des hommes et qui en fera la félicité !

J'ai vu à Amsterdam des Berlinois : *Fruere famâ tui, Germanice.* Ils parlent de V. A. R. avec des transports d'admiration. Je m'informe de votre personne à tout le monde. Je dis : *ubi est Deus meus ? Deus tuus*, me répond-on, a le plus beau régiment de l'Europe ; *Deus tuus* excelle dans les arts et dans les plaisirs ; il est plus instruit qu'*Alcibiade*, joue de la flûte comme *Télémaque*, et est fort au-dessus de ces deux grecs ; et alors je dis comme le vieillard *Siméon :*

Quand mes yeux verront-ils le sauveur de ma vie ?

J'aurais déjà dû adresser à V. A. R. cette Philosophie promise et cette Pucelle non promise ; mais premièrement croyez, Monseigneur, que je n'ai pas

eu un instant dont j'aie pu disposer. Se-
1737. condement, cette Pucelle et cette Philosophie vont tout droit à la ciguë. Troisièmement, soyez persuadé que la curiosité que vous excitez dans l'Europe, comme prince et comme être pensant, a continuellement les yeux sur vous. On épie nos démarches et nos paroles; on mande tout, on sait tout.

Il y a par le monde des vers charmans qu'on attribue à *Auguste-Virgile-Frédéric*, quand *Tournemine* dit :

> Il avouera, voyant cette figure immense,
> Que la matière pense.

Ce n'est pas V. A. R. qui m'a envoyé cela, d'où le sais-je ? Croyez, Monseigneur, que tout ministre étranger, quelqu'attaché qu'il vous soit et quelque aimable qu'il puisse être, sacrifiera tout au petit mérite de conter des nouvelles aux supérieurs qui l'emploient. Cela dit, j'enverrai à Vesel le paquet que j'ose adresser à V. A. R. Mais permettez encore que je vous répète, comme Lucrèce à *Memmius* :

Tantùm Religio potuit suadere malorum.

Ce vers doit être la devise de l'ouvrage.

Vous êtes le seul prince sur la terre à qui j'osasse l'envoyer. Regardez-moi, Monseigneur, comme le sujet le plus attaché que vous ayez, car je n'ai point et ne veux avoir d'autre maître. Après cela décidez. 1737.

Je pars incessamment de Hollande malgré moi ; l'amitié me rappelle à Cirey : on est venu me relancer ici. Le plus grand prince de la terre est devenu mon confident. Si donc V. A. R. a quelques ordres à me donner, je la supplie de les adresser sous le couvert de M. *du Breuil*, à Amsterdam, il me les fera tenir. Ils arriveront tard ; aussi dans mes complaintes de la Providence il y aura un grand article sur l'injustice extrême de n'avoir pas mis Cirey en Prusse. Je suis avec la vénération la plus tendre, permettez-moi ce mot, Monseigneur, etc.

1737.

LETTRE LII.

Au même.

A Cirey, le 27 mai.

C'EST sans doute un héros, c'est un sage, un grand homme,
Qui fonda cet asile embelli par vos pas ;
Mais cet honneur n'est dû qu'aux vrais héros de Rome,
Rémus ne le méritait pas.
Scipion l'africain bravant sa république,
Et quittant un sénat trop ingrat envers lui,
Porta dans vos climats ce courage héroïque
Qui fesait trembler Rome et qui fut son appui.
Cicéron dans l'exil y porta l'éloquence,
Ce grand art des Romains, cette auguste science
D'embellir la raison, de forcer les esprits.
Ovide y fit briller un art d'un plus grand prix ;
L'art d'aimer, de le dire, et sur-tout l'art de plaire.
Tous trois vous ont formé, leur esprit vous éclaire ;
Voilà les fondateurs de ces aimables lieux,
Vous suivez leur exemple, ils sont vos vrais aïeux.
La véritable Rome est cette heureuse enceinte,
Où les Plaisirs pour vous vont tous se signaler.
L'autre Rome est tombée, et n'est plus que la sainte ;
Remusberg est la seule où je voudrais aller.

Voilà, Monseigneur, ce que je pense du Mont-Rémus ; je suis destiné à avoir

en tout des opinions fort différentes des moines. Vos deux antiquaires à capuchons, soi-disant envoyés par le pape pour voir si le frère de *Romulus* a fondé votre palais, devaient bien faire un saint de ce *Rémus*, n'en pouvant faire le fondateur de votre palais; mais apparemment que *Rémus* auroit été aussi étonné de se voir en paradis qu'en Prusse. 1737.

On attend avec impatience, dans le petit paradis de Cirey, deux choses qui seront bien rares en France. Le portrait d'un prince tel que vous, et M. de *Keyserling*, que votre Altesse royale honore du nom de son ami intime.

Louis XIV disait un jour à un homme qui avait rendu de grands services au roi d'Espagne *Charles II*, et qui avait eu sa familiarité : Le roi d'Espagne vous aimait donc beaucoup! Ah, Sire, répondit le pauvre courtisan, est-ce que vous autres rois vous aimez quelque chose ?

Vous voulez donc, Monseigneur, avoir toutes les vertus qu'on leur souhaite si inutilement, et dont on les a toujours loués si mal à propos; ce n'est donc pas assez d'être supérieur aux hommes par l'esprit comme par le rang, vous l'êtes encore par le cœur. Vous,

1737. prince et ami ! Voilà deux grands titres réunis qu'on a cru jusqu'ici incompatibles.

Cependant, j'avais toujours osé penser que c'étoit aux princes à sentir l'amitié pure, car d'ordinaire les particuliers qui prétendent être amis, sont rivaux. On a toujours quelque chose à se disputer ; de la gloire, des places, des femmes, et sur-tout des faveurs de vous autres maîtres de la terre, qu'on se dispute encore plus que celles des femmes, qui vous valent pourtant bien.

Mais il me semble qu'un prince, et sur-tout un prince tel que vous, n'a rien à disputer, n'a point de rival à craindre, et peut aimer sans embarras et tout à son aise. Heureux, Monseigneur, qui peut avoir part aux bontés d'un cœur comme le vôtre ! M. de *Keyserling* ne désire rien, sans doute. Tout ce qui m'étonne, c'est qu'il voyage.

Cirey est aussi, Monseigneur, un petit temple dédié à l'amitié. Madame *du Châtelet*, qui, je vous assure, a toutes les vertus d'un grand homme, avec les grâces de son sexe, n'est pas indigne de sa visite, et elle le recevra comme l'ami du prince *Frédéric*.

Que votre Altesse royale soit bien

persuadée, Monseigneur, qu'il n'y aura jamais à Cyrey d'autre portrait que le vôtre. Il y a ici une petite statue de l'Amour, au bas de laquelle nous avons mis *noto Deo*; nous mettrons au bas de votre portrait *soli Principi*. 1737.

Je me sais bien mauvais gré de ne dire jamais, dans mes lettres, à votre Altesse royale, aucune nouvelle de la littérature française à laquelle vous daignez vous intéresser; mais je vis dans une retraite profonde, auprès de la dame la plus estimable du siècle présent, et avec les livres du siècle passé; il n'est guère parvenu dans ma retraite de nouveautés qui méritent d'aller au Mont-Rémus.

Nos belles-lettres commencent à bien dégénérer; soit qu'elles manquent d'encouragement; soit que les Français, après avoir trouvé le bien dans le siècle de *Louis XIV*, aient aujourd'hui le malheur de chercher le mieux; soit qu'en tout pays la nature se repose après de grands efforts, comme les terres après une moisson abondante.

La partie de la philosophie la plus utile aux hommes, celle qui regarde l'ame, ne vaudra jamais rien parmi nous, tant qu'on ne pourra pas penser

1737. librement. Un certain nombre de gens superstitieux fait grand tort ici à toute vérité. Si *Cicéron* vivait, et qu'il écrivît *De naturâ Deorum*, ou ses Tusculanes; si *Virgile* disait :

> *Felix qui potuit rerum cognoscere causas :*
> *Atque metus omnes et inexorabile fatum*
> *Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!*

Cicéron et *Virgile* courraient grand risque; il n'y a que les jésuites à qui il est permis de tout dire; et si votre Altesse royale a lu ce qu'ils disent, je doute qu'elle leur fasse le même honneur qu'à M. *Rollin*. Pour bien écrire l'histoire, il faut être dans un pays libre; mais la plupart des français réfugiés en Hollande ou en Angleterre, ont altéré la pureté de leur langue.

A l'égard de nos universités, elles n'ont guère d'autre mérite que celui de leur antiquité. Les Français n'ont point de *Wolf*, point de *Mac-Laurin*, point de *Manfredy*, point de *s'Gravesende*, ni de *Muschembroëk*. Nos professeurs de physique, pour la plupart, ne sont pas dignes d'étudier sous ceux que je viens de citer. L'académie des sciences soutient très-bien l'honneur de la nation,

mais c'est une lumière qui ne se répand pas encore assez généralement ; chaque 1737.
académicien se borne à des vues particulières : nous n'avons ni bonne physique, ni bons principes d'astronomie pour instruire la jeunesse ; et nous sommes obligés en cela d'avoir recours aux étrangers.

L'opéra se soutient parce qu'on aime la musique ; et malheureusement cette musique ne saurait être, comme l'italienne, du goût des autres nations. La comédie tombe absolument. A propos de comédie ; je suis très-mortifié, Monseigneur, qu'on ait envoyé l'Enfant prodigue à votre Altesse royale. Premièrement, la copie que vous avez n'est point mon véritable ouvrage ; en second lieu, la véritable n'est qu'une ébauche, que je n'ai ni le temps, ni la volonté d'achever, et qui ne méritoit point du tout vos regards.

Je parle à votre Altesse royale avec la naïveté qui n'est peut-être que trop mon caractère ; je vous dis, Monseigneur, ce que je pense de ma nation, sans vouloir la mépriser ni la louer : je crois que les Français vivent un peu dans l'Europe sur leur crédit, comme un homme riche qui se ruine insensible-

1737. ment. Notre nation a besoin de l'œil du maître pour être encouragée ; et, pour moi, Monseigneur, je ne demande rien que la continuation des regards du prince *Frédéric*. Il n'y a que la santé qui me manque, sans cela je travaillerais bien à mériter vos bontés ; mais peu de génie et peu de santé, cela fait un pauvre homme.

Je suis avec un profond respect, etc.



LETTRE LIII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Octobre.

MONSIEUR de *Brézé* est-il bien solide ? Qu'en pensez-vous, mon prudent ami ? Cet article d'intérêt mûrement examiné, prenez vingt mille livres chez M. *Michel*, et donnez-les à M. de *Brézé*, en rentes viagères au denier dix. Cet emploi sera d'autant plus agréable, qu'on sera payé aisément et régulièrement sur ses maisons à Paris. Arrangez cette affaire pour le mieux, et une fois arrangée, si la terre de Spoy peut se donner pour cinquante mille livres, nous les trouverons

vers le mois d'avril. Nous vendrons des actions, nous emprunterons au denier vingt, cela ne sera difficile ni à vous ni à moi; la vie est courte. *Salomon* dit qu'il faut jouir : je songe à jouir, et pour cela je me sens une grande vocation pour être jardinier, laboureur et vigneron; peut-être même réussirai-je mieux à planter des arbres, à bêcher la terre et à la faire fructifier, qu'à faire des tragédies, de la chimie, des poëmes épiques, et autres sublimes sottises qui font des ennemis implacables. Donnez l'Enfant prodigue à *Prault*, moyennant cinquante louis d'or, six cents francs tout de suite, et un billet pour les autres six cents livres, payables quand ce malheureux Enfant verra le jour. Cet argent sera employé à quelque bonne œuvre. Je m'en tiens à mon lot, qui est un peu de gloire et quelques coups de sifflets.

1737.

1737. 

LETTRE LIV.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Cirey, le 20 décembre.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu, le 12 du présent mois, la lettre de votre Altesse royale du 19 novembre; vous daignez m'avertir, par cette lettre, que vous avez eu la bonté de m'adresser un paquet contenant des mémoires sur le gouvernement du czar *Pierre I*, et en même temps vous m'avertissez, avec votre prudence ordinaire, de l'usage retenu que j'en dois faire. L'unique usage que j'en ferai, Monseigneur, sera d'envoyer à votre Altesse royale l'ouvrage rédigé selon vos intentions, et il ne paraîtra qu'après que vous y aurez mis le sceau de votre approbation. C'est ainsi que je veux en user pour tout ce qui pourra partir de moi; et c'est dans cette vue que je prends la liberté de vous envoyer aujourd'hui, par la route de Paris, sous le couvert de M. *Borck*, une tragédie que

je viens d'achever, et que je soumets à vos lumières. Je souhaite que mon paquet parvienne en vos mains plus promptement que le vôtre ne me parviendra. 1737.

Votre Altesse royale mande que le paquet contenant le mémoire du czar, et d'autres choses beaucoup plus précieuses pour moi, est parti le 10 novembre. Voilà plus de six semaines écoulées, et je n'en ai pas encore de nouvelles. Daignez, Monseigneur, ajouter à vos bontés, celle de m'instruire de la voie que vous avez choisie, et le recommander à ceux à qui vous l'avez confié. Quand votre Altesse royale daignera m'honorer de ses lettres, de ses ordres, et me parler avec cette bonté pleine de confiance qui me charme, je crois qu'elle ne peut mieux faire que d'envoyer les lettres à M. *Pidol*, maître des postes à Trèves; la seule précaution est de les affranchir jusqu'à Trèves; et sous le couvert de ce *Pidol*, serait l'adresse à d'*Artiguy*, à Bar-le-Duc. A l'égard des paquets que votre Altesse royale pourrait me faire tenir, peut-être la voie de Paris, l'adresse et l'entremise de M. *Thiriot* seroient plus commodes.

Ne vous lassez point, Monseigneur, d'enrichir Cirey de vos présens. Les

oreilles de madame *du Châtelet* sont de
1737. tous pays, aussi bien que votre ame et la sienne. Elle se connaît très-bien en musique italienne; ce n'est pas qu'en général elle aime la musique de prince. Feu M. le duc d'*Orléans* fit un opéra détestable nommé Panthée. Mais, Monseigneur, vous n'êtes pour nous ni prince ni roi; vous êtes un grand homme.

On dit que votre Altesse royale a envoyé des vers charmans à madame de *la Popelinière*. Savez-vous bien, Monseigneur, que vous êtes adoré en France; on vous y regarde comme le jeune *Salomon* du Nord. Encore une fois, c'est bien dommage pour nous que vous soyez né pour régner ailleurs. Un million ou moins de rente, un joli palais dans un climat tempéré, des amis au lieu de sujets, vivre entouré des arts et des plaisirs, ne devoir le respect et l'admiration des hommes qu'à soi-même, cela vaudrait peut-être un royaume; mais votre devoir est de rendre un jour les Prussiens heureux. Ah! qu'on leur porte envie!

Vous m'ordonnez, Monseigneur, de vous présenter quelques règles, pour discerner les mots de la langue française qui appartiennent à la prose, de ceux

qui sont consacrés à la poësie. Il serait à souhaiter qu'il y eût sur cela des règles ; mais à peine en avons-nous pour notre langue. Il me semble que les langues s'établissent comme les lois : de nouveaux besoins, dont on ne s'est apperçu que petit à petit, ont donné naissance à bien des lois qui paraissent se contredire. Il semble que les hommes aient voulu se conduire et parler au hasard. Cependant, pour mettre quelque ordre dans cette matière, je distinguerai les idées, les tours et les mots poëtiques. 1737.

Une idée poëtique ; c'est, comme le sait votre Altesse royale, une image brillante substituée à l'idée naturelle de la chose dont on veut parler ; par exemple, je dirai en prose : *Il y a dans le monde un jeune prince vertueux et plein de talens, qui déteste l'envie et le fanatisme.* Je dirai en vers :

O Minerve ! ô divine Aftrée !
Par vous fa jeunesse inspirée
Suivit les Arts et les Vertus.
L'Envie au cœur faux, à l'œil louche,
Et le Fanatisme farouche
Sous ses pieds tombent abattus.

1737. Un tour poëtique ; c'est une inversion que la prose n'admet point. Je ne dirai point en prose : *D'un maître efféminé corrupteurs politiques*, mais *corrupteurs politiques d'un prince efféminé.* Je ne dirai point :

Tel, et moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorsque de l'Univers il disputait l'empire,
Confiant sur les eaux, aux aquilons mutins,
Le destin de la terre et celui des Romains,
Défiant à la fois et Pompée et Neptune,
César à la tempête opposait sa fortune.

Ce *César* à la sixième ligne est un tour purement poëtique, et en prose je commencerais par *César.*

Les mots uniquement réservés pour la poësie, j'entends la poësie noble, sont en petit nombre ; par exemple, on ne dira pas en prose *coursiers* pour chevaux, *diadême* pour couronne, *empire de France* pour royaume de France, *char*, pour carrosse, *forfaits* pour crimes, *exploits* pour actions, l'*empyrée* pour le ciel, les *airs* pour l'air, *fastes* pour registre, *naguère* pour depuis peu, etc.

A l'égard du style familier ; ce sont à peu-près les mêmes termes qu'on em-

ploie en prose et en vers. Mais j'oserai dire que je n'aime point cette liberté 1737. qu'on se donne souvent, de mêler dans un ouvrage qui doit être uniforme, dans une épître, dans une satire, non-seulement les styles différens, mais encore les langues différentes ; par exemple, celle de *Marot* et celle de nos jours. Cette bigarrure me déplaît autant que ferait un tableau où l'on mêlerait des figures de *Calot* et les charges de *Téniers* avec des figures de *Raphaël*. Il me semble que ce mêlange gâte la langue, et n'est propre qu'à jeter tous les étrangers dans l'erreur.

D'ailleurs, Monseigneur, l'usage et la lecture des bons auteurs en a beaucoup plus appris à votre Altesse royale que mes réflexions ne pourraient lui en dire.

Quant à la Métaphysique de M. *Wolf*, il me paraît presque en tout dans les principes de *Leibnitz*. Je les regarde tous deux comme de très-grands philosophes ; mais ils étaient des hommes, donc ils étaient sujets à se tromper. Tel qui remarque leurs fautes est bien loin de les valoir : car un soldat peut très-bien critiquer son général, sans pour cela être capable de commander un bataillon.

Vous me charmez, Monseigneur, par la défiance où vous êtes de vous-même, autant que par vos grands talens. Madame la marquise *du Châtelet*, pénétrée d'admiration pour votre personne, mêle ses respects aux miens. C'est avec ces sentimens, et ceux de la plus respectueuse et tendre reconnaissance, que je suis pour toute ma vie, etc.

1737.



LETTRE LV.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Il est impossible, mon cher ami, qu'il y ait trente-un volumes de pièces de l'académie des sciences, depuis qu'elle distribue des prix. Il faut que vous ayez pris la malheureuse académie française pour l'académie des sciences. On envoya un jour dix-huit singes à un homme qui avait demandé dix-huit cygnes pour mettre sur son canal. J'ai bien la mine d'avoir trente-un singes, au lieu de dix-huit cygnes qu'il me fallait. Si l'on a fait, mon cher abbé, ce *quiproquo*, comme je le présume, il faut vîte acheter

ter les volumes des pièces qui ont remporté le prix à la véritable académie, 1737.
et je vous renverrai les ennuyeux complimens de la pauvre académie française. Franchement, il serait dur d'avoir des complimens que je ne lis pas, au lieu de bons ouvrages dont j'ai besoin.



LETTRE LVI.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

Janvier.

MONSEIGNEUR,

Je reçois à la fois les plus agréables 1738.
étrennes qu'on ait jamais reçues : deux bons gros paquets de votre Altesse royale, l'un venant par la voie de M. *Thiriot*, l'autre par celle de M. *Pletz*, capitaine dans votre régiment, qui m'adresse son paquet de Lunéville. C'est par ce même M. *Pletz* que j'ai l'honneur de faire réponse à votre Altesse royale, le même jour ou plutôt la même nuit; car j'ai passé une bonne partie de cette nuit à lire vos vers que

ces deux paquets contiennent, et la
1738. prose très-instructive sur la Russie.

Soyez bien sûr, Monseigneur, que vos vers font grand tort à cette prose, et que nous aimons mieux quatre rimes signées *Fédéric*, que tout le détail de l'empire des Russes, et que l'histoire universelle. Ce n'est pas parce que ces vers louent *Emilie* et moi, ce n'est pas par l'honneur qu'ont ces vers français d'être de la façon d'un héritier d'une couronne d'Allemagne ; la vérité est qu'il y en a réellement beaucoup de très-jolis, de très-bien faits, et du meilleur ton du monde. Madame *du Châtelet*, qui jusqu'à présent n'a été que philosophe, va devenir poëte pour vous répondre. Pour moi, je suis si plein de vos présens, Monseigneur, que je ne sais de quoi vous parler d'abord. Nous n'avons pu encore lire le tout que très-rapidement, mais au premier coup d'œil nous avons donné la préférence à la petite pièce en vers de huit syllabes, qui est un parallèle de votre vie retirée et libre avec celle qu'il faudra malheureusement que vous meniez un jour.

Je suis persuadé d'une chose ; dites-moi si je me trompe, c'est que cet ouvrage vous a moins coûté que les autres.

Il respire la facilité de génie, l'aisance, 1738.
les grâces : il me paraît de plus que c'est de tous les styles celui qui convient peut-être le mieux à un prince tel que vous ; parce qu'il est plein de cette liberté et de ces agrémens que vous répandez dans la société qui a l'honneur de vous entourer. Ce style ne sent point le travail d'un homme trop occupé de la poësie. Les autres ouvrages ont leur prix : j'aurai l'honneur de vous en parler dans ma première lettre ; mais celui-ci sera le saint du jour. Il n'y a que très-peu de fautes qui ont échappé à la vivacité du royal écrivain, et qui sont les fautes des doigts et non de l'esprit. Par exemple :

J'*ause* profiter de la vie,
Sans craindre les *tres* de l'envie.

Votre main rapide a mis là *j'ause* pour *j'ose*, et *tres* pour *traits*, *matein* pour *matin*, etc. Vous faites *amitié* de quatre syllabes, ce mot n'est que de trois ; vous faites *carrière* de trois syllabes, ce mot n'en a que deux. Voilà des observations telles qu'en ferait le portier de l'académie française ; mais, Monseigneur, c'est que je n'en ai guère d'au-

1738 tres à vous faire. Je raccommode une boucle à vos souliers, tandis que les Grâces vous donnent votre chemise et vous habillent.

Ce qui me fait encore, du moins jusqu'à présent, donner la préférence à cet ouvrage, c'est qu'il est la peinture naïve de la vie que vous menez. Il me semble que je suis de la cour de votre Altesse royale, que j'ai le bonheur de l'entendre, et de lui exposer mes doutes sur les sciences qu'elle cultive : d'ailleurs Cirey est la petite image de Remusberg; mon héroïne vit comme mon héros. J'allais vous parler, Monseigneur, de l'épître que votre Altesse royale lui adresse; mais je ferais trop de tort à tous deux de parler pour elle.

Digne de vous parler, digne de vous entendre,
Seule elle peut répondre à vos charmans écrits;
Et c'est à cette Thalestris
D'entretenir cet Alexandre.

Que j'aurai encore de remercîmens à faire à votre Altesse royale sur la lettre à M. *Duhan*, à M. *Pene* ! Je n'ose à peine parler des vers que vous daignez m'adresser. Quelle récompense pour moi, Monseigneur ! quel encouragement pour

mériter, si je peux, vos bontés! Laissez-moi, s'il vous plaît, me recueillir un peu; ma tête est ivre. J'aurai l'honneur de vous parler de tout cela quand je serai de sang froid. 1738.

Pour me désenivrer, je viens vîte à la prose, aux éclaircissemens sur la Russie, que vous avez daigné faire parvenir jusqu'à moi, et dont j'étais extrêmement en peine.

Ils ont l'air d'être écrits par un homme bien au fait, et qui connaît bien l'intérieur du pays. Je ne suis point étonné de voir dans le czar *Pierre I* les contrastes qui déshonorent ses grandes qualités; mais tout ce que je peux dire pour excuser ce prince, c'est qu'il les sentait. Un bourgmestre d'Amsterdam le louait un jour de ce qu'il voulait réformer sa nation: *J'y aurai beaucoup de peine*, répondit le czar; *mais j'ai un plus grand ouvrage à entreprendre. Eh! quel est-il?* dit le hollandais: *C'est de me réformer moi-même*, reprit le czar. Je conviens, Monseigneur, que c'était un barbare; mais enfin c'est un barbare qui a créé des hommes, c'est un barbare qui a quitté son empire pour apprendre à régner, c'est un barbare qui a lutté contre l'éducation et contre

1738. la nature. Il a fondé des villes, il a joint des mers par des canaux; il a fait connaître la marine à un peuple qui n'en avait pas d'idée, il a voulu même introduire la société chez des hommes insociables.

Il avait de grands défauts, sans doute; mais n'étaient-ils pas couverts par cet esprit créateur, par cette foule de projets tous imaginés pour la grandeur de son pays, et dont plusieurs ont été exécutés? N'a-t-il pas établi les arts? n'a-t-il pas enfin diminué le nombre des moines? Votre Altesse royale a grande raison de détester ses vices et sa férocité; vous haïssez dans *Alexandre*, dont vous me parlez, le meurtrier de *Clitus*; mais n'admirez-vous pas le vengeur de la Grèce, le vainqueur de *Darius*, le fondateur d'Alexandrie? ne songez-vous pas qu'il vengeait les Grecs de l'insolent orgueil des Perses, qu'il fondait des villes qui sont devenues le centre du commerce du monde, qu'il aimait les arts, qu'il était le plus généreux des hommes? Le czar, dites-vous, Monseigneur, n'avait pas la valeur de *Charles XII*, cela est vrai; mais enfin ce czar, né avec peu de valeur, a donné des batailles, a vu bien du monde tué

à ses côtés, a vaincu en personne le plus brave homme de la terre. J'aime un poltron qui gagne des batailles. 1738.

Je ne dissimulerai pas ses fautes, mais j'éleverai le plus haut que je pourrai, non-seulement ce qu'il a fait de grand et de beau, mais ce qu'il a voulu faire. Je voudrais qu'on eût jeté au fond de la mer toutes les histoires qui ne nous retracent que les vices et les fureurs des rois : à quoi servent ces registres de crimes et d'horreurs ? qu'à encourager quelquefois un prince faible à des excès dont il aurait honte, s'il n'en voyait des exemples. La fraude et le poison coûteront-ils beaucoup à un pape, quand il lira qu'*Alexandre VI* s'est soutenu par la fourberie, et a empoisonné ses ennemis ?

Plût à Dieu que nous ne connussions des princes que le bien qu'ils ont fait ! L'univers serait heureusement trompé, et peut-être nul prince n'oserait donner l'exemple d'être méchant et tyrannique.

Je serai probablement obligé de parler de l'impératrice *Marthe*, nommée depuis *Catherine*, et du malheureux fils de ce féroce législateur. Oserai-je supplier votre Altesse royale de me procurer quelque connaissance sur la vie de

1738. cette femme singulière, sur les mœurs et sur le genre de mort du czarovitz ? J'ai bien peur que cette mort ne ternisse la gloire du czar. J'ignore si la nature a défait un grand homme d'un fils qui ne l'eût pas imité, ou si le père s'est souillé d'un crime horrible.

Infelix, utcumque ferent ea fata nepotes !

Votre Altesse royale aura-t-elle la bonté de joindre ces éclaircissemens à ceux dont elle m'a déjà honoré ? Votre destin est de me protéger et de m'instruire, etc.



LETTRE LVII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 8 mars.

J'ÉTAIS bien étonné, mon cher ami, que quand j'avais la fièvre vous vous portassiez bien ; mais je vois par votre lettre que notre ancienne sympathie dure toujours. Vous avez dû être saigné du pied, car je le fus il y a cinq ou six jours, et probablement cela vous a fait

grand bien. Voilà ma nièce à Landau. 1738.
Je l'eusse mieux aimée à Paris ou dans mon voisinage. Elle épouse au moins un homme dont tout le monde m'écrit du bien. Elle sera heureuse par-tout où elle sera. Si vous avez un peu d'amitié pour la cadette, recommandez-lui de faire comme son aînée; je ne dis pas de s'en aller en province, mais de choisir un honnête homme qui surtout ne soit point bigot. Le fanatique *Arouet* la déshéritera si elle ne prend pas un convulsionnaire, et moi je la déshérite si elle prend un homme qui sache seulement ce que c'est que la constitution. Raillerie à part, je voudrais qu'elle pût trouver quelque garçon de mérite avec qui je pusse un peu vivre. Je ne veux point laisser mon bien à un sot. Je lui donnerai à peu-près autant qu'à son aînée. Tâchez, mon ami, de lui trouver son fait.

Je ne suis point étonné que vous ayez deviné M. *de la Chaussée*; vous êtes *homo argutæ naris*, et ses vers doivent frapper un odorat fin comme le vôtre. Je suis bien aise qu'il continue à confondre, par ses succès dans des genres opposés, les impertinentes épîtres de l'auteur des Aïeux chimériques. Son

1738. Maximien sera sans doute autrement écrit que celui de *Thomas Corneille*. Il est vrai que ce *Thomas* intriguait ses pièces comme un espagnol. On ne peut pas nier qu'il n'y ait beaucoup d'invention et d'art dans son Maximien aussi-bien que dans Camma, Stilicon, Timocrate. Le rôle de *Maximien* même n'est pas sans beauté, et la manière dont il se tue, eut autrefois un très-grand succès.

J'avais songé d'abord à te faire tomber :
Voilà pour me punir d'avoir manqué ta chute,
Et comme je prononce et comme j'exécute.

Ces vers et cette mort furent fort bien reçus, et la pièce eut plus de trente représentations; mais cet effort d'intrigue, cet art recherché avec lequel la pièce est conduite, a servi ensuite à la faire tomber; car au milieu de tant de ressorts et d'incidens, les passions n'ont pas leurs coudées franches : il faut qu'elles soient à l'aise pour que les babillards puissent toucher. D'ailleurs le style de *Thomas Corneille* est si faible, qu'il fait tout languir, et une pièce mal écrite ne peut jamais être une bonne pièce.

Vous donneriez, à mon gré, une

louange médiocre au nouvel auteur, si sa tragédie n'était pas mieux écrite que l'Héraclius de *Pierre Corneille*, dont vous me parlez. Je vous avoue que le style de cet ouvrage m'a toujours surpris par la dureté, le galimatias et le familier qui y règne. Je ne connais guère de beau dans Héraclius, que ce morceau qui vaut seul une pièce : 1738.

O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice, etc.

D'ailleurs l'insipidité de la partie carrée entre *Léonce* et *Pulchérie*, *Héraclius* et *Léontine*, et les malheureux raisonnemens d'amour en vers très-bourgeois dont tout cela est farci, m'ont excédé toujours, et terriblement ennuyé. Je sais bien que *Despréaux* avait en vue Héraclius dans ces vers :

Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.

Je n'ai point vu la Métromanie, mais on peut hardiment juger de l'ouvrage par l'auteur.

Voici une lettre pour notre prince. Adieu ; vous devriez bien venir nous voir avec ces *Denis*.



1738.



LETTRE LVIII.

A M. LE PRINCE DE GUISE.

Mars.

MONSEIGNEUR,

Je reçois en même temps une lettre de votre Altesse, et une de M. l'abbé *Mouffinot*, qui depuis un an, et sous le nom de son frère, veut bien avoir la bonté de se mêler de mes affaires, lesquelles étaient dans le plus cruel dérangement. Je n'entends guère les affaires, encore moins les procédures. J'ai tout remis à votre bonté et à votre équité.

Dans le projet de délégation que vous me faites l'honneur de m'envoyer, vous me dites que vous avez toujours exactement payé M. *Crozat*. La différence est cruelle pour moi. M. *Crozat*, qui a cent mille écus de rente au moins, est payé à point nommé ; et moi, parce que je ne suis pas riche, on me doit près de quatre années. Ce n'est pas là, en vérité, le sens du *dabitur habenti* de

l'Evangile, et jamais le receveur St. *Matthieu* ni son camarade St. *Marc* n'ont prétendu que votre Altesse dût payer M. *Crozat* de préférence à moi. Voyez, Monseigneur, tous les commentaires des quatre évangélistes sur ce texte ; il n'y est pas dit un mot, je vous le jure, de M. *Crozat*. Hélas ! Monseigneur, je ne vous demandais pas ce payement régulier que vous avez fait à ce *Crésus-Crozat* ; je vous demandais une assurance, une simple délégation pour *Irus-Voltaire*. 1738.

J'avais prié M. l'abbé *Moussinot* de vous aller trouver, car pour son frère il ne sait que signer son nom ; mais, Monseigneur, cet abbé est une espèce de philosophe peu accoutumé à parler aux princes, les respectant beaucoup, et les fuyant davantage. C'est un homme simple, doux, dont la simplicité s'effarouche à la vue d'un grand seigneur. Il m'abandonnerait sur le champ, s'il fallait qu'il fût obligé de parler contradictoirement à un homme de votre nom. Daignez condescendre à sa timidité, et souffrez que vos gens d'affaires confèrent avec lui, ou que M. *Bronod* lui donne un rendez-vous certain. C'est encore une chose très-dure d'aller inutilement chez M. *Bronod*.

1738. Je suis bien plus fâché que vous, Monseigneur, des procédures qu'on a faites. Les avocats au conseil ne sont pas à bon marché, et tout cela est infiniment désagréable. Je m'en console par un peu de philosophie, et surtout par l'espérance que vous me continuerez vos bontés.



LETTRE LIX.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

Juin.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu une partie des nouvelles faveurs dont votre Altesse royale me comble : M. *Thiriot* m'a fait tenir le paquet où je trouve *le philosophe guerrier* et les épîtres à MM. de *Keyserling* et *Jordan*. Vous allez à pas de géant, et moi je me traîne avec faiblesse. Je n'ai l'honneur d'envoyer qu'une pauvre épître : *oportet illum crescere, me autem minui.*

Avec quelle ardeur vous courez
Dans tous les sentiers de la gloire !

1738.

Seigneur, lorsque vous vous battrez,
Il est clair que vous cueillerez
Ces beaux lauriers de la victoire;
Et même vous les chanterez.
Vous serez l'Achille et l'Homère :
Votre esprit, votre ardeur guerrière
Des Français se feront chérir;
Vous aurez le double plaisir
Et de nous vaincre et de nous plaire.

Je demande en grâce à votre Altesse royale, qu'une des premières expéditions de ses campagnes soit de venir reprendre Cirey, qui a été très-injustement détaché de Remusberg, auquel il appartient de droit. Mais à la paix, ne rendez jamais Cirey : je vous en conjure, Monseigneur; rendez, si vous le voulez, Strasbourg et Metz, mais gardez votre Cirey, et sur-tout que le canon n'endommage point les lambris dorés et vernis, et les niches et les entresols d'*Emilie*. Je me doute qu'il y a en chemin une écritoire pour elle. Celle dont vous avez honoré M. *Jordan*; va faire éclore d'excellens ouvrages. Si c'était un autre que *Jordan*, je dirais sur cette écritoire venue de votre main, ce que je ne sais quel turc disait à *Scan-*

1738. *derberg* : Vous m'avez envoyé votre sabre, mais vous ne m'avez pas envoyé votre bras.

Votre épître à *Jordan* est de la très-bonne plaisanterie : celle à *Césarion* est digne de votre cœur et de votre esprit : *le philosophe guerrier* répond très-bien à son titre ; cela est plein d'imagination et de raison. Remarquez, je vous en supplie, Monseigneur, que vous ne faites que de légères fautes contre la langue et contre notre versification. Par exemple, dans ce beau commencement :

> Loin de ce séjour solitaire
> Où sous les auspices charmans
> De l'amitié tendre et sincère, etc.

vous mettez *la science non d'orgueil enflée*.

Vous ne pouvez deviner que *science* est là de trois syllabes, et que ce *non* est un peu dur après *science*. Voilà ce qu'un grammairien de l'académie française vous dirait ; mais vous avez ce que n'a nul académicien de nos jours, je veux dire du génie.

Je vous demande pardon, Monseigneur, mais savez-vous combien ces vers sont beaux ?

Et le trépas qui nous poursuit
Sous nos pas creuse notre tombe :
L'homme est une ombre qui s'enfuit,
Une fleur qui se fane et tombe.
Mille chemins nous sont ouverts
Pour quitter ce triste univers ;
Mais la nature si feconde
N'en fit qu'un pour entrer au monde.

1738.

Elle n'a fait qu'un *Frédéric* : puisse-t-il rester en ce monde aussi long-temps que son nom !

Je jure à votre Altesse royale que dès que vous aurez repris possession du château de Cirey, il ne sera plus question de la capucinade que vous me reprochez si héroïquement. Mais, Monseigneur, *Socrate* sacrifiait quelquefois avec les Grecs. Il est vrai que cela ne le sauva pas ; mais cela peut sauver les petits *socratins* d'aujourd'hui : *felix quem faciunt aliena pericula cautum*. Il y avait une fois un beau jeune lion qui passait hardiment auprès d'un ânon que son maître chargeait et battait : N'as-tu pas de honte, dit ce lion à l'ânon, de te laisser mettre ainsi deux paniers sur le dos ? Monseigneur, lui répondit l'ânon, quand j'aurai l'honneur d'être lion, ce

sera mon maître qui portera mes paniers.

1738. Tout ânon que je suis, voici une épître assez ferme que j'ai l'honneur de joindre à ce paquet. Je serais curieux de savoir ce qu'un *Wolf* en penserait, si *sapientissimus Wolfius* pouvait lire des vers français. Je voudrais bien avoir l'avis d'un *Jordan*, qui sera, je crois, un digne successeur de M. de *Beausobre*; sur-tout d'un *Césarion*, mais sur-tout, sur-tout de votre Altesse royale, de vous, grand Prince et grand homme, qui réunissez tous les talens de ceux dont je parle.

Votre Altesse royale a lu, sans doute, l'excellent livre de M. de *Maupertuis*. Un homme tel que lui fonderait à Berlin (dans l'occasion) une académie des sciences qui serait au-dessus de celle de Paris.

J'ai reçu une lettre de M. de *Keyserling*, de l'*Ephestion* de Remusberg: vous avez, grand Prince, ce qui manque à ceux qui sont ce que vous serez un jour, vous avez de vrais amis.

Je suis étonné de voir par la lettre de votre Altesse royale, non datée, qu'elle n'a point reçu les quatre actes de la Mérope, accompagnés d'une assez longue lettre. Cependant il y a six se-

maines que M. *Thiriot* m'accusa la réception du paquet, et dut le mettre à la poste. Il y a eu quelquefois de petits dérangemens arrivés au commerce dont vous m'honorez. Je compte envoyer bientôt à votre Altesse royale un exemplaire d'une édition plus correcte des *élémens de Newton*. Il n'y a que vous au monde, Monseigneur, qui puissiez allier tout cela avec la foule de vos occupations et de vos devoirs. 1738.

Madame *du Châtelet* ne cesse d'être pénétrée pour votre personne d'admiration... et de regrets. Vous m'avez donné un grand titre ; je ne pourrai jamais le mériter ; quoique mon cœur fasse tout ce qu'il faut pour cela. Un homme que le fameux chevalier *Sidney* avait aimé, ordonna qu'après sa mort on mît sur sa tombe, au lieu de son nom : *Ci gît l'ami de Sidney*. Ma tombe ne pourra jamais avoir un tel honneur : il n'y a pas moyen de se dire l'ami de...

Je suis, avec la plus profonde vénération et le dévouement tendre que vous daignez permettre, etc.



1738.

LETTRE LX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 juillet.

La route de Paris à Pont-de-Vesle est par Dijon ; la route de Dijon est par Bar-sur-Aube , Chaumont , Langres , etc. De Bar-sur-Aube à Cirey il n'y a que quatre lieues ; et si vous ne voulez pas faire quatre lieues pour voir vos amis , vous n'êtes plus d'*Argental* ; vous n'êtes plus ange gardien ; vous êtes digne d'aller en Amérique.

Ah ! charmant et respectable ami , vous ne vous démentirez pas à ce point , et vous ne nous donnerez pas pour excuse qu'il ne faut pas aller à Cirey en passant ; il faut y aller , ne fût-ce que pour un jour ou pour une heure. Quoi , vous fesiez dix-huit cents lieues pour quitter vos amis , et vous n'en feriez pas quatre pour les voir ! Je vous avertis que si vous prenez une autre route que celle de Bar-sur-Aube , Chaumont , Langres , si vous passez par Auxerre , nous irons à Auxerre , nous vous ferons rougir , et

nous aurons le bonheur de vous voir.

1738.

Vos réflexions sur les Epîtres et sur Mérope, me paraissent fort justes; et puisque j'ai pris tant de liberté avec le marquis *Maffei*, dans les quatre premiers actes, je pourrai bien encore changer son cinquième. En ce cas, la Mérope m'appartiendra toute entière.

Si on ne permet pas de se moquer des convulsions, il ne sera donc plus permis de rire.

Si le public, devenu plus dégoûté que délicat à force d'avoir du bon en tout genre, ne souffre pas qu'on égaye des sujets sérieux, si le goût d'*Horace* et de *Despréaux* sont proscrits, il ne faut donc plus écrire.

Mais si vous ne venez pas à Cirey, il ne faut plus rien aimer.

Madame *du Châtelet* vous persuadera; et moi je ne veux point perdre l'espérance de voir M. et madame *d'Argental*, et de les assurer qu'ils n'auront jamais un serviteur plus tendre, plus dévoué que *Voltaire*, et plus affligé de la barbare idée que vous avez de vous détourner de votre chemin pour ne nous point voir.

1738.

LETTRE LXI.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

Auguste.

JE suis presque ressuscité,
Lorsque j'ai vu cette écritoire,
L'instrument de la vérité,
De mes plaisirs, de votre gloire.
Mais qu'il m'en doit coûter de soins!
Que l'usage en est difficile!
Quand on a la lance d'Achille,
Il faut être un Patrocle au moins.
Qui du beau chantre de la Thrace
Tiendrait la lyre entre ses doigts,
S'il n'avait sa force et sa grâce,
Pourrait-il animer les bois,
Adoucir l'enfer et Cerbère?
C'est un grand ouvrage, et je crois
Qu'il ferait bien mieux de se taire.
Mais le cas est très-différent;
L'écritoire est pour Emilie:
Grand Prince, elle eut votre génie
Avant d'avoir votre présent.
Le ciel tous les deux vous réserve
Pour l'exemple de nos neveux;
Et c'est Mars qui, du haut des cieux,
Envoie une égide à Minerve.

Il fallait votre Altesse royale, Monseigneur, et *Emilie* pour me donner la force de penser et d'écrire. J'ai été assez près d'aller voir ce royaume qu'*Orphée* charma, et dont je n'aurais voulu revenir que pour *Emilie* et pour votre personne. 1738.

Vous ne croiriez peut-être pas, Monseigneur, que j'ai encore beaucoup réformé Mérope. J'avais, dans le commencement, voulu imiter le marquis *Maffei*, car j'aime passionnément à faire valoir dans ma patrie les chefs-d'œuvre des étrangers. Mais petit à petit, à force de travailler, la Mérope est devenue toute française. Grâces à vos sages critiques, elle est autant à vous qu'à moi; aussi quand je la ferai imprimer, je vous demanderai la permission de vous la dédier, et de mettre à vos pieds, et la pièce et mes idées sur la tragédie.

Je ne sais si votre Altesse royale a reçu la nouvelle édition des *Elémens de Newton*. Puisqu'elle daigne s'intéresser assez à moi pour me mander que M. *s'Gravesende* n'en a pas dit de bien, je lui dirai que je n'en suis pas surpris.

Les libraires ou corsaires hollandais, impatiens de débiter cet ouvrage, se

1738. sont avisés de faire brocher les deux derniers chapitres par un métaphysicien hollandais, qui s'est avisé de contredire les sentimens de M. *s'Gravesende* dans les deux chapitres postiches. Il nie les deux plus beaux avantages du systême newtonien, l'explication des marées, et la cause de la précession des équinoxes, qui vient sans difficulté de la protubérance de la terre à l'équateur. M. *s'Gravesende* est avec raison attaché à ces deux grands points. D'ailleurs le livre est imprimé avec cent fautes ridicules : l'édition de France, sous le nom de Londres, est un peu plus correcte. Les cartésiens crient comme des fous à qui on veut ôter les trésors imaginaires dont ils se repaissaient : ils se croient appauvris si la nature a des vides. Il semble qu'on les vole ; il y en a qui se fâchent sérieusement. Pour moi je me garderai bien de me fâcher de rien, tant que *divus Fredericus et diva Emilia* m'honoreront de leurs bontés.

Nous venons d'être un peu plus instruits de ce Beringhen : c'est une ville entre le pays de Liége et Juliers. Si cela était à la bienséance de sa Majesté, et qu'elle daignât l'honorer du titre de sa sujette,

sujette, on recevrait, comme de raison, toutes les lois que sa Majesté daignerait prescrire. Madame *du Châtelet* n'a pas osé en parler à votre Altesse royale; elle me charge d'oser demander votre protection. Nous nous conduirons dans cette affaire par vos seuls ordres. Madame *du Châtelet* vient d'envoyer un homme sur les lieux; c'est un avocat de Lorraine. 1738.

Si l'affaire pouvait tourner comme je le souhaite, il ne serait pas difficile de déterminer M. le marquis *du Châtelet* à faire un petit voyage. Enfin j'ose entrevoir que je pourrais, avec toutes les bienséances possibles, dussent les gazettes en parler, venir me jeter aux pieds de votre Altesse royale, et voir enfin ce que j'admire.

J'espère que votre autre sujet, M. *Thiriot*, va venir pour quelques jours dans votre château de Cirey. C'est alors que votre culte y sera parfaitement établi, et que nous chanterons des hymnes que le cœur aura dictés.

Je suis avec le plus profond respect, et cette tendre reconnaissance qui augmente tous les jours, etc.

1738.



LETTRE LXII.

Au même.

A Bruxelles, ce premier septembre.

CE nectar jaune de Hongrie
Enfin dans Bruxelle est venu;
Le duc d'Aremberg l'a reçu
Dans la nombreuse compagnie
Des vins dont sa cave est fournie;
Et quand Voltaire en aura bu
Quelques coups avec Emilie,
Son misérable individu,
Dans son estomac morfondu,
Sentira renaître la vie:
La faculté, la pharmacie
N'auront jamais tant de vertu.
Adieu, monsieur de Superville;
Mon ordonnance est du bon vin.
Frédéric est mon médecin,
Et vous m'êtes fort inutile.
Adieu; je ne suis plus tenté
De vos drogues d'apothicaire,
Et tout ce qui me reste à faire,
C'est de boire à votre santé.

Monseigneur, c'est M. *Shilling* qui m'apprit, il y a quelques jours la nou-

velle du débarquement de ce bon vin dans la cave du patron de cette liqueur; 1738.
et M. le duc d'*Aremberg* nous donnera ce divin tonneau à son retour d'Enguien; mais la lettre de votre Altesse royale, datée du 26 juin, et rendue par ledit M. *Shilling*, vaut tout le canton de Tokai.

O Prince aimable et plein de grâce,
Parlez : par quel art immortel,
Avec un goût si naturel,
Touchez-vous la lyre d'Horace
De ces mains dont la sage audace
Va confondre Machiavel ?
Le ciel vous fit expressément
Pour nous instruire et pour nous plaire.
O monarques que l'on révère,
Grands rois, tâchez d'en faire autant;
Mais, hélas ! vous n'y pensez guère.

Et avec toutes ces grâces légères dont votre charmante lettre est pleine, voilà M. *Shilling* qui jure encore que le régiment de votre Altesse royale est le plus beau régiment de Prusse, et par conséquent le plus beau régiment du monde; car *omne tulit punctum* est votre devise.

Votre Altesse royale va visiter ses peuples septentrionaux, mais elle échauf-

fera tous ces climats-là ; et je suis sûr
1738. que quand j'y viendrai, (car j'irai sans doute ; je ne mourrai point sans lui avoir fait ma cour) je trouverai qu'il fait plus chaud à Remusberg qu'à Frescati ; les philosophes auront beau prétendre que la terre s'est approchée du soleil, ils feront de vains systêmes, et je saurai la vérité du fait.

Votre Altesse royale me dit qu'il lui a fallu lire bien des livres pour son anti-Machiavel ; tant mieux, car elle ne lit qu'avec fruit ; ce sont des métaux qui deviendront or dans votre creuset ; il y a des discours politiques de *Gordon*, à la tête de sa traduction de *Tacite*, qui sont bien dignes d'être vus par un lecteur tel que mon prince ; mais d'ailleurs, quel besoin *Hercule* a-t-il de secours pour étouffer *Antée* ou pour écraser *Cacus ?*

Je vais vîte travailler à achever le petit tribut que j'ai promis à mon unique maître ; il aura, dans quinze jours, le second acte de Mahomet ; le premier doit lui être parvenu par la même voie des sieurs *Gerard* et compagnie.

On a achevé une nouvelle édition de mes ouvrages en Hollande, mais votre Altesse royale en a beaucoup plus que

les libraires n'en ont imprimé. Je ne reconnais plus d'autre Henriade que celle qui est honorée de votre nom et de vos bontés ; ce n'est pas moi, surement, qui ai fait les autres Henriades. Je quitte mon prince pour travailler à Mahomet, et je suis, etc. etc.

1738.



LETTRE LXIII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Octobre.

Un paquet plat, contenant une pièce peut-être fort plate, partit hier par le carrosse de Joinville ; je l'adresse à M. l'abbé *Moussinot*, mon ami ; mais comme les jansénistes n'aiment point les pièces de théâtre, elle est destinée à un honnête jésuite, nommé le père *Brumoi*. Il faut, s'il vous plaît, que ce manuscrit soit rendu en main propre au jésuite, avec serment, sans restriction mentale, qu'il n'en prendra point copie. Après le père *Brumoi*, on en fera part au père *Porée*, mon ancien régent, à qui je dois cette déférence ; et le manuscrit, en sortant du collége de

Louis le grand, sera remis au greffe
1738. janséniste de Saint-Méri.

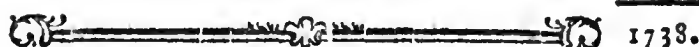
J'avertis mon chanoine qu'il peut à toute force lire la tragédie; premièrement, parce qu'elle est sans amour; la nature seule et sans aucun mélange de galanterie, peut remuer un cœur dévot;

Car pour être dévot, on n'en est pas moins homme.

Secondement, cette Mérope étant probablement ennuyeuse, pourra passer pour le huitième des psaumes pénitentiaux. Lisez-le donc ce huitième psaume; il vous ennuiera peut-être, mais il vous édifiera; c'est la nature de beaucoup de bonnes choses.

Troisièmement, mon cher janséniste, si Mérope vous plaît, j'en serai plus flatté que du suffrage des jésuites: le jugement de ces messieurs, trop accoutumés aux pièces de collége, m'est toujours un peu suspect.



 1738.

LETTRE LXIV.

A M. LE COMTE DESALLEURS.

A Cirey, 26 novembre.

Si vous n'aviez point signé, Monsieur, la lettre ingénieuse et solide dont vous m'avez honoré, je vous aurais très-bien deviné. Je sais que vous êtes le seul homme de votre espèce, capable de faire un pareil honneur à la philosophie. J'ai reconnu cette ame de *Bayle* à qui le ciel, pour sa récompense, a permis de loger dans votre corps. Il appartient à un génie, cultivé comme le vôtre, d'être sceptique. Beaucoup d'esprits légers et inappliqués décorent leur ignorance d'un air de pyrrhonisme; mais vous ne doutez beaucoup que parce que vous pensez beaucoup.

Je marcherai sous vos drapeaux une très-grande partie du chemin, et je vous prierai de me donner la main pour le reste de la journée.

Je crois qu'en métaphysique vous ne me trouverez guère hors des rangs que vous aurez marqués. Il y a deux points

1738. dans cette métaphysique; le premier est composé de trois ou quatre petites lueurs que tout le monde aperçoit également; le second est un abyme immense où personne ne voit goutte. Quand, par exemple, nous serons convenus qu'une pensée n'est ni ronde ni carrée, que les sensations ne sont que dans nous et non dans les objets, que nos idées nous viennent toutes par les sens (quoi qu'en disent *Descartes* et *Malebranche*), que l'ame, etc.; si nous voulons aller un pas plus avant, nous voilà dans le vaste royaume des choses possibles.

Depuis l'éloquent *Platon* jusqu'au profond *Leibnitz*, tous les métaphysiciens ressemblent, à mon gré, à des voyageurs curieux qui seraient entrés dans les antichambres du sérail du grand-turc, et qui, ayant vu de loin passer un eunuque, prétendraient conjecturer de là combien de fois sa Hautesse a caressé cette nuit son odalique. Un voyageur dit trois, un autre dit quatre, etc.; le fait est que le grand-sultan a dormi toute la nuit.

Vous avez assurément grande raison d'être révolté de ce ton décisif avec lequel *Descartes* donne ses mauvais contes de fée; mais, je vous prie, ne

lui reprochez pas l'algèbre et le calcul géométrique ; il ne l'a que trop abandonné dans tous ses ouvrages. Il a bâti son château enchanté sans daigner seulement prendre la moindre mesure. Il était un des plus grands géomètres de son temps, mais il abandonna sa géométrie, et même son esprit géométrique, pour l'esprit d'invention, de systême et de roman. C'est-là ce qui devait le décrier, et c'est, à notre honte, ce qui a fait son succès. Il faut l'avouer, toute sa physique n'est qu'un tissu d'erreurs : lois du mouvement fausses, tourbillons imaginaires démontrés impossibles dans son systême, et racommodés en vain par *Huygens* ; notions fausses de l'anatomie, théorie erronée de la lumière, matière magnétique cannelée impossible, trois élémens à mettre dans les Mille et une nuits, nulle observation de la nature, nulle découverte : voilà pourtant ce que c'est que *Descartes*. 1738.

Il y avait de son temps un *Galilée* qui était un véritable inventeur, qui combattait *Aristote* par la géométrie et par des expériences, tandis que *Descartes* n'opposait que de nouvelles chimères à d'anciennes rêveries ; mais ce *Galilée* ne s'était point avisé de créer un univers

1738. comme *Descartes ;* il se contentait de l'examiner. Il n'y avait pas là de quoi en imposer au vulgaire grand et petit. *Descartes* fut un heureux charlatan ; mais *Galilée* était un grand philosophe.

Que je suis bien de votre avis, Monsieur, sur *Gassendi !* Il relâche, comme vous dites énergiquement, la force de toutes ses raisons ; mais un plus grand malheur encore, c'est que les raisons lui manquent. Il a deviné bien des choses qu'on a prouvées après lui.

Ce n'est pas assez, par exemple, de combattre le plein par des argumens plausibles ; il fallait qu'un *Newton*, en examinant le cours des comètes, démontrât de quelle quantité elles vont nécessairement plus vîte à la hauteur de nos planètes, et que par conséquent elles ne peuvent être portées par un prétendu tourbillon de matière, qui ne peut aller à la fois lentement avec une planète, et rapidement avec une comète, dans la même couche. Il a fallu que M. *Bradley* découvrît la progression de la lumière, et démontrât qu'elle n'est point retardée dans son chemin d'une étoile à nous, et que par conséquent il n'y a point là de matière. Voilà ce qui s'appelle être physicien. *Gassendi*

est un homme qui vous dit en gros qu'il y a quelque part une mine d'or, et 1738.
les autres vous apportent cet or qu'ils ont fouillé, épuré et travaillé.

Ce ne sera donc point, Monsieur, sur la physique que je serai entièrement pyrrhonien : car comment douter de ce que l'expérience découvre, et de ce que la géométrie confirme ? Parce qu'*Anaxagore*, *Leucippe*, *Aristote* et tous les grecs babillards ont dit longuement des absurdités, cela empêche-t-il que *Galilée*, *Cassini*, *Huygens* n'aient découvert de nouveaux cieux ? La théorie des forces mouvantes en sera-t-elle moins vraie ? Nous avons la longitude et la latitude de deux mille étoiles dont les anciens ne supposaient pas seulement l'existence, et nous avons découvert plus de vérités physiques sur la terre, que *Flamstéed* ne compte d'étoiles dans son catalogue.

Tout cela est peu de chose pour l'immensité de la nature, j'en conviens; mais c'est beaucoup pour la faiblesse de l'homme. Le peu que nous savons, étend réellement les forces de l'ame : l'esprit y trouve autant de plaisirs que le corps en éprouve dans d'autres jouissances qui ne sont pas à mépriser.

Je m'en rapporte à vous sur tout cela.
1738. Si le don de penser rend heureux, je vous tiens, Monsieur, pour le plus fortuné des hommes. Vous savez jouir, vous savez douter, vous savez affirmer quand il le faut.

Vous me donnez très-poliment un conseil très-sage, c'est de paraître douter des choses que je veux persuader, et de présenter comme probable ce qui est démontré.

Cosi alegro franciull' purgiamo aspersi
Di soave licor gli orli del vaso.

Je vous réponds bien que si j'avais fait quelque découverte, quand je la croirais inébranlable, je la donnerais sous les livrées modestes du doute. Il sied bien d'être un peu honteux quand on fait boire aux gens le vin du cru ; mais permettez-moi de m'excuser si j'ai un peu trop vanté *Newton ;* j'étais plein de ma divinité. Je ne suis pas sujet à l'enthousiasme, au moins en prose. Vous savez qu'en écrivant l'Histoire de *Charles XII*, je n'ai trouvé qu'un homme où les autres voyaient un héros ; mais *Newton* m'a paru d'une tout autre espèce. Tout ce qu'il a dit, m'a semblé

si vrai que je n'ai pas eu le courage de faire la petite bouche. D'ailleurs, vous connaissez les Français : parlez avec défiance de ce que vous leur donnez, ils vous prendront au mot. 1738.

Enfin, les ménagemens ne feront point passer la fausse monnaie pour la bonne chez la postérité : et si *Newton* a trouvé la vérité, elle et lui méritent qu'on les présente avec assurance à son siècle.

Je passe, Monsieur, à un article de votre lettre qui n'est pas le moins essentiel : c'est le goût épuré que vous y faites paraître. Vous voulez qu'on ne donne à la philosophie que les ornemens qui lui sont propres, et qu'on n'affecte point de faire le plaisant ni l'homme de bonne compagnie, quand il ne s'agit que de méthode et de clarté.

Ornari res ipsa negat, contenta doceri.

A la bonne heure que M. de *Fontenelle* ait égayé ses Mondes. Ce sujet riant pouvait admettre des fleurs et des pompons ; mais des vérités plus approfondies sont de ces beautés mâles auxquelles il faut les draperies du *Poussin*. Vous me paraissez un des meilleurs feseurs de draperies que j'aye jamais vu.

1738. Madame *du Châtelet* est entièrement de votre avis. Elle a un esprit qui, comme le dit *La Fontaine* de madame de *la Sablière*,

A beauté d'homme avec grâces de femme.

Elle a lu et relu votre lettre avec une sorte de plaisir qu'elle goûte rarement. Elle avait déjà été bien contente d'une lance que vous avez rompue sur le nez de *Crousaz* en faveur de *Bayle*. Elle voudrait bien voir un bâillon de votre façon, mis dans la bouche bavarde de ce professeur dogmatique.

Continuez, Monsieur, à faire voir que les personnes d'un certain ordre en France ne passent point leur vie à ramper chez un ministre, ou traîner leur ennui de maison en maison. Empêchez la prescription de la barbarie, et faites honneur à la France.

Permettez-moi de présenter mes très-humbles complimens à un autre philosophe mondain qu'on dit aujourd'hui beaucoup plus joufflu que vous. Il lit moins que vous *Bayle* et *Cicéron*; mais il vit avec vous, et cela vaut bien de bonnes lectures. Madame *du Châtelet* sera aussi transportée que moi si vous

lui faites part de vos idées. Elle en est bien plus digne, quoique je sente tout leur prix. 1738.

Je suis, etc.



LETTRE LXV.

A M. HELVETIUS.

A Cirey, ce 4 décembre.

MON très-cher enfant, pardonnez l'expression, la langue du cœur n'entend pas le cérémonial; jamais vous n'éprouverez tant d'amitié et tant de sévérité: je vous renvoie votre épître apostillée, comme vous l'avez ordonné. Vous et votre ouvrage vous méritez d'être parfaits. Qui peut ne pas s'intéresser à l'un et à l'autre? Madame la marquise *du Châtelet* pense comme moi; elle aime la vérité et la candeur de votre caractère; elle fait un cas infini de votre esprit; elle vous trouve une imagination féconde; votre ouvrage lui paraît plein de diamans brillans, mais qu'il y a loin de tant de talens et de tant de grâces à un ouvrage correct! La nature a tout fait pour vous, ne lui demandez plus

1738. rien; demandez tout à l'art; il ne vous manque plus que de travailler avec difficulté. Vingt bons vers en quinze jours sont mal-aisés à faire, et depuis nos grands maîtres, dites-moi, qui a fait vingt bons vers alexandrins de suite? Je ne connais personne dont on puisse en citer un pareil nombre. Et voilà pourquoi tout le monde s'est jeté dans ce misérable style marotique, dans ce style bigarré et grimaçant, où l'on allie monstrueusement le trivial et le sublime, le sérieux et le comique, le langage de *Rabelais*, celui de *Villon*, et celui de nos jours; à la bonne heure qu'un laid visage se couvre de ce masque. Rien n'est si rare que le beau naturel : c'est un don que vous avez; tirez-en donc, mon cher ami, tout le parti que vous pouvez, il ne tient qu'à vous. Je vous jure que vous serez supérieur en tout ce que vous entreprendrez; mais ne négligez rien. Je vous donne un bon conseil, après vous avoir donné de bien mauvais exemples. Je me suis mis trop tard à corriger mes ouvrages; je passe actuellement les jours et les nuits à réformer la Henriade, Œdipe, Brutus, et tout ce que j'ai jamais fait; n'attendez pas comme moi; *si non vis sanus, curres*

hydropicus. Je songe à guérir mes maladies; mais vous, prévenez celles qui peuvent vous attaquer. Puisque vous chantez l'étude avec tant d'esprit et de courage, ayez aussi le courage de limer cette production vingt fois; renvoyez-la-moi, et que je vous la renvoye encore. La gloire, en ce métier-ci, est comme le royaume des cieux, *et violenti rapiunt illud*. Que je sois donc votre directeur, pour ce royaume des belles-lettres; vous êtes une belle ame à diriger. Continuez dans le bon chemin, travaillez, je veux que vous fassiez aux belles-lettres et à la France un honneur immortel. *Plutus* ne doit être que le valet de chambre d'*Apollon*; le tarif est bientôt connu, mais une épître en vers est un terrible ouvrage. Je défie vos quarante fermiers généraux de le faire. Adieu, je vous embrasse tendrement; je vous aime comme on aime son fils. Madame *du Châtelet* vous fait les complimens les plus vrais; elle vous écrira, elle vous remercie. 1738.

Allons, qu'un ouvrage qui lui est adressé soit digne de vous et d'elle. Vous m'avez fait trop d'honneur dans cet ouvrage, et cependant je vous rends la vie bien dure. Adieu, je vous souhaite la bonne année. Aimez toujours les arts et Cirey.

1739.

LETTRE LXVI.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, 8 janvier.

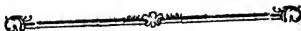
UNE compote de marrons glacés, de cachou, de pastilles et de louis d'or, est arrivée avec tant de mélange, de bruit et de sassement continuels, que la boîte a crevé. Tout ce qui n'est pas en or est en cannelle, et cinq louis se sont échappés dans les batailles; ils ont fui si loin qu'on ne sait où ils sont. Bon voyage à ces messieurs. Quand vous m'enverrez les cinquante suivans, mon cher ami, mettez-les à part bien cachetés, à l'abri des culbutes.

Je vous recommande toujours les *Lezeau*, les d'*Auneuil*, *Villars*, d'*Estaing*, *Clément*, *Arouet*, et autres; il est bon de les accoutumer à un payement exact, et de ne pas leur laisser contracter de mauvaises habitudes. — Je vous demande pardon, mon cher ami; mais ma délégation est un droit, et ce serait l'infirmer que de la soumettre au prince de *Guise*. Point de politesses

dangereuses, même envers les altesses. 1739.

Au chevalier de *Mouhi*, encore cent francs et mille excuses; encore deux cents et deux mille excuses à *Prault* fils. Un louis d'or à d'*Arnaud*, sur le champ.

J'ai pardonné à *Demoulin*, je pardonne encore à *Jore*; le premier est repentant, le second a donné son désistement à M. *Heraul*; il a avoué ce que j'avais deviné. Il est pauvre, je ferai quelque chose pour lui. Je suis un peu malade, mais je vous aime comme si je me portais bien.



LETTRE LXVII.

A M. THIRIOT.

7 janvier.

Pourquoi avez-vous écrit une lettre et peu convenable à madame *du Châtelet*, dans les circonstances présentes? Au nom de notre amitié, écrivez-lui quelque chose de plus fait pour son cœur. Vous connaissez la fermeté et la hauteur de son caractère; elle regarde l'amitié comme un nœud si sacré, que

la moindre ombre de politique en amitié
1738. lui paraît un crime.

Comment lui dites-vous que vous haïssez les libelles autant que vous aimez la critique, après lui avoir envoyé la lettre manuscrite contre *Moncrif*, les vers contre *Bernard*, contre mademoiselle *Sallé ?* Que voulez-vous qu'elle pense ?

Encore une fois mandez-lui que vous ne balancez pas un moment entre *Desfontaines* et votre ami ; rendez gloire à la vérité. Non, vous n'avez point oublié le titre du libelle de *Desfontaines* ; il était intitulé Apologie du sieur *Voltaire*. Elle en a ici la preuve dans deux de vos lettres ; nous en avons parlé dans votre dernier voyage. Paraître reculer, paraître se rétracter avec elle, c'est un outrage. Hélas ! c'en serait un de ne pas engager le combat pour son ami. Que sera-ce de fuir dans la bataille ?

Des amis de deux jours brûlent de prendre ma défense, et vous m'abandonnerez, tendre ami de vingt-cinq ans ! vous donnerez à M. de *Richelieu* le sujet de dire encore que je suis décrié par vous-même ! Que dira le Prince royal ? que diront ceux qui savent aimer ?

1739.

Peut-être qu'à souper chez Laïs ou Catulle,
Cet examen profond passe pour ridicule.

Mais, mon ami, n'est-on fait que pour souper? ne vit-on que pour soi? n'est-il pas beau de justifier son goût et son cœur en justifiant son ami?

Dites-moi tout naturellement si vous avez envoyé le libelle au Prince royal. Cela est d'une importance extrême. Parlez à M. d'*Argenson*, dites-lui les choses les plus tendres pour moi. Voyez M. d'*Argental*. Ecrivez au Prince que je suis malade, et comptez sur votre ami pour jamais.



LETTRE LXVIII.

A M. BERGER.

A Cirey, le 9 janvier.

MON cher ami une nièce que j'ai mariée, a passé sept mois sans m'écrire, et au bout de ce temps elle me demande pardon. Je lui réponds en termes honnêtes, en l'envoyant faire... avec ses pardons; car je ne suis point tyran,

1739. et si je suis aimé, je crois tous les devoirs remplis. Venons à l'application; il est vrai que vous ne m'avez point marié; mais il y a long-temps que je ne vous ai écrit. Envoyez-moi faire.... et aimez-moi.

Grand merci de vos anecdotes. Rassemblez tout ce que vous pourrez, et si vous voulez un jour conduire l'impression du beau Siècle de *Louis XIV*, ce sera pour vous fortune et gloire.

Je remercie l'abbé *Desfontaines* de s'être si bien démasqué, et d'avoir aussi démasqué *Rousseau*; quand je l'aurais payé pour me servir, il n'aurait pu mieux faire.

Mais il y a un trait qui demande une très-grande attention, et qui me ferait un tort irréparable, si je laissais sur cela le moindre doute; car le doute, en ce cas, est une honte certaine. Il ose avancer que mon ami *Thiriot* me désavoue sur l'article du libelle fait contre moi, dans le temps de bicêtre. M. *Thiriot* est, je ne dis pas trop mon ami, je dis trop homme de bien, pour désavouer ses paroles et sa signature, pour démentir ce qu'il m'a écrit vingt fois, ce que j'ai entre les mains, et que je suis forcé de produire. La crainte que

lui peut inspirer l'abbé *Desfontaines* ne sera pas assez forte pour qu'il abandonne la vérité et l'amitié, pour qu'il se déshonore, et pour qui? pour un scélérat qui a fait à M. *Thiriot* même les plus sanglans outrages dans son Dictionnaire néologique. 1739.

Je vous prie d'aller voir les jesuites, le père *Brumoi* surtout. Il vous recevra bien, et comme vous le méritez; qu'il vous montre Mérope. Assurez-le de mon estime, et de mon amitié, et de ma reconnaissance. Dites-lui que je lui écrirai incessamment. Il aime *Rousseau*, mais il aime encore plus la vérité et la paix. Il me paraît un homme d'un grand mérite. Mettez au net en sa présence les procédés de *Rousseau* et les miens; faites-lui sentir que, depuis cinquante ans, *Rousseau* a déchiré maîtres, bienfaiteurs, amis, tous les gens de lettres, et que je suis le dernier à qui il a fait la guerre. Je sais me venger, mais je sais pardonner. J'ai eu des occasions d'exercer ma juste vengeance; qu'on m'en donne de montrer que je peux oublier l'injure. Assurez surtout les jésuites d'une vérité qu'ils doivent savoir, c'est qu'il n'est pas dans ma manière d'être d'oublier mes maîtres et ceux qui m'ont élevé.

1739. Dites, je vous prie, à M. *Ortolani*, qu'il passe par Bar-sur-Aube en allant à Turin; nous l'enverrons chercher. Il faut qu'il ait vu madame la marquise *du Châtelet*. Il faut qu'il puisse dire qu'il a vu à Cirey l'honneur de son sexe et l'admiration du nôtre. Ecrivez-moi tout ce que vous savez, tout ce que je dois savoir, et comptez sur une discrétion égale à mon amitié et à ma paresse. Adieu.



LETTRE LXIX.

A M. LE DUC DE RICHELIEU.

A Cirey, ce 12 janvier.

Il a mille vertus, et n'a point eu de vices,
Il était sous Louis de toutes ses délices,
Et la ſeptimanie a vu ce même Othon
Gouverner en César et juger en Caton;
Courtisan dans Versaille et monarque en province,
De parfait courtisan il s'est montré grand prince,
Et goûtant le présent, prévoyant l'avenir,
Sut faire également ſa cour et la tenir.

Il y a peu de choses, monsieur le Duc, à changer dans les vers de *Corneille* pour

pour faire votre caractère; et c'était à son pinceau qu'il appartenait de vous peindre, j'entends pour l'élévation de votre ame; car pour tout le reste prenez, s'il vous plaît, *La Fontaine* et quelquefois même l'*Aretin*. Pour moi chétif, je prends la liberté de vous envoyer pour vos étrennes un petit catéchisme qui convient fort à votre honnête façon de penser. La Dévotion aisée du père *Lemoine* m'a donné le sujet, et toute votre vie en fait l'application. L'ouvrage a été fait pour un grand prince qui pense comme vous sur tout, et qui règnera un jour, comme vous règneriez si la fortune avait été pour vous aussi loin que la nature. La seule différence présente entre ce prince et vous, c'est qu'il m'écrit souvent, et cette différence est accablante; mais point de reproches; ne pensez pas, monsieur le Duc, que je me plaigne, ni même que je veuille que, dans la rapidité des affairés, des devoirs et des plaisirs, vous perdiez du temps à m'écrire. Dites-moi une fois par an, *je vous aime et je vous aimerai;* cela suffira. Un mot de vous me reste dans le cœur une année pour le moins.

1739.

Non, encore une fois, ne m'écrivez

point, mais continuez à être *Othon.*
1739. Votre gloire m'enchante, et mon cœur se joint à tous ceux que vous charmez.

Je vous en dis autant, Princesse adorable (1), née pour plaire aux grands comme aux petits, vous dont la passion dominante, après l'amour de votre mari, est celle de faire du bien.

Il y a dans le paradis terrestre de Cirey une personne qui est un grand exemple des malheurs de ce monde, et de la générosité de votre ame; c'est madame de *Grafigni.* Son sort me ferait verser des larmes si elle n'était pas aimée de vous. Mais avec cela qu'a-t-elle désormais à craindre? Elle ira, dit-on, à Paris; elle sera à portée de vous faire sa cour; et après Cirey, il n'y a que ce bonheur-là. Régnez en Languedoc, régnez par-tout, Madame, et daignez dire, en lisant cette lettre : J'ai outre mes sujets un esclave idolâtre qui s'appelle *Voltaire.*

---

(1) Madame de *Richelieu*, princesse de *Guise.*



1739.

LETTRE LXX.

A M. HELVETIUS.

A Cirey, ce 21 janvier.

Ce que j'apprends est-il possible ? Belle ame née pour faire plaisir, et qui agissez comme vous pensez, vous êtes allé, et vous avez encore retourné chez ce *Saint-Hyacinthe ! Generose puer*, ne profanez pas votre vertu avec ce monstre. C'en est trop, mon cœur est pénétré de vos soins. Si vous saviez ce que c'est que *Saint-Hyacinthe*, vous auriez eu horreur de lui parler. Je ne l'ai connu qu'en Angleterre, où je lui ai fait l'aumône ; il la recevait de qui voulait ; il prenait jusqu'à un écu. Il s'était échappé de la Hollande où il avait volé le libraire *Catuffe*, son beau-frère ; et il n'avait auprès de moi d'autre recommandation que de m'avoir déchiré dans plusieurs libelles. Il avait eu part au Journal littéraire où il m'avait maltraité ; mais je l'ignorais, et il se donnait pour l'auteur de Matanasius ; ce qui fesait que je lui pardonnais ses anciens

1739. péchés. Se faire honneur du Matanasius, qui était de MM. de *Sallengre* et *s'Gravesende*, etc. était la moindre de ses fourberies. Il se servit à Londres de l'argent de mes charités, et de celui que je lui avais procuré, pour imprimer un libelle contre la Henriade ; enfin, mon laquais le surprit me volant des livres, et le chassa de chez moi avec quelques bourrades. Je ne l'ai jamais revu, jamais je n'ai proféré son nom. Je sais seulement qu'il a volé en dernier lieu feu madame de *Lambert*, et que ses héritiers en savent des nouvelles. Enfin, voilà l'homme qui, dans un libelle impertinent et digne de la plus vile canaille, ose m'insulter avec tant d'horreur. C'est trop s'abaisser, mon cher ami, d'exiger une satisfaction d'un scélérat qui ne doit me satisfaire qu'une torche à la main, ou sous le bâton. Evitez ce malheureux qui souillerait l'air que vous respirez.

Je vous avoue que mon cœur est saisi quand je vois les belles-lettres déshonorées à ce point ; mais aussi que vous me consolez ! Venez donc à Cirey avant que nous partions pour la Flandre ; j'espère qu'un jour nous nous reverrons tous dans le beau palais digne d'*Emilie*.

Il est voisin de votre bureau des fermes, mais nos cœurs seront bien plus près de vous. Dites donc quand vous viendrez, aimable enfant ? 1739.



LETTRE LXXI.

A M. DE CIDEVILLE.

25 février.

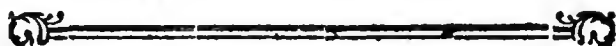
MON cher ami, eh quoi, malgré votre sagesse, vous tâtez aussi de l'amertume de cette vie ! Ne pourrai-je verser une goutte de miel dans ce calice? Nous sommes bien éloignés, mais l'amitié rapproche tout. M. de *Lezeau* me doit environ mille écus, accommodez-vous-en sans façon ; je vous ferai le transport ; envoyez-moi le modèle. Si j'avais plus, je vous offrirais plus.

Mérope est trop heureuse. Puisse-t-elle vous amuser ! J'aime mieux qu'un ami en ait les prémices, que de les donner au parterre.

Je suis accablé de maladies, de calomnies, de chagrins ; mais enfin je vis dans le sein de l'amitié, loin des hommes cruels, envieux et trompeurs.

1739. *Cideville*, mon cher *Cideville* m'aime toujours ; je suis consolé.

Pardon de vous dire si peu de choses; mon cœur est plein, et je voudrais le répandre avec vous ; je voudrais passer un jour entier à vous écrire, mais les affaires, les travaux m'emportent ; je n'ai pas un moment ; et l'homme du monde qui vous aime le mieux est celui qui vous écrit le moins. L'adorable *Emilie* vous fait mille complimens.



LETTRE LXXII.

A M. HELVETIUS.

A Cirey, 25 février.

MON cher ami, l'ami des Muses et de la vérité, votre épître est pleine d'une hardiesse de raison bien au-dessus de votre âge, et plus encore de nos lâches et timides écrivains qui riment pour leurs libraires, qui se resserrent sous le compas d'un censeur royal envieux ou plus timide qu'eux. Misérables oiseaux à qui on rogne les aîles, qui veulent s'élever, et qui retombent en se cassant les jambes ! Vous avez un génie mâle, et vo-

tre ouvrage étincelle d'imagination. J'aime mieux quelques-unes de vos sublimes fautes que les médiocres beautés dont on nous veut affadir. Si vous me permettez de vous dire en général ce que je pense pour les progrès qu'un si bel art peut faire entre vos mains, je vous dirai : Craignez, en atteignant le grand, de sauter au gigantesque ; n'offrez que des images vraies, et servez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite règle infaillible pour les vers, la voici. Quand une pensée est juste et noble, il n'y a encore rien de fait ; il faut voir si la manière dont vous l'exprimez en vers serait belle en prose ; et si votre vers, dépouillé de la rime et de la césure, vous paraît alors chargé d'un mot superflu ; s'il y a dans la construction le moindre défaut ; si une conjonction est oubliée ; enfin, si le mot le plus propre n'est pas employé, ou s'il n'est pas à sa place, concluez alors que l'or de cette pensée n'est pas bien enchâssé. Soyez sûr que des vers qui auront l'un de ces défauts ne se retiendront jamais par cœur, ne se feront point relire ; et il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit et qu'on retient malgré soi. Il y en a beaucoup de cette

1739.

1739. espèce dans votre épître, tels que personne n'en peut faire à votre âge, et tel qu'on en fesait il y a cinquante ans. Ne craignez donc point d'honorer le Parnasse de vos talens ; ils vous honoreront sans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs ; et puis voilà de plaisans devoirs ! Les fonctions de votre état ne sont-elles pas quelque chose de bien difficile pour une ame comme la vôtre ? Cette besogne se fait comme on règle la dépense de sa maison et le livre de son maître-d'hôtel. Quoi, pour être fermier général, on n'aurait pas la liberté de penser ! Eh, morbleu, *Atticus* était fermier général, les chevaliers romains étaient fermiers généraux, et pensaient en romains. Continuez donc, *Atticus*.

Je vous remercie tendrement de ce que vous avez fait pour d'*Arnaud*. J'ose vous recommander ce jeune homme comme mon fils ; il a du mérite, il est pauvre et vertueux, il sent tout ce que vous valez, il vous sera attaché toute sa vie. Le plus beau partage de l'humanité, c'est de pouvoir faire du bien ; c'est ce que vous savez et ce que vous pratiquez mieux que moi. Madame *du Châtelet* vous remerciera des éloges

qu'elle mérite, et moi je passerai ma vie à me rendre moins indigne de ceux que vous m'adressez. Pardon de vous écrire en vile prose, mais je n'ai pas un instant à moi. Les jours sont trop courts. Adieu ; quand pourrai-je en passer quelques-uns avec vous ! Buvez à ma santé avec *xx Montigny*. Est-il vrai que la Philosophie de *Newton* gagne un peu ? 1739.



LETTRE LXXIII.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Cirey, le 26 de février.

O nouvelle effroyable ! ô tristesse profonde !
Il était un héros nourri par les vertus,
L'espérance, l'idole, et l'exemple du monde :
Dieu ! peut-être il n'est plus.

Quel envieux démon, de nos malheurs avide,
Dans ces jours fortunés tranche un destin si beau !
A mes yeux égarés quelle affreuse Euménide
Vient ouvrir ce tombeau !

Descendez, accourez du haut de l'Empirée,
Dieu des arts, Dieu charmant, mon éternel appui,
Vertus qui présidez à son ame éclairée,
Et que j'adore en lui.

Descendez, refermez cette tombe entr'ouverte;
1739. Arrachez la victime aux destins ennemis:
Votre gloire en dépend, sa mort est votre perte:
Conservez votre fils.

Jusqu'au trône enflammé de l'empire céleste
La Terre a fait monter ces douloureux accens:
Grand Dieu! si vous m'ôtez cet espoir qui me reste,
Sappez mes fondemens.

Vous le savez, grand DIEU! languissante, affaiblie
Sous le poids des forfaits, je gémis de tout temps;
Fédéric me console, il vous réconcilie
Avec mes habitans.

Le Ciel entend la Terre, il exauce ses plaintes;
Minerve, la Santé, les Grâces, les Amours
Revolent vers mon prince et dissipent nos craintes
En assurant ses jours.

Rival de Marc-Aurèle, ame héroïque et tendre,
Ah! si je peux former le désir et l'espoir
Que de mes jours encor le fil puisse s'étendre,
Ce n'est que pour vous voir.

Je suis né malheureux: la détestable envie,
Le zèle impérieux des dangereux dévots,
Contre les jours usés de ma mourante vie,
Arment la main des sots.

Un lâche me trahit, un ingrat m'abandonne;
Il rompt de l'amitié le voile décevant:
Misérables humains, ma douleur vous pardonne;
Fédéric est vivant.

Il les faut excuser, Monseigneur, ces vers sans esprit, que le cœur seul a dictés au milieu de la crainte où je suis

encore de votre danger, dans le même temps que j'avais la joie d'apprendre votre résurrection de votre propre main. 1739.

Votre Altesse royale est donc comme le cigne du temps passé ; elle chante au bord du tombeau. Ah! Monseigneur, que vos vers m'ont rassuré! On a bien de la vie quand l'esprit fait de ces choses-là après une crampe dans l'estomac. Mais, Monseigneur, que de bontés à la fois! Je n'ai de protecteurs que vous et *Emilie*. Non-seulement votre Altesse royale daigne m'aimer, mais elle veut encore que les autres m'aiment. Eh, qu'importent les autres! Après tout, je n'aurai pas la malheureuse faiblesse de rechercher le suffrage de *Vadius*, quand je suis honoré des bontés de *Fédéric*; mais le malheur est que la haine implacable des *Vadius* est souvent suivie de la persécution des *Séjans*.

Je suis en France parce que madame *du Châtelet* y est; sans elle il y a longtemps qu'une retraite plus profonde me déroberait à la persécution et à l'envie. Je ne hais point mon pays; je respecte et j'aime le gouvernement sous lequel je suis né; mais je souhaiterais seulement pouvoir cultiver l'étude avec plus de tranquillité et moins de crainte.

Si l'abbé *Desfontaines* et ceux de sa
1739. trempe qui me persécutent, se contentaient de libelles diffamatoires, encore passe; mais il n'y a point de ressorts qu'ils ne fassent jouer pour me perdre. Tantôt ils font courir des écrits scandaleux, et me les imputent; tantôt des lettres anonymes aux ministres, des histoires forgées à plaisir par *Rousseau*, et consommées par *Desfontaines*; de faux dévots se joignent à eux, et couvrent du zèle de la religion leur fureur de nuire. Tous les huit jours je suis dans la crainte de perdre la liberté ou la vie; et languissant dans une solitude, et dans l'impuissance de me défendre, je suis abandonné par ceux mêmes à qui j'ai fait le plus de bien, et qui pensent qu'il est de leur intérêt de me trahir. Du moins un coin de terre dans la Hollande, dans l'Angleterre, chez les Suisses, ou ailleurs, me mettrait à l'abri et conjurerait la tempête; mais une personne trop respectable a daigné attacher sa vie heureuse à des jours si malheureux : elle adoucit tous mes chagrins, quoiqu'elle ne puisse calmer mes plaintes.

Tant que j'ai pu, Monseigneur, j'ai caché à votre Altesse royale la douleur

de ma situation, malgré la bonté qu'elle avait elle-même d'en plaindre l'amertume : je voulais épargner à cette ame généreuse des idées si désagréables ; je ne songeais qu'aux sciences qui sont vos délices ; j'oubliais l'auteur que vous daignez aimer ; mais enfin ce serait trahir son protecteur de lui cacher sa situation. La voilà telle qu'elle est. *Horace* dit : 1739.

Durum, sed levius fit patientiâ.

et moi je dis :

Durum, sed levius fit per Federicum.

Votre Altesse royale promet encore sa protection pour les affaires que madame *du Châtelet* doit discuter vers les confins de votre souveraineté. Elle vous en remercie, Monseigneur ; il n'y a qu'elle qui puisse exprimer le prix de vos bienfaits. Sera-t-il possible que votre Altesse royale soit en Prusse quand nous serons près de Clèves ? J'espère au moins que nous y serons si long-temps qu'enfin nous y verrons *salutare meum.*

Je suis avec un profond respect, etc.

1739.

LETTRE LXXIV.

A M. DE LA NOUE,

Auteur de la tragédie de Mahomet II.

3 avril.

VOTRE tragédie, Monsieur, est arrivée à Cirey, comme les *Koënig*, les *Bernoulli* en partaient. Les grandes vérités nous quittent; mais à leur place les grands sentimens et de beaux vers, qui valent bien des vérités, nous arrivent. Je crois que vous êtes le premier parmi les modernes qui ayez été à la fois acteur et auteur tragique; car *Latuillerie*, qui donna Hercule et Soliman sous son nom, n'en était pas l'auteur; et d'ailleurs ces deux pièces sont comme si elles n'avaient point été. Connaissez-vous l'épitaphe de ce *Latuillerie*?

Ci gît un Fiacre nommé Jean,
Qui croyait avoir fait Hercule et Soliman.

Le double mérite d'être (si on ose le dire) peintre et tableau à la fois, n'a

été en honneur que chez les anciens Grecs, chez cette nation heureuse de qui nous tenons tous les arts, qui savait récompenser et honorer tous les talens, que nous n'estimons et n'imitons pas assez. Votre ouvrage étincelle de vers de génie et de traits d'imagination : c'est presque un nouveau genre. Il ne faut sans doute rien de trop hardi dans les vers d'une tragédie ; mais aussi les Français n'ont-ils pas souvent été un peu trop timides ? A la bonne heure qu'un courtisan poli, qu'une jeune princesse ne mettent dans leurs discours que de la simplicité et de la grâce ; mais il me semble que certains héros étrangers, des asiatiques, des américains, des turcs peuvent parler sur un ton plus fier, plus sublime : *major è longinquo*. J'aime un langage hardi, métaphorique, plein d'images, dans la bouche de *Mahomet II*, comme dans *Mahomet le prophète*. Ces idées superbes sont faites pour leurs caractères : c'est ainsi qu'ils s'exprimaient eux-mêmes. On prétend que le conquérant de Constantinople, en entrant dans Sainte-Sophie qu'il venait de changer en mosquée, récita deux vers sublimes du persan *Sadi* : *Le palais impérial est*

1739.

1739. *tombé; les oiseaux qui annoncent le carnage ont fait entendre leurs cris sur les tours de Constantin.*

On a beau dire que ces beautés de diction sont des beautés épiques, ceux qui parlent ainsi ne savent pas que *Sophocle* et *Euripide* ont imité le style d'*Homère*. Ces morceaux épiques, entremêlés avec art parmi des beautés plus simples, sont comme des éclairs qu'on voit quelquefois enflammer l'horizon et se mêler à la lumière douce et égale d'une belle soirée. Toutes les autres nations aiment, ce me semble, ces figures frappantes. Grecs, Latins, Arabes, Italiens, Anglais, Espagnols, tous nous reprochent une poësie un peu trop prosaïque. Je ne demande pas qu'on outre la nature, je veux qu'on la fortifie et qu'on l'embellisse. Qui aime mieux que moi les pièces de l'illustre *Racine?* qui les sait plus par cœur? Mais serais-je fâché que *Bajazet*, par exemple, eût quelquefois un peu plus de sublime?

Je vous demande, Monsieur, si au style, dans lequel tout le rôle de ce turc est écrit, vous reconnaissez autre chose qu'un français qui appelle sa turque Madame, et qui s'exprime avec

élégance et avec douceur? Ne désirez-vous rien de plus mâle, de plus fier, de plus animé dans les expressions de ce jeune ottoman qui se voit entre *Roxane* et l'empire, entre *Atalide* et la mort? C'est à peu près ce que *Pierre Corneille* disait à la première représentation de Bajazet à un vieillard qui me l'a raconté: Cela est tendre, touchant, bien écrit; mais c'est toujours un français qui parle. Vous sentez bien, Monsieur, que cette petite réflexion ne dérobe rien au respect que tout homme qui aime la langue française doit au nom de *Racine*. Ceux qui désirent un peu plus de coloris à *Raphaël* et au *Poussin* ne les admirent pas moins. Peut-être qu'en général cette maigreur, ordinaire à la versification française, ce vide de grandes idées, est un peu la suite de la gêne de nos phrases et de notre rime. Nous avons besoin de hardiesse, et nous ne devrions rimer que pour les oreilles. Il y a vingt ans que j'ose le dire. Si un vers finit par le mot *terre*, vous êtes sûr de voir *la guerre* à la fin de l'autre: cependant prononce-t-on *terre* autrement que *père* et *mère?* prononce-t-on *sang* autrement que *camp?* Pourquoi donc craindre de faire rimer aux yeux ce qui rime aux oreilles? On

1739.

1739. doit songer, ce me semble, que l'oreille n'est juge que des sons et non de la figure des caractères. Il ne faut point multiplier les obstacles sans nécessité, car alors c'est diminuer les beautés. Il faut des lois sévères et non un vil esclavage. Les Anglais pensent ainsi. Mais de peur d'être trop long, je ne vous en dirai pas davantage sur le style; j'ai d'ailleurs trop de choses à vous dire sur le sujet de votre pièce. Je n'en sais point qui fût plus difficile à manier; il n'était conforme ni à l'histoire ni à la nature.

Un moine nommé *Bandelli* s'est avisé de défigurer l'histoire du grand *Mahomet II* par plusieurs contes incroyables; il y a mêlé la fable de la mort d'*Irène*, et vingt écrivains l'ont copié. Cependant il est sûr que jamais *Mahomet* n'eut de maîtresse connue des chrétiens sous ce nom d'*Irène*; que jamais les janissaires ne se révoltèrent contre lui, ni pour sa femme, ni pour aucun autre sujet; et que ce prince, aussi prudent, aussi savant et aussi politique qu'il était intrépide, était incapable de commettre cette action d'un imbécille forcené que nos histoires lui reprochent si ridiculement. Il faut mettre ce conte avec celui

des quatorze icoglans auxquels on prétend qu'il fit ouvrir le ventre pour savoir qui d'eux avait mangé ses figues ou ses melons. Les nations subjuguées imputent toujours des choses horribles et absurdes à leurs vainqueurs : c'est la vengeance des sots et des esclaves. 1739.

L'Histoire de *Charles XII* m'a mis dans la nécessité de lire quelques ouvrages historiques concernant les Turcs. J'ai lu entre autres depuis peu l'Histoire ottomane du prince *Cantimir*, vaivode de Moldavie, écrite à Constantinople. Il ne daigne ni lui, ni aucun auteur turc ou arabe, parler seulement de la fable d'*Irène* : il se contente de représenter *Mahomet* comme le plus grand-homme et le plus sage de son temps. Il fait voir que *Mahomet*, ayant pris d'assaut par un mal-entendu la moitié de Constantinople, et ayant reçu l'autre à composition, observa religieusement le traité, et conserva même la plupart des églises de cette autre partie de la ville, lesquelles subsistèrent trois générations après lui.

Mais qu'il eût voulu épouser une chrétienne, qu'il l'eût égorgée, etc., voilà ce qui n'a jamais été imaginé de son temps. Ce que je dis ici, je le dis

1739. en historien, non en poëte. Je suis très-loin de vous condamner. Vous avez suivi le préjugé reçu, et un préjugé suffit pour un peintre et pour un poëte. Où en seraient *Virgile* et *Homère*, si on les avait chicanés sur les faits ? Une fausseté qui produit au théâtre une belle situation, est préférable en ce cas à toutes les archives de l'univers, etc.



LETTRE LXXV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

Le 16 d'avril.

J'APPRENDS avec bien du chagrin que le meilleur protecteur que j'aye à Paris, celui qui m'encourage davantage, et à qui je suis le plus redevable, va faire les affaires du roi très-chrétien dans la triste cour du Portugal, et contreminer les Anglais au lieu de me défendre contre l'abbé *Desfontaines*. Mon protecteur, mon ancien camarade de collége, monsieur l'ambassadeur, je suis au désespoir que vous partiez. Ma lettre, pour un homme dont je n'ai nul sujet de me louer, vous a donc paru bien ; et vous

me croyez si politique que vous me proposez tout d'un coup pour aller amuser le futur roi de Prusse. Si j'étais homme à prétendre à l'une de ces places-là, ce serait surement auprès de ce prince que j'en briguerais une. 1739.

Vous avez lu, Monsieur, une de ses lettres; vous avez été sensiblement touché d'un mérite si rare. Connaissez-le donc encore plus à fond : en voici une autre que j'ai l'honneur de vous confier; vous verrez à quel point ce prince est homme. Malgré l'excès de ses bontés et de son mérite, je ne quitterais pas un moment les personnes à qui je suis attaché, pour l'aller trouver. J'aime bien mieux dire : *Emilie* ma souveraine, que le roi mon maître.

Si jamais il est roi, et que M. *du Châtelet* puisse être envoyé auprès de lui avec un titre honorable et convenable, à la bonne heure. En ce cas, je verrais le modèle des rois; mais en attendant je resterai avec le modèle des femmes.

Je n'osais vous envoyer le Mémoire que j'ai composé depuis peu, parce que je craignais de vous commettre; mais il me paraît si mesuré, que je crois que je vous l'enverrais, fussiez-vous M. *Hérault*. Enfin, vous me l'ordonnez

1739. par votre lettre à M. *du Châtelet*, et j'obéis. Daignez en juger : *quidquid ligaveris et ego ligabo.*

Maintenant, Monsieur, prenez, s'il vous plaît, des arrangemens pour que je puisse vous amuser un peu à Lisbonne. Je veux payer vos bontés de ma petite monnaie. Je vous enverrai des chapitres de *Louis XIV*, des tragédies, etc. Je suis à vous en vers et en prose, et c'est à vous que je dois dire :

O toi mon support et ma gloire,
Que j'aime à nourrir ma mémoire
Des biens que ta vertu m'a faits,
Lorsqu'en tous lieux l'ingratitude
Se fait une farouche étude
De l'oubli honteux des bienfaits.

C'est le commencement d'une ode; mais peut-être n'aimez-vous pas les odes.

Aimez du moins les sentimens de reconnaissance qui m'attachent à vous depuis si long-temps, et dites à ce chancelier, qui devrait être le seul chancelier, qu'il doit bien m'aimer aussi un peu, quoiqu'il n'écrive guère, et qu'il n'aime pas tant les belles-lettres que son aîné.

Madame *du Châtelet* vous fait les plus tendres complimens ; elle a brûlé les

cartes géographiques qui lui ont prouvé que votre chemin n'est pas par Cirey. 1739.

Adieu, Monsieur; ne doutez pas de ma tendre et respectueuse reconnaissance.



LETTRE LXXVI.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, 25 avril.

Ne parlons plus de *Desfontaines*; je suis mal vengé, mais je le suis (1) : je regrette le temps que j'ai perdu à obte-

---

(1) L'abbé *Desfontaines* avait donné à M. *Hérault*, lieutenant-général de police, ce désaveu : » Je déclare que je ne suis point l'auteur » d'un libelle imprimé qui a pour titre la Voltai- » romanie, et que je le désavoue en son entier, » regardant comme calomnieux tous les faits qui » sont imputés à M. de *Voltaire* dans ce libelle ; » et que je me croirais déshonoré si j'avais eu la » moindre part à cet écrit, ayant pour lui tous » les sentimens d'estime dûs à ses talens, et que » le public lui accorde si justement. Fait à Paris, » ce 4 avril 1739. Signé, *Desfontaines* ». Cette déclaration fut imprimée dans les papiers publics, à l'insçu de M. de *Voltaire*.

nir justice. Je dois oublier cet homme-
1739. là, et songer à réparer le temps perdu. Madame la marquise *du Châtelet* et moi irons bientôt en Flandre. Il nous faudra beaucoup d'argent ; en avons-nous beaucoup ? je vous prie de donner deux cents francs à madame de *Champbonin*, et cela, avec la meilleure grâce du monde. Plus, cent francs au chevalier de *Mouhi*, en lui disant que vous n'en avez pas davantage. Plus, cent francs à ce même chevalier, pour une planche d'estampe qu'il promettra livrer, et qu'il ne livrera peut-être pas. Plus, au même, dix écus pour les nouvelles par lui envoyées. Veut-il deux cents francs par an ? Volontiers, promettez-les-lui de nouveau ; mais à condition d'être un correspondant véridique et infiniment secret. J'aurais mieux aimé mon d'*Arnaud*, mais il n'a pas voulu seulement apprendre à former ses lettres ; donnez-lui vingt-quatre livres ou dix écus, *et nos ama.*

LETTRE

 1739.

LETTRE LXXVII.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Cirey, le 25 avril.

MONSEIGNEUR,

J'AI donc l'honneur d'envoyer à votre Altesse royale la lie de mon vin. Voici les corrections d'un ouvrage qui ne sera jamais digne de la protection singulière dont vous l'honorez. J'ai fait au moins tout ce que j'ai pu; votre auguste nom fera le reste. Permettez encore une fois, Monseigneur, que le nom du plus éclairé, du plus généreux, du plus aimable de tous les princes, répande sur cet ouvrage un éclat qui embellisse jusqu'aux défauts mêmes; souffrez ce témoignage de mon tendre respect, il ne pourra point être soupçonné de flatterie. Voilà la seule espèce d'hommages que le public approuve. Je ne suis ici que l'interprète de tous ceux qui connaissent votre génie. Tous savent que j'en dirais autant de vous, si vous n'étiez pas l'héritier d'une monarchie.

J'ai dédié Zaïre à un simple négociant;
1739. je ne cherchais en lui que l'homme. Il était mon ami, et j'honorais sa vertu. J'ose dédier la Henriade à un esprit supérieur. Quoiqu'il soit prince, j'aime plus encore son génie que je ne révère son rang.

Enfin, Monseigneur, nous partons incessamment, et j'aurai l'honneur de demander les ordres de votre Altesse royale dès que la chicane qui nous conduit, nous aura laissé une habitation fixe. Madame *du Châtelet* va plaider pour de petites terres, tandis que probablement vous plaiderez pour de plus grandes, les armes à la main. Ces terres sont bien voisines du théâtre de la guerre que je crains.

Mantua væ miseræ nimiùm vicina Cremonæ!

Je me flatte qu'une branche de vos lauriers mise sur la porte du château de Beringhen, le sauvera de la destruction. Vos grands grenadiers ne me feront point de mal, quand je leur montrerai de vos lettres. Je leur dirai : *non hic in prœlia veni.* Ils entendent *Virgile*, sans doute, et s'ils voulaient piller, je leur crierais : *barbarus has segetes!* Ils

s'enfuiraient alors pour la première fois. 1739.
Je voudrais bien voir qu'un régiment prussien m'arrêtât ! Messieurs, dirais-je, savez-vous bien que votre prince fait graver ma Henriade, et que j'appartiens à *Emilie*. Le colonel me prierait à souper, mais par malheur je ne soupé point.

Un jour je fus pris pour un espion par les soldats du régiment de Conti; le prince leur colonel vint à passer, et me pria à souper au lieu de me faire pendre. Mais actuellement, Monseigneur, j'ai toujours peur que les puissances ne me fassent pendre au lieu de boire avec moi. Autrefois le cardinal de *Fleuri* m'aimait, quand je le voyais chez madame la maréchale de *Villars*; *altri tempi*, *altre cure*. Actuellement c'est la mode de me persécuter, et je ne conçois pas comment j'ai pu glisser quelques plaisanteries dans cette lettre, au milieu des vexations qui accablent mon ame et des perpétuelles souffrances qui détruisent mon corps. Mais votre portrait, que je regarde, me dit toujours : *Macte animo.*

Durum, sed levius fit patientiâ,
Quidquid corrigere est nefas.

1739. J'ose exhorter toujours votre grand génie à honorer *Virgile* dans *Nisus* et dans *Euryalus*, et à confondre *Machiavel*. C'est à vous à faire l'éloge de l'amitié. C'est à vous de détruire l'infame politique qui érige le crime en vertu. Le mot politique signifie, dans son origine primitive, *citoyen*, et aujourd'hui, grâce à notre perversité, il signifie *trompeur de citoyens*. Rendez-lui, Monseigneur, sa vraie signification. Faites connaître, faites aimer la vertu aux hommes.

Je travaille à finir un ouvrage que j'aurai l'honneur d'envoyer à votre Altesse royale dès que j'aurai reposé ma tête. Votre Altesse royale ne manquera pas de mes frivoles productions, et tant qu'elles l'amuseront, je suis à ses ordres.

Madame la marquise *du Châtelet* joint toujours ses hommages aux miens.

Je suis, avec le plus profond respect et la plus grande vénération,

Monseigneur, etc.

 1739.

LETTRE LXXVIII.

A M. HELVETIUS.

A Enguien, ce 6 juillet.

Je vois, mon charmant ami, que je vous avais écrit d'assez mauvais vers, et qu'*Apollon* n'a pas voulu qu'ils vous parvinssent. Ma lettre était adressée à Charleville, où vous deviez être, et j'avais eu soin d'y mettre une petite apostille, afin que la lettre vous fût rendue en quelque endroit de votre département que vous fussiez. Vous n'avez rien perdu; mais moi j'ai perdu l'idée que vous aviez de mon exactitude. Mon amitié n'est point du tout négligente. Je vous aime trop pour être paresseux avec vous. J'attends, mon bel *Apollon*, votre ouvrage, avec autant de vivacité que vous le faites. Je comptais vous envoyer de Bruxelles ma nouvelle édition de Hollande, mais je n'en ai pas encore reçu un seul exemplaire de mes libraires. Il n'y en a point à Bruxelles, et j'apprends qu'il y en a à Paris. Les libraires de Hollande, qui sont des corsaires

mal-adroits, ont sans doute fait beaucoup de fautes dans leur édition, et craignent que je ne la voie assez tôt pour m'en plaindre et pour la décrier. Je ne pourrai en être instruit que dans quinze jours. Je suis actuellement avec madame *du Châtelet* à Enguien, chez M. le duc d'*Aremberg*, à sept lieues de Bruxelles. Je joue beaucoup au brelan; mais nos chères études n'y perdent rien. Il faut allier le travail et le plaisir. C'est ainsi que vous en usez, et c'est un petit mélange que je vous conseille de faire toute votre vie; car, en vérité, vous êtes né pour l'un et pour l'autre.

1739.

Je vous avoue, à ma honte, que je n'ai jamais lu l'Utopie de *Thomas Morus*; cependant je m'avisai de donner une fête, il y a quelques jours, dans Bruxelles, sous le nom de l'envoyé d'Utopie. La fête était pour madame *du Châtelet*, comme de raison; mais croiriez-vous bien qu'il n'y avait personne dans la ville qui sût ce que veut dire utopie. Ce n'est pas ici le pays des belles-lettres. Les livres de Hollande y sont défendus, et je ne peux pas concevoir comment *Rousseau* a pu choisir un tel asile. Ce doyen des médisans, qui a perdu depuis long-temps l'art de

médire, et qui n'en a conservé que la rage, est ici aussi inconnu que les 1739.
belles lettres. Je suis actuellement dans un château où il n'y a jamais eu de livres que ceux que madame *du Châtelet* et moi nous avons apportés; mais, en récompense, il y a des jardins plus beaux que ceux de Chantilly, et on y mène cette vie douce et libre qui fait l'agrément de la campagne. Le possesseur de ce beau séjour vaut mieux que beaucoup de livres; je crois que nous allons y jouer la comédie; on y lira du moins les rôles des acteurs.

J'ai bien un autre projet en tête; j'ai fini ce Mahomet dont je vous avais lu l'ébauche. J'aurais grande envie de savoir comment une pièce d'un genre si nouveau et si hasardé réussirait chez nos galans Français; je voudrais faire jouer la pièce, et laisser ignorer l'auteur. A qui puis-je mieux me confier qu'à vous? N'avez-vous pas en main cet amis de Paris, qui vous doit tout et qui aime tant les vers? Ne pourriez-vous pas la lui envoyer? ne pourrait-il pas la lire aux comédiens? mais lit-il bien? car une belle prononciation et une lecture pathétique sont une bordure nécessaire au tableau. Voyez, mon cher ami;

donnez-moi sur cela vos réflexions.

1739. Quelle est donc cette madame *Lambert* à qui je dois des complimens ? Vous me faites des amis des gens qui vous aiment ; je serai bientôt aimé de tout le monde.

Adieu. Madame *du Châtelet* vous estime, vous aime ; vous n'en doutez pas. Nos cœurs sont à vous pour jamais ; elle vous a écrit comme moi à Charleville. Adieu ; je vous embrasse du meilleur de mon ame.



LETTRE LXXIX.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 5 septembre.

MON cher ami, je suis bien coupable ; mais comptez que quand on ne vous écrit point, et qu'on ne reçoit point de vos nouvelles, on est bien puni de sa faute. La première chose que je fais en arrivant à Paris, c'est de vous dire combien j'ai tort. Cependant, si je voulais, je trouverais bien de quoi m'excuser ; je vous dirais que j'ai mené une vie errante, et que, dans les mo-

mens de repos que j'ai eus, j'ai travaillé dans l'intention de vous plaire. 1739.
Quoique l'air de Bruxelles n'ait pas la réputation d'inspirer de bons vers, je n'ai pas laissé de reprendre ma lime et mon rabot; et ne me sentant pas encore tout-à-fait apoplectique, j'ai voulu mettre à profit le temps que la nature veut bien encore laisser à mon imagination.

J'étais en beau train, quand un maudit cartésien, nommé *Jean Bannières*, m'est venu harceler par un gros livre contre *Newton*. Adieu les vers : il faut répondre aux hérétiques, et soutenir la cause de la vérité. J'ai donc remis ma lyre dans mon étui, et j'ai tiré mon compas. A peine travaillais-je à ces tristes discussions, que la divine *Emilie* s'est trouvée dans la nécessité de partir pour Paris, et me voilà.

J'ai appris, quelques jours avant mon arrivée en cette bruyante ville, que notre *Linant* avait gagné le prix de l'académie française. Je lui en ai fait mon compliment, et je m'en réjouis avec vous. C'est vous qui l'avez fait poëte, et la moitié du prix vous appartient. J'espère que cet honneur éveillera sa paresse et fortifiera son génie. Il m'a

1739. envoyé son discours dans lequel j'ai trouvé de très-bonnes choses, et surtout ce qui caractérise l'écrivain d'un esprit au-dessus du commun, image et précision. Je lui souhaite de la gloire et de la fortune. J'espère qu'on jouera sa tragédie cet hiver; on dit qu'il l'a beaucoup corrigée. Je n'en sais rien, je ne l'ai point encore vu; je n'ai vu personne. Tout ce que je sais, c'est que s'il travaille et s'il est honnête homme, je lui rends toute mon amitié.

Je vais chercher *Formont* dans le palais de *Plutus;* je vais lui parler de vous. Il n'aura peut-être pas la tête tournée, comme l'ont tous les gens de ce pays-ci, qui ne parlent que de feux d'artifice et de fusées volantes, et d'une *Madame* et d'un *Infant* qu'ils ne verront jamais. Les hommes sont de grands imbécilles! Tout le monde paraît occupé profondément d'une marmotte qui n'est point jolie; mais il faut leur pardonner.

Depuis que le père de la mariée est amoureux, on dit que tout le monde est gai, et qu'il y a du plaisir même à Versailles.

Cimon aima, puis devint galant homme.

Bonjour, mon ancien ami; je vais

courir par cette grande ville, et chercher pour un mois quelque gîte traquille 1739.
où je puisse vous écrire quelquefois. Que dites-vous de *Voltaire* qui a des meubles à Bruxelles, et qui loge en chambre garnie à Paris ? Si vous avez quelques ordres à me donner, adressez-les à l'hôtel de Richelieu. Je vous embrasse tendrement.



LETTRE LXXX.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

Paris, septembre.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu à Paris les deux plus grandes consolations dont j'avais besoin dans cette ville immense, où règnent le bruit, la dissipation, l'empressement inutile de chercher ses amis qu'on ne trouve point; où l'on ne vit pas pour soi-même; où l'on se trouve tout d'un coup enveloppé dans vingt tourbillons, plus chimériques que ceux de *Descartes*, et moins faits pour conduire au bonheur que les absurdités cartésiennes ne font

connaître la nature. Mes deux consola-
1739. tions, Monseigneur, sont les deux lettres dont votre Altesse royale m'a honoré, du 9 et du 15 auguste, qui m'ont été renvoyées à Paris. Il a fallu d'abord en arrivant répondre à beaucoup d'objections que j'ai trouvées répandues à Paris contre les découvertes de *Newton*. Mais ce petit devoir dont je me suis acquitté ne m'a point fait perdre de vue ce Mahomet dont j'ai déjà eu l'honneur d'envoyer les prémices à votre Altesse royale. Voici deux actes à la fois. Si j'avais attendu que cela fût digne de vous être présenté, j'aurais attendu trop long-temps. Je les envoie comme une preuve de mon empressement à vous plaire ; et pour meilleure preuve, je vais les corriger. Votre Altesse royale verra si les horreurs que le fanatisme entraîne, y sont peintes d'un pinceau assez ferme et assez vrai. Le malheureux *Séide*, qui croit servir DIEU en égorgeant son père, n'est point un portrait chimérique. Les *Jean Châtels*, les *Cléments*, les *Ravaillacs* étaient dans ce cas, et ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'ils étaient tous dans la bonne foi. N'est-ce donc pas rendre service à l'humanité de distinguer tou-

jours comme j'ai fait la religion de la superstition. Et méritais-je d'être persécuté pour avoir toujours dit, en cent façons différentes, qu'on ne fait jamais de bien à DIEU, en fesant du mal aux hommes? Il n'y a que les suffrages, les bontés et les lettres de votre Altesse royale, qui me soutiennent contre les contradictions que j'ai essuyées dans mon pays. Je regarde ma vie comme la fête de *Damoclès* chez *Denis*. Les lettres de votre Altesse royale et la société de madame la marquise *du Châtelet* sont mon festin et ma musique. 1739.

Mais de la persécution
Le fer, suspendu sur ma tête,
Corrompt les plaisirs de la fête
Que, dans le palais d'Apollon,
Le divin Fédéric m'apprête;
Sans cela, ma muse, enhardie
Par vos héroïques chansons,
Prendrait une nouvelle vie,
Et mêlerait de nouveaux sons
Aux concerts de votre harmonie:
Mais, quoi! sous la serre cruelle
De l'impitoyable vautour,
Voit-on la tendre Philomèle
Chanter les plaisirs et l'amour?

1739. A peine suis-je arrivé à Paris, qu'on a été dire à l'oreille d'un grand ministre que j'avais composé l'histoire de sa vie, et que cette histoire critique allait paraître dans les pays étrangers. Cette calomnie a été bientôt confondue, mais elle pouvait porter coup. Votre Altesse royale sait ce que c'est que le pouvoir despotique, et elle n'en abusera jamais; mais elle voit quel est l'état d'un homme qu'un seul mot peut perdre. C'est continuellement ma situation. Voilà ce que m'ont valu vingt années consumées à tâcher de plaire à ma nation, et quelquefois peut-être à l'instruire. Mais, encore une fois, votre Altesse royale m'aime, et je suis bien loin d'être à plaindre; elle daigne faire graver la Henriade; quel mal peut-on me faire qui ne soit au-dessous d'un tel honneur? Je viens d'acheter un Machiavel complet exprès pour être plus au fait de la belle réfutation que j'attends avec ce que vous allez en écrire; je ne crois pas qu'il y en ait jamais de meilleure réfutation que votre conduite. Les hommes semblent tous occupés à présent à se détruire, et depuis le Mogol jusqu'au détroit de Gibraltar, tout est en guerre; on croit que la France dansera aussi

dans cette vilaine pyrrique. C'est dans ce temps que votre Altesse royale enseigne la justice avant d'exercer sa valeur. M'est-il permis de lui demander quand je serai assez heureux pour voir ces leçons d'équité et de sagesse? 1739.

J'ai vu les fusées volantes qu'on a tirées à Paris, avec tant d'appareil; mais je voudrais toujours qu'on commençât par avoir un hôtel-de-ville, de belles places, des marchés magnifiques et commodes, de belles fontaines, avant d'avoir des feux d'artifice; je préfère la magnificence romaine à des feux de joie; ce n'est pas que je condamne ceux-ci : à Dieu ne plaise qu'il y ait un seul plaisir que je désapprouve; mais en jouissant de ce que nous avons, je regrette un peu ce que nous n'avons pas.

Votre Altesse royale sait, sans doute, que *Bouchardon* et *Vaucanson* font des chefs-d'œuvres, chacun dans leur genre. *Rameau* travaille à mettre à la mode la musique italienne. Voilà des hommes dignes de vivre sous *Fédéric*; mais je les défie d'en avoir autant d'envie que moi.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, de votre Altesse royale, etc.



LETTRE LXXXI.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, 9 janvier.

1740. MON très-cher ami, depuis le moment où vous m'apparûtes à Paris, j'accompagnai madame de *Richelieu* jusqu'à Langres. Je retournai à Cirey, de Cirey j'allai à Bruxelles; j'y suis depuis plus d'un mois, et si ce mois n'a pas été employé à vous écrire, il l'a été à écrire pour vous, à mon ordinaire. Je n'ai jamais été si inspiré de mes dieux, ou si possédé de mes démons. Je ne sais si les derniers efforts que j'ai faits sont ceux d'un feu prêt à s'éteindre; je vous enverrai ma besogne, mon cher ami, et vous en jugerez.

Vous y verrez du moins un homme que les persécutions ne découragent point, et qui aime assurément les belles-lettres pour elles-mêmes. Elles me seront éternellement chères, quelques ennemis qu'elles m'aient attirés. Cesserai-je d'aimer des fruits délicieux, parce que des serpens ont voulu les infecter de leur venin?

On avait préparé à Paris un petit recueil de la plupart de mes pièces fugitives, mais fort différentes de celles que vous avez; et, en vérité, il fallait bien qu'il en parût enfin une bonne leçon, après toutes les copies informes qui avaient inondé le public dans tant de brochures qui paraissent tous les mois. On avait mis à la tête de cette petite collection, le commencement de mon essai sur le siècle de *Louis XIV*. Si vous ne l'avez pas vu, je vous l'enverrai. Vous jugerez si ce n'est pas l'ouvrage d'un bon citoyen, d'un bon français, d'un amateur du genre-humain, et d'un homme modéré. Je ne connais aucun auteur ultramontain qui ait parlé de la cour de Rome avec plus de circonspection; et j'ose dire que le frontispice de cet ouvrage était l'entrée d'un temple bâti à l'honneur de la vertu et des arts. Les premières pierres de ce temple sont tombées sur moi : la main des sots et des bigots a voulu m'écraser sous cet édifice, mais ils n'y ont pas réussi; et l'ouvrage et moi nous subsisterons. 1740.

Louis XIV donna deux mille écus de pension aux *Pélisson*, aux *Racine*, aux *Despréaux*, aux *Valincourt*, pour

1740. écrire son histoire qu'ils ne firent point. J'ai embrassé à moins de frais un objet plus important, plus digne de l'attention des hommes : l'histoire d'un siècle plus grand que *Louis le grand.* J'ai fait la chose *gratis*, ce qui devait plaire par le temps qui court ; mais le bon marché n'a pas empêché qu'on n'en ait agi avec moi comme si j'étais parmi des Vandales ou des Gépides. Cependant, mon cher ami, il y a encore d'honnêtes gens ; il y a des êtres pensans, des *Emilie*, des *Cideville*, qui empêchent que la barbarie n'ait droit de prescription parmi nous. C'est avec eux que je me console ; ce sont eux qui sont ma récompense.

Que faites-vous, mon cher ami ? êtes-vous à Rouen ou à la campagne, avec les *Tompsons* ou avec les Muses ? Quand vivrons nous ensemble ? car vous savez bien que nous y vivrons. Il faut qu'à la fin le petit nombre des adeptes se rassemble dans un petit coin de terre. Nous y serons comme les bons Israélites en Egypte, qui avaient la lumière pour eux tout seuls, à ce qu'on dit, pendant que la cour de *Pharaon* était dans les ténèbres. Madame *du Châtelet* vous fait les complimens les plus sincères et

les plus vifs. Adieu, mon cher *Cideville*, adieu, jusqu'au premier envoi que je vous ferai de mes bagatelles. 1740.

LETTRE LXXXII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, 26 janvier.

LES infamies de tant de gens de lettres ne m'empêchent point du tout d'aimer la littérature. Je suis comme les vrais dévots qui aiment toujours la religion, malgré les crimes des hypocrites. Je vous avoue que si je suivais entièrement mon goût, je me livrerais tout entier à l'histoire du siècle de *Louis XIV*, puisque le commencement ne vous en a pas déplu; mais je n'y travaillerai point tant que je serai à Bruxelles: il faut être à la source pour puiser ce dont j'ai besoin; il faut vous consulter souvent. Je n'ai point assez de matériaux pour bâtir mon édifice hors de France. Je vais donc m'enfoncer dans les ténèbres de la métaphysique et dans les épines de la géométrie, tant que durera le mal-

1740. heureux procès de madame *du Châtelet*.

J'ai fait ce que j'ai pu pour mettre Mahomet dans son cadre, avant de quitter la poësie; mais j'ai peur que dans cette pièce l'attention à ne pas dire tout ce qu'on pourrait dire, n'ait un peu éteint mon feu. La circonspection est une belle chose, mais en vers elle est bien triste. Etre raisonnable et froid, c'est presque tout un : cela n'est pas à l'honneur de la raison.

Si j'avais de la santé, et si je pouvais me flatter de vivre, je voudrais écrire une histoire de France à ma mode. J'ai une drôle d'idée dans la tête; c'est qu'il n'y a que des gens qui ont fait des tragédies qui puissent jeter quelque intérêt dans notre histoire sèche et barbare. *Mézerai* et *Daniel* m'ennuient; c'est qu'ils ne savent ni peindre ni remuer les passions. Il faut dans une histoire, comme dans une pièce de théâtre, exposition, nœud et dénouement.

Encore une autre idée. On n'a fait que l'histoire des rois, mais on n'a point fait celle de la nation. Il semble que, pendant quatorze cents ans, il n'y ait eu dans les Gaules que des rois, des ministres et des généraux : mais nos

mœurs, nos lois, nos coutumes, notre esprits, ne sont-ils donc rien? 1740.

Adieu, Monsieur; respect, reconnaissance.

P. S. Pardon; il s'est trouvé une grande figure d'optique sur l'autre feuillet; je l'ai déchiré.



LETTRE LXXXIII.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Bruxelles, le 26 de janvier.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu vos chapitres de l'Anti-Machiavel et votre *ode sur la flatterie*, et votre lettre en vers et en prose que l'abbé de *Chaulieu* ou le comte *Hamilton* vous ont surement dictée. Un prince qui écrit contre la flatterie, est aussi étrange qu'un pape qui écrirait contre l'infaillibilité. *Louis XIV* n'eût jamais envoyé une pareille ode à *Despréaux*; et je doute que *Despréaux* en eût envoyé autant à *Louis XIV*. Toute la grâce que je demande à présent à votre Altesse royale,

1740. c'est de ne pas prendre mes louanges pour des flatteries : tout part du cœur chez moi, approbation de vos ouvrages, remercîmens de vos bontés ; tout cela m'échappe, il faut que vous me le pardonniez.

Je ne suis pas tout à fait exilé, comme on l'a mandé.

Ce vieux madré de cardinal,
Qui vous excroqua la Lorraine,
N'a point de son pays natal
Exclu ma muse un peu hautaine ;
Mais son cœur me veut quelque mal :
J'ai berné la pourpre romaine ;
Du théâtre pontifical
J'ai raillé la comique scène ;
C'est un crime bien capital,
Qui longue pénitence entraîne.

Le fait est pourtant que personne n'a parlé de Rome avec plus de ménagement. Apparemment qu'il n'en fallait point parler du tout. Il y a dans toute cette persécution un excès de ridicule et de radotage, qui fait que j'en ris au lieu de m'en plaindre.

Quand je vois d'un côté la cacade devant Dantzick, l'incertitude dans mille démarches, une guerre heureuse par

hasard, entreprise malgré soi et à laquelle on a été forcé par la reine d'Espagne, la marine négligée pendant dix ans, les rentes viagères abolies et volées malgré la foi publique; et que de l'autre je vois le *sallon d'Hercule* que le bon homme regarde comme son apothéose, je m'écrie : 1740.

Le bon Hercule de Fleuri,
Petit prêtre nonagénaire,
En Hercule s'est fait portraire,
De quoi chacun est ébahi;
Car on sait que le fils d'Alcmène
Près de sa maîtresse fila,
Mais jamais il ne radota
Que sur les rives de la Seine.

Je sais bien que par tout pays on voit de pareilles misères, et même de plus grandes; je sais bien que se tenir chez soi tranquillement et mettre en prison ses généraux qui ont fait ce qu'ils ont pu, et ses plénipotentiaires qui ont fait une paix nécessaire et ordonnee; je sais bien, dis-je, que cela ne vaut pas mieux. *Tutto 'l mondo è fatto come la nostra famiglia.* Je conclus que puisque le monde est ainsi gouverné, il faut que l'Anti-Machiavel paraisse; il faut

1740. un *Hippocrate* en temps de peste. J'ai le chapitre XXXIII, mais je n'ai pas le chapitre XXII, et votre Altesse royale n'a pas apparemment encore travaillé au chapitre XXIV. Je ne sais si elle dira quelques petits mots sur le projet de *cacciare i barbari d'Italia* : il me semble qu'il y a actuellement tant d'honnêtes étrangers en Italie, qu'il paraîtrait assez incivil de les vouloir chasser. Le cardinal *Alberoni* avait un beau projet : c'était de faire un *corps italique* à peu-près sur le modèle du corps germanique. Mais quand on fait de ces projets-là, il ne faut pas être seul de sa bande, ou bien on ressemble à l'abbé de *Saint-Pierre*.

Votre Altesse royale a grand'raison de trouver les *Gresset* et les *Bernard* des paresseux : je leur dirais avec l'autre, au lieu de *vade, piger, ad formicam*; *vade, piger, ad Federicum*. Cependant voilà *Gresset* qui se pique d'honneur, et qui donne une tragédie dont on m'a dit beaucoup de bien ; *Bernard* me récita à Paris un chant de son *Art d'aimer*, qui me paraît plus galant que celui d'*Ovide*.

Pour moi, Monseigneur, je n'ose vous envoyer le cinquième acte de Mahomet,

Mahomet, tant j'en suis mécontent ; 1740.
mais je vous enverrai, si cela vous amuse, la comédie de la Dévote, et ensuite, pour varier, je supplierai instamment votre Altesse royale de jeter les yeux sur la métaphysique de *Newton*, que je compte mettre au-devant d'une nouvelle édition qu'on va faire de mes Elémens.

Je n'ai pas encore eu la consolation de voir mes ouvrages imprimés correctement ; je pourrais profiter de mon séjour à Bruxelles pour en faire une édition ; mais Bruxelles est le séjour de l'ignorance. Il n'y a pas un bon imprimeur, pas un graveur, pas un homme de lettres ; et sans madame *du Châtelet*, je ne pourrais parler ici de littérature. De plus, ce pays-ci est pays d'obédience : il y a un nonce du pape, et point de *Frédéric*.

Madame *du Châtelet* vous présente ses respects. Permettez, Monseigneur, que je joigne mes complimens de condoléance à vos jolis vers sur la goutte de M. de *Keyserling*. Je ne me porte guère mieux que lui, mais l'espérance de voir un jour votre Altesse royale me soutient.

Je suis, etc.

1740.

LETTRE LXXXIV.

Au même.

A Bruxelles, le 10 mars.

Quoi ! tout prêt à tenir les rênes d'un empire,
Vous seul vous redoutez ce comble des grandeurs
Que tout l'univers désire!
Vous ne voyez qu'un père, et vous versez des pleurs!
Grand Dieu! qu'avec amour l'Europe vous contemple,
Vous qui du seul devoir avez rempli les lois,
Vous si digne du trône, et peut-être d'un temple,
Aux fils des souverains vous immortel exemple,
Vous qui serez un jour l'exemple des bons rois!
Hélas! si votre père, en ces momens funestes,
Pouvait lire dans votre cœur;
Dieu! qu'il remercîrait les puissances célestes!
A ses derniers momens quel serait son bonheur!
Qu'il périrait content de vous avoir fait naître!
Qu'en vous laissant au monde, il laisse de bienfaits!
Qu'il se repentirait...· Mais j'en dis trop peut-être;
Je vous admire, et je me tais.

Je ne m'attendais pas, Monseigneur, à cette lettre du 26 février que j'ai reçue le 9 mars : celle-ci partira lundi 14, parce que ce sera le jour de la poste d'Amsterdam.

J'ignore actuellement votre situation, mais je ne vous ai jamais tant aimé et

tant admiré. Si vous êtes roi, vous allez rendre beaucoup d'hommes heureux; si vous restez prince royal, vous allez les instruire. Si je me comptais pour quelque chose, je désirerais pour mon intérêt que vous restassiez dans votre heureux loisir, et que vous pussiez encore vous amuser à écrire de ces choses charmantes qui m'enchantent et qui m'éclairent. Etant roi, vous n'allez être occupé qu'à faire fleurir les arts dans vos Etats, à faire des alliances sages et avantageuses, à établir des manufactures, à mériter l'immortalité. Je n'entendrai parler que de vos travaux et de votre gloire; mais probablement je ne recevrai plus de ces vers agréables, ni de cette prose forte et sublime qui vous donnerait bien une autre sorte d'immortalité, si vous vouliez. Un roi n'a que vingt-quatre heures dans la journée : je les vois employées au bonheur des hommes; et je ne vois qu'il puisse y avoir une minute de réservée pour le commerce littéraire dont votre Altesse royale m'a honoré avec tant de bonté. N'importe : je vous souhaite un trône, parce que j'ai l'honnêteté de préférer la félicité de quelques millions d'hommes à la satisfaction de mon individu.

1740.

1740. J'attends toujours vos derniers ordres sur le Machiavel ; je compte que vous ordonnerez que je fasse imprimer la traduction de *la Houssaye* à côté de votre réfutation. Plus vous allez réfuter Machiavel par votre conduite, plus j'espère que vous permettrez que l'antidote préparé par votre plume soit imprimé.

J'ai eu l'honneur d'envoyer Mahomet à votre Altesse royale. On transcrit cette Dévote ; si elle vient dans un temps où elle puisse amuser votre Altesse royale, elle sera fort heureuse, sinon elle attendra un moment de loisir pour être honorée de vos regards.

J'ai une singulière grâce à demander à votre Altesse royale : c'est, tout franc, qu'elle me loue un peu moins dans la préface qu'elle a daigné faire à la Henriade. Vous m'allez trouver bien insolent de vouloir modérer vos bontés, et il serait plaisant que *Voltaire* ne voulût pas être loué par son prince : je veux l'être, sans doute, j'ai cette vanité au plus haut degré ; mais je vous demande en grâce de me permettre de retrancher quelques choses que je sens bien que je ne mérite guère. Je suis comme un courtisan modéré (si vous

en trouvez) qui vous dirait : Donnez-moi un peu de grandeur, mais ne m'en donnez pas trop, de peur que la tête ne me tourne. 1740.

Je remercie du fond de mon cœur votre Altesse royale d'avoir changé l'idée d'une gravure contre celle d'une belle impression ; cela sera mieux, et je jouirai plutôt de l'honneur inestimable que vous daignez me faire. Je ne me promets point une vie aussi longue que le serait l'entreprise d'une gravure de la Henriade. J'emploierai bientôt le temps que la nature veut encore me laisser, à achever le *Siècle de Louis XIV*.

Madame *du Châtelet* a écrit à votre Altesse royale avant que j'eusse reçu votre lettre du 26 ; elle est devenue toute leibnitzienne ; pour moi, j'arrange les pièces du procès entre *Newton* et *Leibnitz*, et j'en fais un petit précis qui pourra, je crois, se lire sans contention d'esprit.

Grand Prince, je vous demande mille pardons d'être si bavard dans le temps que vous devez être très-occupé : roi ou prince, vous êtes toujours mon roi, mais vous avez un sujet fort babillard.

Je suis, etc.

1740.

LETTRE LXXXV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, le 18 juin.

Si j'avais l'honneur d'être auprès de mon cher monarque, savez-vous bien Monsieur, ce que je ferais? je lui montrerais votre lettre, car je crois que ses ministres ne lui donneront jamais de si bons conseils. Mais il n'y a pas d'apparence que je voye, du moins sitôt, mon messie du Nord. Vous vous doutez bien que je ne sais point quitter mes amis pour des rois; et je l'ai mandé tout net à ce charmant prince que j'appelle *votre humanité*, au lieu de l'appeler *votre majesté*.

A peine est-il monté sur le trône (1), qu'il s'est souvenu de moi pour m'écrire la lettre la plus tendre, et pour m'ordonner, ce sont ses termes, de lui écrire toujours comme à un homme, et jamais comme à un roi.

(1) Le 31 de mai 1740.

Savez-vous que tout le monde s'embrasse dans les rues de Berlin, en se félicitant sur les commencemens de son règne. Tout Berlin pleure de joie; mais pour son prédécesseur, personne ne l'a pleuré, que je sache. Belle leçon pour les rois! Les gens en place sont pour la plupart de grands misérables; ils ne savent pas ce qu'on gagne à faire du bien. 1740.

J'ai cru faire plaisir, Monsieur, au roi, à vous et à M. de *Valori*, en lui transcrivant les propres paroles de ce ministre dont vous m'avez fait part: *Il commence son règne comme il y a apparence qu'il le continuera*; *par-tout des traits de bonté*, etc. J'ai écrit aussi à M. de *Valori*; j'ai fait plus encore, j'ai écrit à M. le baron de *Keyserling*, favori du roi, et je lui ai transcrit les louanges non suspectes qui me reviennent de tous côtés de notre cher *Marc-Aurèle* prussien, et sur-tout les quatre lignes de votre lettre.

Vous m'avouerez qu'on aime d'ordinaire ceux dont on a l'approbation, et que le roi ne saura pas mauvais gré à M. de *Valori* de mon petit rapport, ni M. de *Valori* à moi. Des bagatelles établissent quelquefois la confiance; et la

1740. première des instructions d'un ministre ; c'est de plaire.

Les affaires me paraissent bien brouillées en Allemagne et par-tout ; et je crois qu'il n'y a que le conseil de la Trinité qui sache ce qui arrivera dans la petite partie de notre petit tas de boue qu'on appelle Europe. La maison d'Autriche voudrait bien attaquer les *Borbonides*, mais sa pragmatique la retient. La Saxe et la Bavière disputeront la succession : Berg et Juliers est une nouvelle pomme de discorde, sans compter les Goths, Visigoths et Gépides qui pourraient danser dans cette pyrrhique de barbares.

Dulce, mari magno turbantibus æquora ventis,
E terrâ magnum alterius spectare laborem.

Débrouille qui voudra ces fusées, moi je cultive en paix les arts, bien fâché que les comédiens aient voulu à toute force donner cette Zulime, que je n'ai jamais regardée que comme de la crême fouettée, dans le temps que j'avais quelque chose de meilleur à leur donner. J'ai eu l'honneur de vous en montrer les prémices.

Si me, Marce, tuis vatibus inseres,
Sublimi feriam sidera vertice.

Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens; vous connaissez mon tendre et respectueux attachement.

LETTRE LXXXVI.

A M. DE MAUPERTUIS.

A la Haie, ce 21 juillet.

Vous voilà, Monsieur, comme le Messie, trois rois courent après vous (1); mais je vois bien que, puisque vous avez sept mille livres de la France, et que vous êtes français, vous n'abandonnerez point Paris pour Berlin. Si vous aviez à vous plaindre de votre patrie, vous feriez très-bien d'en accepter une autre; et, en ce cas, je féliciterais mon adorable roi de Prusse;

---

(1) M. de *Maupertuis* venait d'avoir de la France une nouvelle pension de 3000 livres; la Russie lui en offrait une plus considérable, et le roi de Prusse l'appelait pour lui confier le soin de son académie.

1740. mais c'est à vous à voir dans quelle position vous êtes. Au bout du compte, vous avez conquis la terre sur les *Cassini*, et vous êtes sur vos lauriers ; si vous y trouvez quelque épine, vous en émousserez bientôt la pointe.

Cependant, si ces épines étaient telles que vous voulussiez abandonner le pays qui les porte pour aller à la cour de Berlin, confiez-vous à moi en toute sûreté ; dites-moi si vous voulez que je mette un prix à votre acquisition ; je vous garderai le secret, comme je l'exige de vous ; et je vous servirai aussi vivement que je vous aime et que je vous estime.

Me voici pour quelques jours à la Haie, je retournerai bientôt à Bruxelles ; me permettrez-vous de vous parler ici d'une chose que j'ai sur le cœur depuis long-temps. Je suis affligé de vous voir en froideur avec une dame qui, après tout, est la seule qui puisse vous entendre, et dont la façon de penser mérite votre amitié. Vous êtes faits pour vous aimer l'un et l'autre : écrivez-lui (un homme a toujours raison quand il se donne le tort avec une femme), vous retrouverez son amitié, puisque vous avez toujours son estime.

Je vous prie de me mander où je pourrais trouver la première bévue que l'on fit à votre académie, quand on jugea d'abord que la terre était aplatie aux pôles sur des mesures qui la donnaient alongée. 1740.

Ne sait-on rien du Pérou ?

Adieu ; je suis un juif errant à vous pour jamais.



LETTRE LXXXVII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juillet.

MON cher abbé, je reçois votre lettre, qui m'apprend la banqueroute générale de ce receveur général nommé *Michel*; il m'emporte donc une assez bonne partie de mon bien. *Deus dedit, Deus abstulit*; *Sit nomen Domini benedictum !* Mais je suis assez résigné.

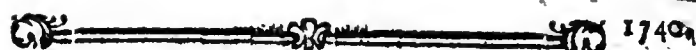
Souffrir nos maux en patience
Depuis quarante ans est mon lot,
Et l'on peut, sans être dévot,
Se soumettre à la Providence.

1740. J'avoue que je ne m'attendais pas à cette banqueroute. Je ne conçois pas comment un receveur général des finances de sa Majesté très-chrétienne a pu tomber si lourdement, à moins qu'il n'ait voulu être encore plus riche. En ce cas, M. *Michel* a double tort, et je m'écrierais volontiers :

> *Michel*, au nom de l'Eternel,
> Mit jadis le diable en déroute;
> Mais après cette banquetoute,
> Que le diable emporte *Michel* !

Mais ce serait une mauvaise plaisanterie, et je ne veux me moquer ni des pertes de M. *Michel*, ni de la mienne.

Cependant, mon cher abbé, vous verrez que l'événement sera que les enfans de M. *Michel* resteront fort riches, fort bien établis. Le conseiller au grand-conseil me jugera, si j'ai un procès devant l'auguste tribunal dont on est membre à beaux deniers comptans. Son frère, l'intendant des menus plaisirs du roi, empêchera, s'il veut, qu'on ne joue mes pièces à Versailles ; et moi, moitié philosophe et moitié poëte, j'en serai pour mon argent, je ne jugerai personne, et n'aurai point de charge à la cour, etc.



1740.

LETTRE LXXXVIII.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Bruxelles, 10 auguste.

RIEN ne m'a tant flatté depuis long-temps, Monsieur, que votre souvenir et vos ordres. Vous croyez bien que j'ai reçu M. *Dumoulard* comme un homme qui m'est recommandé par vous; je n'ai pu encore lui rendre que de petits soins, mais j'espère lui rendre bientôt de plus grands services. Il sera heureux si, n'étant pas auprès de vous, il peut être auprès d'un roi qui pense comme vous, qui sait qu'il faut plaire, et qui en prend tous les moyens. Sa passion dominante est de faire du bien, et ses autres passions sont tous les arts. C'est un philosophe sur le trône; c'est quelque chose de plus, c'est un homme aimable. M. de *Maupertuis* est allé l'observer; mais je ne l'envie point. Je passe ma vie avec un être supérieur, à mon gré, aux rois, et même à celui-là. J'ai été très-aise que M. de *Maupertuis* ait vu madame *du Châtelet*. Ce

sont deux astres (pour parler le langage newtonien) qui ne peuvent se rencontrer sans s'attirer. Il y avait de petits nuages qu'un moment de lumière a dissipés.

Pour le livre de madame *du Châtelet*, dont vous me parlez, je crois que c'est ce qu'on a jamais écrit de mieux sur la philosophie de *Leibnitz*. Si les cœurs des philosophes allemands se prennent par la lecture, les *Volfius*, les *Hanschius* et les *Tumingius* seront tous amoureux d'elle sur son livre, et lui enverront, du fond de la Germanie, les lemmes et les théorèmes les plus galans; mais je suis bien persuadé qu'il vaut mieux souper avec vous que d'enchanter le Nord, ou de le mesurer.

Je prends la liberté de vous envoyer une épître au roi de Prusse, que mon cœur m'a dictée, il y a quelque temps, et que je souhaite que vous lisiez avec autant d'indulgence que lui. Si madame *du Deffant* et les personnes avec lesquelles vous vivez daignaient se souvenir que j'existe, je vous supplierais de leur présenter mes respects. Ne doutez pas des sentimens qui m'attachent à vous pour la vie.



LETTRE LXXXIX.

AU ROI DE PRUSSE.

A Bruxelles, le 22 auguste.

CE sera donc un nouveau Salomon
Qui de Saba viendra trouver la reine ;
S'il en naissait quelque divin poupon,
Bien ce serait pour la nature humaine,
Mais j'aime mieux qu'il n'en advienne rien :
C'est bien assez pour la terre embellie
D'un Salomon avec une Emilie ;
Le monde et moi ne voulons d'autre bien.

Or, Sire, voici le fait. Le monde attache des yeux de linx sur mon *Salomon*. Mais est-il vrai qu'il va en France ? dit l'un : il verra l'Italie, dit l'autre, et on l'élira pape, pour régénérer Rome. Passera-t-il par Bruxelles ? on parie pour et contre. S'il y passe, dit madame la princesse de *la Tour*, il logera dans ma maison. Oh ! pour cela, non, madame la Princesse, sa Majesté ne logera point chez votre Altesse sérénissime ; et s'il vient à Bruxelles, il y sera très-incognito ; il logera, lui et sa

très-bon train pour l'instruction et le bonheur du monde. Sire, vos sujets sont heureux, et ils le disent bien; mais je serai plus heureux qu'eux tous au commencement de septembre. 1740.

Je suis avec le plus profond respect et cent autres sentimens inexprimables, etc.



LETTRE XC.

A M. DE MAUPERTUIS.

A la Haie, ce 18 septembre.

Je vous sers, Monsieur, plutôt que je ne vous l'avais promis: et voilà comme vous méritez qu'on vous serve. Je vous envoie la réponse de M. *Smith*; vous verrez de quoi il est question.

Quand nous partîmes tous deux de Clèves, et que vous prîtes à droite, et moi à gauche, je crus être au jugement dernier, où le bon Dieu sépare ses élus des damnés. *Divus Federicus* vous dit: Asseyez-vous à ma droite dans le paradis de Berlin; et à moi: Allez, maudit, en Hollande.

Je suis donc dans cet enfer phlegma-

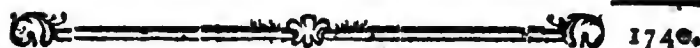
tique, loin du feu divin qui anime les
1740. *Fédéric*, les *Maupertuis*, les *Algarotti*. Pour Dieu, faites-moi la charité de quelques étincelles dans les eaux croupissantes où je suis morfondu! Instruisez-moi de vos plaisirs, de vos desseins. Vous verrez sans doute M. de *Valori*; présentez-lui, je vous en supplie, mes respects. Si je ne lui écris point, c'est que je n'ai nulle nouvelle à lui mander; je serais aussi exact que je lui suis dévoué, si mon commerce pouvait lui être utile ou agréable.

Voulez-vous que je vous envoye quelques livres? Si je suis encore en Hollande à la réception de vos ordres, je vous obéirai sur le champ. Je vous prie de ne me pas oublier auprès de M. de *Keyserling*.

Mandez-moi, je vous prie, si l'énorme monade de *Volfius* augmente à Marbourg, à Berlin ou à Hall?

Adieu, Monsieur; vous pouvez m'adresser vos ordres à la Haie. Ils me seront rendus par-tout où je serai, et je serai par toute terre à vous pour jamais.



 1740.

LETTRE XCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A la Haie, ce 20 septembre.

Il y a tant de gens, et de gens en place, qui n'ont point d'honneur, qu'il est bien juste que l'homme du monde qui en a le plus, porte le nom de sa terre. Vous voilà donc conseiller d'honneur, mon cher et respectable ami; et avec l'honneur vous aurez encore le profit. Vous vendrez votre charge; vous aurez le double avantage d'être plus riche et de ne rien faire, deux points assez importans pour l'agrément de cette vie. Heureux qui peut la passer avec vous, mon cher ange, et avec votre aimable moitié et avec votre fortuné frère! Vivez gais, sains et contens : souvenez-vous tous trois d'un homme qui vous aime bien tendrement, et qui vous sera attaché toute sa vie avec les sentimens les plus vifs et les plus inaltérables.



1740.

LETTRE XCII.

A M. DE CIDEVILLE.

A la Haie, au palais du roi de Prusse, le 18 octobre.

Voici mon cas, mon très-aimable *Cideville*. Quand vous m'envoyâtes, dans votre dernière lettre, ces vers parmi lesquels il y en a de charmans et d'inimitables pour notre *Marc-Aurèle* du Nord, je me proposai bien de lui en faire ma cour. Il devait alors venir à Bruxelles incognito; nous l'y attendions, mais la fièvre quarte, qu'il a malheureusement encore, dérangea tous ses projets. Il m'envoya un courrier à Bruxelles, et je partis pour l'aller trouver auprès de Clèves.

C'est là que je vis un des plus aimables hommes du monde, un homme qui serait le charme de la société, qu'on chercherait par-tout, s'il n'était pas roi; un philosophe sans austérité, rempli de douceur, de complaisance, d'agrémens, ne se souvenant plus qu'il est roi dès qu'il est avec ses amis, et l'ou-

bliant si parfaitement qu'il me le fesait presque oublier aussi, et qu'il me fal- 1740.
lait un effort de mémoire pour me souvenir que je voyais assis sur le pied de mon lit un souverain qui avait une armée de cent mille hommes. C'était bien là le moment de lui lire vos aimables vers : madame du *Châtelet* qui devait me les envoyer, ne l'a pas fait. J'étais bien fâché, et je le suis encore; ils sont à Bruxelles, et moi, depuis un mois, je suis à la Haie. Mais je vous jure bien fort que la première chose que je ferai en revenant à Bruxelles, sera de les faire copier et de les envoyer à celui qui en est digne, et qui en sentira tout le prix. Soyez sûr que vous en aurez des nouvelles.

Savez-vous bien ce que je fais à présent à la Haie? Je fais imprimer la réfutation de *Machiavel*, ouvrage fait pour rendre le genre-humain heureux, s'il peut l'être, composé, il y a trois ans, par ce jeune prince qui, dans un temps que les gens de son espèce emploient à la chasse, se formait à la vertu et à l'art de régner. J'y ai joint une petite préface de ma façon, et cela était nécessaire pour prévenir deux éditions toutes tronquées, toutes défigurées, qui paraissent

coup sur coup ; l'une chez *Meyer* à
1740. Londres, l'autre chez *Vanduren* à la Haie.

Il faut que vous lisiez, mon cher ami, cet ouvrage digne d'un roi. Quelque goth et quelque vandale trouverent peut-être à redire qu'un souverain ose si bien penser et si bien écrire ; ils regretteront les heureux temps où les rois signaient leur nom avec un monogramme, sans savoir épeler : mais mon cher *Cideville* et tous les êtres pensans applaudiront. Je n'y sais autre chose que d'envoyer un exemplaire du livre à M. de *Pont-carré*, avec un autre pour vous dans le paquet.

Et Mahomet ; il est tout prêt. Quand, comment le faire tenir au meilleur de mes amis et de mes juges ? Je vous embrasse mille fois.



LETTRE XCIII.

AU ROI DE PRUSSE.

A Herford, le 11 novembre.

Dans un chemin creux et glissant,
Comblé de neiges et de boues,

1740.

La main d'un démon malfesant
De mon char a brisé les roues.
J'avais toujours imprudemment
Bravé celle de la fortune ;
Mais je change de sentiment :
Je la fuyais, je l'importune,
Je lui dis d'une faible voix :
O toi qui gouvernes les rois,
Excepté le héros que j'aime ;
O toi qui n'auras sous tes lois
Ni son cœur ni son diadème,
Je vais trouver mon seul appui :
Qu'enfin ta faveur me seconde ;
Souffre qu'en paix j'aille vers lui ;
Va troubler le reste du monde.

La Fortune, Sire, a été trop jalouse de mon accès auprès de votre Majesté ; elle est bien loin d'exaucer ma prière ; elle vient de briser sur le chemin d'Herford ce carrosse qui me menait dans la terre promise. *Dumolard* l'oriental, que j'amène dans les Etats de votre Majesté suivant vos ordres, prétend, Sire, que dans l'Arabie jamais pélerin de la Mecque n'eut une plus triste aventure, et que les Juifs ne furent pas plus à plaindre dans le désert.

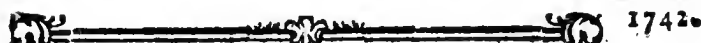
Un domestique va d'un côté demander du secours à des Westphaliens qui croient

qu'on leur demande à boire ; un autre
1740. court sans savoir où. *Dumolard*, qui se promet bien d'écrire notre voyage en arabe et en syriaque, est cependant de ressource comme s'il n'était pas savant. Il va à la découverte moitié à pied moitié en charrette, et moi je monte en culotte de velours, en bas de soie et en mules sur un cheval rétif.

Hélas ! grand Roi, qu'eussiez-vous cru,
En voyant ma faible figure
Chevauchant tristement à cru
Un coursier de mon encolure ?
C'est ainsi qu'on vit autrefois
Ce héros vanté par Cervante,
Son écuyer et Rossinante
Egarés au milieu des bois.
Ils ont fait de brillans exploits,
Mais j'aime mieux ma destinée ;
Ils ne servaient que Dulcinée,
Et je sers le meilleur des rois.

En arrivant à Herford dans cet équipage, la sentinelle m'a demandé mon nom ; j'ai répondu, comme de raison, que je m'appelais *Don Quichotte*, et j'entre sous ce nom. Mais quand pourrai-je me jeter à vos pieds sous celui de votre créature, de votre admirateur, de..., etc.

LETTRE


1742.

LETTRE XCIV.

AU ROI DE PRUSSE.

A Paris, le 15 mai.

QUAND vous aviez un père, et dans ce père un maître,
Vous étiez philosophe, et viviez sous vos lois.
Aujourd'hui mis au rang des rois,
Et plus qu'eux tous digne de l'être,
Vous servez cependant vingt maîtres à la fois.
Ces maîtres sont tyrans. Le premier c'est la Gloire,
Tyran dont vous aimez les fers,
Et qui met au bout de nos vers,
Ainsi qu'en vos exploits, *la brillante victoire.*
La politique à son côté,
Moins éblouissante, aussi forte,
Méditant, rédigeant, ou rompant un traité,
Vient mesurer vos pas que cette Gloire emporte.
L'Intérêt, la Fidélité,
Quelquefois s'unissant, et trop souvent contraires,
Des amis dangereux, de secrets adversaires:
Chaque jour des desseins et des dangers nouveaux:
Tout écouter, tout voir, et tout faire à propos:
Payer les uns en espérance,
Les autres en raisons, quelques-uns en bons mots;
Aux peuples subjugués faire aimer sa puissance:
Que d'embarras! que de travaux!
Régner n'est pas un sort aussi doux qu'on le pense.
Qu'il en coûte d'être un héros!

1741. Il ne vous en coûte rien à vous, Sire; tout cela vous est naturel; vous faites de grandes, de sages actions, avec cette même facilité que vous faites de la musique et des vers, et que vous écrivez de ces lettres qui donneraient à un bel esprit de France une place distinguée parmi les beaux esprits jaloux de lui.

Je conçois quelque espérance que votre Majesté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée, et que mes confrères les humains vous béniront après vous avoir admiré. Mon espoir n'est pas uniquement fondé sur le projet que l'abbé de *Saint-Pierre* (1) a envoyé à votre Majesté. Je présume qu'elle voit les choses que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde, et que le roi philosophe sait parfaitement ce que le philosophe qui n'est pas roi s'efforce en vain de deviner. Je présume encore beaucoup de vos charitables in-

(1) L'abbé de *Saint-Pierre* a écrit une vingtaine de volumes sur la politique. Il envoyait souvent au roi de Prusse, et à d'autres princes, des projets d'une pacification générale. Le cardinal *du Bois* appelait ses ouvrages *les rêves d'un homme de bien.*

tentions. Mais ce qui me donne une 1742.
sécurité parfaite, c'est une douzaine de feseurs et de feseuses de cabrioles, que votre Majesté fait venir de France dans ses Etats. On ne danse guère que dans la paix. Il est vrai que vous avez fait payer les violons à quelques puissances voisines ; mais c'est pour le bien commun, et pour le vôtre. Vous avez rétabli la dignité et les prérogatives des électeurs. Vous êtes devenu tout d'un coup l'arbitre de l'Allemagne ; et quand vous avez fait un empereur, il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits, bien armés, bien vêtus, bien nourris, bien affectionnés ; vous avez gagné des batailles et des villes à leur tête ; c'est à vous à danser, Sire. *Voiture* vous aurait dit que vous avez l'air à la danse ; mais je ne suis pas aussi familier que lui avec les grands hommes et avec les rois ; et il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au lieu de douze bons académiciens, vous avez donc, Sire, douze bons danseurs. Cela est plus aisé à trouver, et beaucoup plus gai. On a vu quelquefois des académiciens ennuyer un

—— héros, et des acteurs de l'opéra le
1742. divertir.

Cet opéra dont votre Majesté décore Berlin, ne l'empêche pas de songer aux belles-lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des ames qui n'ont pas un seul goût, votre ame les a tous; et si DIEU aimait un peu le genre humain, il accorderait cette universalité à tous les princes, afin qu'ils pussent discerner le bon en tout genre, et le protéger. C'est pour cela que je m'imagine qu'ils sont faits originairement.

Je connais quelques acteurs pour la tragédie, qui ne sont pas sans talens, et qui pourraient convenir à votre Majesté; car je me flatte qu'elle ne se bornera pas à des galimatias italiens et à des gambades françaises. Le héros aimera toujours le théâtre qui représente les héros. Puissiez-vous, Sire, jouir bientôt de toutes sortes de plaisirs, comme vous avez acquis toutes sortes de gloire! C'est le vœu sincère de votre admirateur, de votre sujet par le cœur, qui malheureusement ne vit point dans vos Etats; d'un esprit pénétré de la grandeur du vôtre, et d'un cœur qui

s'intéresse à votre bonheur autant que vous-même. 1742.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mes très-profonds respects.



LETTRE XCV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A la Haie, 1 octobre.

MON cher ami, dont l'imagination et la probité font honneur aux lettres, vous m'avez bien prévenu; j'allais vous écrire et vous dire combien j'ai été fâché de ne point vous trouver ici. On m'avait assuré que vous logiez chez celui que vous avez enrichi (1). J'y ai volé, on vous a dit à Stutgard. Que ne puis-je y aller! Je suis ici accablé d'affaires, je ne pourrai y être que quatre ou cinq jours encore; il faudra que je retourne d'ailleurs incessamment à Bruxelles; mais vous, pourquoi aller en Suisse? Quoi, il y a un roi de Prusse dans le monde! quoi, le plus aimable des hommes est sur le trône! les *Algarotti*, les *Wolf*, les *Maupertuis*, tous les arts

(1) Son libraire.

y courent en foule, et vous iriez en
1742. Suisse ! Non, non, croyez-moi, établissez-vous à Berlin ; la raison, l'esprit, la vertu y vont renaître. C'est la patrie de quiconque pense ; c'est une belle ville, un climat sain ; il y a une bibliothèque publique que le plus sage des rois va rendre digne de lui. Où trouverez-vous ailleurs les mêmes secours en tout genre ? Savez-vous bien que tout le monde s'empresse à aller vivre sous le *Marc-Aurèle du Nord*. J'ai vu aujourd'hui un gentilhomme de cinquante mille livres de rentes, qui m'a dit : Je n'aurai point d'autre patrie que Berlin, je renonce à la mienne, je vais m'établir là, il n'y aura pas d'autre roi pour moi. Je connais un très-grand seigneur de l'Empire qui veut quitter sa sacrée Majesté pour l'humanité du roi de Prusse. Mon cher ami, allez dans ce temple qu'il élève aux arts. Hélas ! je ne pourrai vous y suivre, un devoir sacré m'entraîne ailleurs. Je ne peux quitter madame *du Châtelet*, à qui j'ai voué ma vie, pour aucun prince, pas même pour celui-là ; mais je serai consolé si vous vous faites une vie douce dans le seul pays où je voudrais être si je n'étais pas auprès d'elle. *Paupie* m'a

appris vos arrangemens. Je vous en fais les plus tendres complimens ; que ne puis-je avoir l'honneur de vous embrasser ! Adieu, mon cher *Isaac* ; vis content et heureux. 1741.

Si vous avez quelque chose à m'apprendre de votre destinée, écrivez à Bruxelles.

Adieu, mon aimable et charmant ami.



LETTRE XCVI.

A M. DE MONCRIF.

1 février.

J'AI été enchanté, Monsieur, de vous retrouver, et de retrouver l'ancienne amitié que vous m'avez témoignée. Je vous remercie encore de l'humanité que vous avez fait paraître en examinant les ouvrages d'un homme qui était l'ennemi du genre-humain (1). Si tous les gens de lettres pensaient comme vous, le métier serait bien agréable. Ce serait alors qu'on aurait raison de les appeler *humaniores litteræ*. J'ai oublié d'écrire à M. d'*Argenson* que je le suppliais de 1743.

(1) M. de *Moncrif* devait donner une édition des œuvres de *J. B. Rousseau*.

me recommander à M. de *Maboul* ;
1743. mais avec vous, Monsieur, on a beau avoir oublié ce qu'on voulait, vous vous en souviendrez. Je vous prie donc de vouloir bien suppléer mes péchés d'omission, et de dire à M. d'*Argenson* qu'il ait la bonté de me recommander fortement et généralement : ces deux adverbes joints font admirablement.

Le roi m'a donné son agrément pour être de l'académie, en cas qu'on veuille de moi. Reste à savoir si vous en voulez. Vous savez, que pour l'honneur des lettres, je veux qu'on fasse succéder un pauvre diable à un premier ministre (1) ; je me présente pour être ce pauvre diable-là.

J'écris à la plus aimable sainte qui soit sur la terre (2). Elle nous convertira tous. Elle était faite pour mener au ciel ou en enfer qui elle aurait voulu. Je compte sur sa protection dans cette vie et dans l'autre. Je me flatte aussi, mon cher Monsieur, que vous ne m'abandonnerez pas, et que quand vous aurez fini la grande affaire du frère

(1) Le cardinal de *Fleuri* était mort le 29 janvier.

(2) Madame de *Villars*.

d'*Athalie* et de *Phèdre*, vous donnerez des marques de votre amitié à votre ancien serviteur qui vous sera tendrement obligé, et qui vous aimera toute sa vie. 1743.



LETTRE XCVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A la Haie, ce 27 juin.

Il n'arrive que trop souvent
Que, tandis qu'on monte sa lyre,
Et qu'on arrange un compliment
Pour notre ami qui nous inspire,
Notre ami loué hautement
Prend ce tems-là tout justement
Pour mériter une satire.

Vous me prodiguez, mon cher ami, les plus beaux éloges sur cette noble philosophie avec laquelle je refuse les invitations des rois, et vous me louez de préférer ma retraite du faubourg Saint-Honoré au palais de Berlin et de Charlotembourg. Savez-vous que j'ai reçu votre épître quand j'étais en chemin pour aller faire ma cour au roi de Prusse?

1743.

Cependant ce n'est pas au prince,
Au conquérant d'une province,
Au politique, au grand guerrier
Que je vais porter mon hommage;
C'est au bel esprit, c'est au sage,
Que je prétends sacrifier :
Voilà l'excuse du voyage.

Puisqu'il a daigné jouer lui-même Jules-César dans une de ses maisons de plaisance avec quelques-uns de ses courtisans, n'est-il pas bien juste que je quitte pour lui les visigoths qui ne veulent pas qu'on joue Jules-César en France ? et faut-il que je me prive du plaisir de voir un savant, un bel-esprit, enfin un homme aimable, parce qu'il porte malheureusement des couronnes électorales, ducales et royales ?

J'admire en lui l'esprit facile,
Toujours vrai, toujours orné;
Et c'est un autre Cideville
Qui par malheur est couronné.
Un Diogène insupportable,
Moitié sophiste et moitié chien,
Croit placer le souverain bien
A donner tous les rois au diable.
Pour moi je suis plus sociable.
Je hais, il est vrai, tout lien;
Mais être roi ne gâte rien
Lorsque d'ailleurs on est aimable,

 1743.

LETTRE XCVIII.

AU ROI DE PRUSSE.

A la Haye, le 28 juin.

Sous vos magnifiques lambris,
Très-dorés autrefois, maintenant très-pourris;
Emblème et monument des grandeurs de ce monde,
O mon maître, je vous écris,
Navré d'une douleur profonde.
Je suis dans votre vieille cour,
Mais je veux une cour nouvelle,
Une cour où les Arts ont fixé leur séjour,
Une cour où mon roi les suit et les appelle,
Et les protège tour à tour.
Envoyez-moi Pégase, et je pars dès ce jour.

Mon héros a-t-il reçu mes lettres de Paris, dans lesquelles je lui mandais que je m'échappais pour lui aller faire ma cour ? Je les envoyai à *David Gérard*, et le dessus était à M. *Frédérics-hof*. Or *David Gérard* n'est pas sans doute assez imbécille pour ne pas sentir que ce *Frédérics-hof* est le plus grand roi que nous ayons, le plus grand homme, celui qui a mon cœur, celui dont la pré-

1743. sence me rendrait heureux pendant quelques jours.

J'attends donc à la Haye, chez M. de *Podevilz*, les ordres de votre humanité, et le forespan de votre Majesté.

Que je voie encore une fois le grand *Frédéric*, et que je ne voie point ce cuistre de *Boyer*, cet ancien évêque de Mirepoix, qui me plairait beaucoup s'il était plus ancien d'une vingtaine d'années au moins.

Pour vous, grand Roi, si votre diable
Vous promène au son du tambour
Dans Stétin ou dans Magdebourg,
Mon bon ange plus favorable
Va me conduire à votre cour
Au son de votre lyre aimable.

Je suis ici chez votre digne et aimable ministre, qui est inconsolable, et qui ne dort ni ne mange parce que les Hollandais veulent à trop bon marché la terre d'un grand roi. Il faut pourtant, Sire, s'accoutumer à voir les Hollandais aimer l'argent autant que je vous aime.

Quand quitterai-je, helas! cette humide province
Pour voir mon héros et mon prince?





LETTRE XCIX.

A M. LE MARQ. D'ARGENSON, *à Paris.*

A la Haie, au palais du roi de Prusse, le 8 d'auguste.

SOYEZ chancelier de France, Monsieur, si vous voulez que j'y revienne : rendez-nous la gloire des lettres, quand nous perdons celle des armes. Les hommes sont faits originairement, ce me semble, pour penser, pour s'instruire, et non pour se tuer. Faut-il que la guerre ne soit pas encore la seule persécution que les arts essuyent ? Je gémis de voir ce pauvre abbé *Langlet* enfermé, à soixante-dix ans, dans la bastille, après nous avoir donné une bonne méthode pour étudier l'histoire, et d'excellentes tables chronologiques. Qui sont donc les vandales qui se sont imaginés que l'impression du sixième volume des additions à l'histoire de ce bon citoyen le président de *Thou*, était un crime d'Etat ? Quel comble de barbarie, et quel excès de petitesse de ne pas permettre qu'on imprime des livres où l'on

1743. explique *Newton*, et où l'on dit que les rêveries de *Descartes* sont des rêveries !

J'aime encore mieux l'abus qu'on fait ici de la liberté d'imprimer ses pensées, que cet esclavage dans lequel on veut chez vous mettre l'esprit humain. Si l'on y va de ce train, que nous restera-t-il, que le souvenir de la gloire du beau siècle de *Louis XIV* ?

Cette décadence me ferait souhaiter de m'établir dans le pays où je suis à présent. N'ayant rien à y prétendre, je n'aurais point de plaintes à former. Je vivrais tranquille, et j'y souhaiterais à la France des temps plus brillans.

Il y a ici des hommes très-estimables ; la Haie est un séjour délicieux l'été, et la liberté y rend les hivers moins rudes. J'aime à voir les maîtres de l'Etat simples citoyens. Il y a des partis, et il faut bien qu'il y en ait dans une république ; mais l'esprit de parti n'ôte rien à l'amour de la patrie, et je vois de grands-hommes opposés à de grands-hommes.

Je suis bien-aise, pour l'honneur de la poësie, que ce soit un poëte qui ait contribué ici à procurer des secours à la reine d'Hongrie, et que la trompette

de la guerre ait été la très-humble servante de la lyre d'*Apollon*. Je vois, d'un autre côté, avec non moins d'admiration, un des principaux membres de l'Etat, dont le système est tout pacifique, marcher à pied sans domestiques, habiter une maison faite pour ces consuls romains qui fesaient cuire leurs légumes, dépenser à peine deux mille florins par an pour sa personne, et en donner plus de vingt mille à des familles indigentes. 1743.

Ces grands exemples échappent à la plupart des voyageurs ; mais ne vaut-il pas mieux voir de telles curiosités que les processions de Rome, les récolets au capitole, et le miracle de St. *Janvier* ? Des hommes de bien, des hommes de génie : voilà mes miracles.

Ce gouvernement-ci vous plairait infiniment, même avec les défauts qui en sont inséparables. Il est tout municipal, et voilà ce que vous aimez. La Haie d'ailleurs est le pays des nouvelles et des livres ; c'est proprement la ville des ambassadeurs ; leur société est toujours très-utile à qui veut s'instruire. On les voit tous en un jour. On sort, on rentre chez soi ; chaque rue est une promenade ; on peut se montrer, se

1743. retirer tant qu'on veut. C'est Fontainebleau, et point de cour à faire.

Adieu, Monsieur; plut à Dieu que je pusse vous faire la mienne! vous savez si je vous suis attaché pour jamais.



LETTRE C.

A MADAME LA PRINCESSE ULRIQUE *de Prusse, depuis Reine de Suède.*

Le 13 novembre.

MADAME,

Ce n'est donc pas assez d'avoir perdu le bonheur de voir et d'entendre votre Altesse royale, il faut encore que l'admiration vienne à trois cents lieues augmenter mes regrets. Quoi, Madame, vous faites des vers! et vous en faites comme le roi votre frère! C'est Apollon qui a les Muses pour sœurs : l'une est une grande musicienne, l'autre fait des vers charmans, et toutes sont nées avec les talens de plaire. C'est avoir trop d'avantages; il eût suffi de vous montrer,

Quand l'amour forma votre corps, 1743.
Il lui prodigua ses trésors,
Et se vanta de son ouvrage.
Les Muses eurent du dépit;
Elles formèrent votre esprit,
Et s'en vantèrent davantage.
Vous êtes depuis ce beau jour,
Pour le reste de votre vie
Le sujet de la jalousie
Et des Muses et de l'Amour.
Comment terminer cette affaire?
Qui vous voit croit que les appas,
Sans esprit suffiraient pour plaire:
Qui vous entend ne pense pas
Que la beauté soit nécessaire.

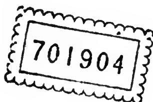
J'avais bien raison, Madame, de dire que Berlin est devenu Athènes: votre Altesse royale contribue bien à la métamorphose. C'est le temps des jours glorieux et des beaux jours. C'est grand dommage que je n'aye pas à mon service ces trois cents mille hommes que je voulais pour vous enlever; mais j'aurai plus de trois cents mille rivaux, si je montre votre lettre. N'ayant donc point de troupes pour devenir votre sultan, je crois que je n'ai d'autre parti à prendre que de venir être votre es-

clave : ce sera la seconde place du
1743. monde.

Je me flatte que sa Majesté la reine mère ne s'offensera pas de ma déclaration ; elle y entre pour beaucoup : je voudrais vivre à ses pieds comme aux vôtres. J'avoue que je suis trop amoureux de la vertu, du véritable esprit, des beaux arts, de tout ce qui règne à votre cour, pour ne lui pas consacrer le reste de ma vie. Le roi sait à quel point j'ai toujours désiré de finir ma vie auprès de lui. Je lutte actuellement contre ma destinée, pour venir enfin être toujours le témoin de ce que j'admire de trop loin.

Croyez-moi, Madame, on ne trompe point les princesses qu'on veut enlever ; mon unique objet est très-sincèrement d'être votre courtisan.

Fin du Tome premier.



TABLE

DES Lettres contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.



